

G

D

7.05

U.S

L36

2011

Département d'histoire  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

*Une dévotion populaire dans les Cantons-de-l'Est : Saint-Gérard de Wolfe, sa signification et son évolution (1908-1969)*

Par

SARAH LANGUEDOC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

comme exigence partielle pour l'obtention de la  
MAÎTRISE ES ARTS (HISTOIRE)

Sherbrooke  
Décembre 2011

I-2530

## Composition du jury

*Une dévotion populaire dans les Cantons-de-l'Est : Saint-Gérard de Wolfe, sa signification et son évolution (1908-1969)*

Par  
Sarah Languedoc

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Louise Bienvenue, directrice de recherche  
Département d'histoire, Faculté des Lettres et Sciences humaine  
Université de Sherbrooke

Guy Laperrière  
Département d'histoire, Faculté des Lettres et Sciences humaine  
Université de Sherbrooke

Christine Hudon  
Département d'histoire, Faculté des Lettres et Sciences humaine  
Université de Sherbrooke



## REMERCIEMENTS

Mes premiers et mes plus sincères remerciements vont évidemment à ma directrice, Louise Bienvenue. Après m'avoir repêchée alors que je dérivais, ne sachant plus que faire de projets de mémoire qui avaient avorté, elle m'a sagement et patiemment conseillé tout au long de cette aventure qui connut plusieurs rebondissements. Somme toute, je suis arrivée à bon port avec plus de détermination et de discipline que je ne m'en connaissais initialement. Un énorme merci !

Merci à M. Guy Laperrière de m'avoir si bien conseillée tout au long de mon processus de recherche et de rédaction. Avoir pour mon mémoire un lecteur que j'ai si abondamment cité au cours de mon travail est un honneur. Merci pour votre temps et vos conseils, mais merci également pour votre apport à l'histoire religieuse québécoise, sans lequel mon présent projet ne serait pas le même.

Un gros merci à Mme Huguette Pinard-Lachance et à sa formidable équipe du Service des archives de l'archidiocèse de Sherbrooke pour leur aide et leur patience. Leur collaboration a sans l'ombre d'un doute fait une différence dans mon processus de recherche puisqu'elles m'ont aidée à «sauver les meubles» !

Merci à mes amies, ma parenté et mes collègues de travail qui m'ont soutenue et encouragée tout au long de ces derniers mois. Vos encouragements ont agi sur moi comme une tape sur l'épaule qui m'incitait à continuer. Le seul fait de demander «Où en es-tu avec ton projet ?», ou encore «Ce n'est pas encore fini ça ?» démontrait bien que vous souhaitiez autant que moi que je mène le tout à terme.

Enfin, un énorme merci à ma famille qui m'a toujours supportée dans mes études ainsi que dans l'ensemble de mes autres projets. Les mots ne sauraient représenter à quel point je vous suis reconnaissante de ne jamais me mettre de pression, de me laisser faire les choses à mon rythme, et ce, sans attendre quoi que ce soit en retour. C'est bien peu en comparaison de ce que vous m'offrez tous les quatre au quotidien, mais je vous dédie ce mémoire, car vous seuls savez combien il représente pour moi.

Finalement, merci à vous de lire le fruit de trois années d'effort. Vous donnez un sens à ce travail. J'espérais secrètement être un jour citée en exemple dans un ouvrage ou même un simple travail de session, et maintenant que tout ceci est terminé, j'y crois.

Sarah Languedoc

## RÉSUMÉ

Le pèlerinage de Saint-Gérard de Wolfe naquit en 1908, au moment même où la religion populaire au Québec était dans son âge d'or. Située dans une paroisse alors nouvellement érigée et reculée des Cantons-de-l'Est, cette manifestation de dévotion populaire est consacrée à saint Gérard Majella, un père rédemptoriste italien ayant vécu au XVIII<sup>e</sup> siècle. Malgré le caractère humble de ses installations, le sanctuaire de Saint-Gérard de Wolfe a tout de même réussi à acquérir au fil des années une certaine notoriété et une longévité plus qu'enviable. Son sens et son évolution sont dès lors fort intéressants à étudier. Toujours en activité au moment d'écrire ces lignes, la fête annuelle de saint Gérard a eu, durant ces années de gloire, une clientèle fidèle et bien particulière.

Si plusieurs se sont intéressés avant nous aux pèlerinages, peu l'ont fait dans le but de découvrir quelle clientèle constitue le bassin de fidèles adeptes de ces festivités religieuses. Au regard des données recueillies dans *Les Annales de Saint-Gérard*, le périodique publié par le sanctuaire entre 1926 et 1969, il est évident que le fidèle typique de saint Gérard est une femme habitant non loin de la paroisse où se trouve le sanctuaire qui souhaite bénéficier des grâces de son saint de prédilection. Ceci est évidemment un tableau bien sommaire du profil des fidèles, mais il démontre bien les résultats obtenus. Toutefois, ne nous méprenons guère : certains adeptes de saint Gérard viennent du reste du Québec, et même des États-Unis, et quelques-uns sont aussi des hommes, mais la grande majorité demeure des femmes.

Le titre de saint protecteur des mères et des enfants qui est attribué à saint Gérard y est certainement pour quelque chose. Ces femmes recherchent sécurité et réconfort auprès d'un saint dont la spécialité, croit-on, est d'intercéder dans les domaines qui les touchent le plus, c'est-à-dire la maternité et la famille. Suite à l'observation des réalités sociales et domestiques qui composent le quotidien de femmes, il est compréhensible que ces protagonistes soient aussi enclines à vouer un culte à saint Gérard.

Cet intérêt serait-il la conséquence de stratégies du clergé et des responsables de la revue désireux de voir une clientèle grandissante adhérer au culte de saint Gérard ? Encore une fois, l'analyse des *Annales de Saint-Gérard* nous permet de répondre que oui, car au cours des années, les gens en charge du culte dont il est question ont multiplié les stratégies afin de le fortifier. Collaborateurs de prestige, présence de reliques, vente d'objets de dévotion, interpellation des femmes, mise en valeur du patronage de protecteur des mères et des enfants ne sont là que quelques-uns des stratagèmes mis en place pour accroître la fidélité des croyants.

Mots-clés : saint Gérard, religion populaire, pèlerinage, femme/religion

## TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	i
Résumé.....	ii
<b>TABLE DES TABLEAUX ET DES GRAPHIQUES.....</b>	<b>vi</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
<b>Bilan historiographique.....</b>	<b>3</b>
<b>La religion populaire.....</b>	<b>3</b>
Définition et implications.....	3
Les sources.....	7
<b>Les pèlerinages.....</b>	<b>9</b>
Les trois grands sanctuaires.....	9
Les intentions.....	11
<b>Problématique et hypothèses.....</b>	<b>13</b>
<b>Cadre théorique .....</b>	<b>14</b>
<b>Corpus de sources et limites temporelles.....</b>	<b>15</b>
<b>Méthodologie.....</b>	<b>18</b>
 <b>CHAPITRE PREMIER</b>	
<b>L'ENGOUEMENT AUTOUR DE LA RELIGION POPULAIRE ENTRE 1850</b>	
<b>ET 1960.....</b>	<b>21</b>
 1.1. La religion populaire dans la catholicité de la fin du XIXe siècle au début du	
XXe siècle.....	21
1.1.1. La religion populaire en Europe.....	22
1.1.2. La religion populaire au Québec.....	25



1.2. La naissance du pèlerinage de Saint-Gérard de Wolfe.....	33
1.2.1. Gérard Majella : une vie consacrée à prier et à aider.....	33
1.2.2. Des airs de pèlerinage.....	36
1.2.3. Un appel entendu.....	42

## **CHAPITRE DEUXIÈME**

### **L'ÉVOLUTION DE LA CROYANCE EN SAINT GÉRARD.....45**

2.1. Portrait des dévots à saint Gérard.....	45
2.1.1. Qui et combien sont-ils ? .....	46
2.1.2. Où vivent-ils ? .....	55
2.1.3. Pourquoi prient-ils saint Gérard ? .....	60
2.2. Stratégies adoptées par le clergé afin d'accroître le nombre de fidèles.....	63
2.2.1. L'importance des clercs et religieux .....	64
2.2.2. Pour manifester sa foi.....	68

## **CHAPITRE TROISIÈME**

### **LA FÉMINISATION PROGRESSIVE DU CULTE.....74**

3.1. Les femmes québécoises d'avant la Révolution tranquille.....	74
3.1.1. La condition socio-politique des femmes avant la deuxième vague du mouvement féministe .....	75
3.1.2. Maternité et réalités domestiques.....	79
3.1.3. Les femmes et la religion : un rapport étroit .....	84
3.2. L'accent mis sur les femmes dans les <i>Annales de Saint-Gérard</i> .....	88
3.2.1. Le saint protecteur des mères et des enfants.....	88
3.2.2. Les femmes dans les <i>Annales</i> .....	94

### **CONCLUSION.....99**

<b>ANNEXE 1.....</b>	<b>104</b>
----------------------	------------

<b>ANNEXE 2.....</b>	<b>105</b>
----------------------	------------

<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>106</b>
---------------------------	------------

## Table des tableaux et des graphiques

Tableau 1. Pèlerinages créés au Québec selon leur année d'origine.....	29
Graphique 1. Nombre de lecteurs qui ont écrit aux <i>Annales de Saint-Gérard</i> selon leur sexe et l'année de parution .....	50
Tableau 2. Nombre de lecteurs qui ont écrit aux <i>Annales de Saint-Gérard</i> selon leur sexe et l'année de parution.....	51
Tableau 3. Statistiques offertes par les <i>Annales de Saint-Gérard</i> sur le nombre d' <i>Intentions recommandées</i> et d' <i>Actions de grâce</i> reçues entre 1960 et 1969.....	53
Tableau 4. Nombre de fidèles ayant pris le train pour se rendre au pèlerinage de Saint-Gérard de Wolfe selon les années et leur provenance.....	57

Tout ceux qui croyaient que la religion au Québec était chose du passé, que catholicisme et XXI<sup>e</sup> siècle n'allaient pas de pair et que les Québécois avaient perdu la foi du fait de leur désertion des églises ont eu, en 2010, la surprise de voir que la religion y est toujours bien présente. Le 17 octobre 2010, André Bessette, familièrement appelé frère André, entre dans le très sélect cercle des saints en étant canonisé par le pape Benoît XVI. En plus des milliers de Québécois qui font le voyage jusqu'à Rome pour assister à l'événement, une foule immense envahit l'Oratoire Saint-Joseph, œuvre du désormais saint André. La demande est si forte que, quelques jours plus tard, soit le 30 octobre, le stade olympique de Montréal est pris d'assaut par une foule de croyants désireux de rendre hommage à celui qui consacra sa vie à la dévotion à saint Joseph. Ce type d'événement est d'une telle importance qu'il permet à un sujet aussi ancien et aussi souvent étudié que peut l'être la religion d'être toujours d'actualité.

La canonisation du frère André, grâce à l'œuvre colossale qui entoure les réalisations d'un homme pourtant modeste de son vivant, est d'autant plus intéressante dans le cas présent qu'elle met en évidence un phénomène bien particulier, celui de la religion populaire. Plus particulièrement encore, l'Oratoire Saint-Joseph rappelle à coup sûr à eux qui le connaissent les vastes pèlerinages qui s'y déroulent chaque année depuis plus de cent ans. Ce type d'événement était en plein essor dans le Québec du début du XX<sup>e</sup> siècle. Celui de Saint-Gérard-de-Wolfe, petite municipalité des Cantons-de-l'Est, est bien implanté depuis 1908. C'est ce pèlerinage, aussi modeste puisse-t-il être, qui retient notre attention et que nous étudierons dans les prochaines pages. Toujours en activité au moment d'écrire ces lignes, cet événement visant à honorer saint Gérard Majella, un religieux ayant vécu au XVIII<sup>e</sup> siècle, a su se tailler une place dans le cœur de plusieurs fidèles grâce à de nombreuses entreprises mises en œuvre au fil des ans par les responsables du sanctuaire.

C'est à Mgr Paul La Rocque, évêque de Sherbrooke, et au chanoine Charles-Joseph Roy que nous devons l'initiative du culte de saint Gérard dans les Cantons-de-l'Est. Si le premier homme l'a initié en confiant un sanctuaire des Cantons-de-l'Est aux bons soins du défunt sanctifié, le second a développé une véritable entreprise autour du saint en question en mettant sur pied un pèlerinage et une revue. S'inscrivant directement dans le mouvement de dévotion à saveur populaire qui balaie alors la province, le pèlerinage à Saint-Gérard de Wolfe demeure somme toute assez humble, n'attirant pas de foules de l'ordre de celles qui se déplacent à l'Oratoire Saint-Joseph ou à Sainte-Anne-de-Beaupré. D'ailleurs, peu de gens connaissent aujourd'hui l'héritage de saint Gérard, ou même les raisons pour lesquelles il est bon de l'invoquer. Gérard Majella est celui à qui l'on a confié le patronage des mères et des enfants, et c'est pour cela qu'il fut pendant de nombreuses années le saint favori de plusieurs familles québécoises.

Il faut dire que dans la province, le contexte était favorable aux initiatives religieuses comme pouvaient l'être les pèlerinages. Contrairement à plusieurs pays d'Europe, le Québec de la première moitié de XXe siècle ne vivait pas de grande révolution au niveau de son rapport à l'Église. Cette période en était davantage une de développement tranquille, de continuation. L'Église faisait partie depuis de nombreuses décennies du quotidien des Québécois, et cette position s'était renforcée depuis le milieu du XIXe siècle. Pour ce faire, elle était surtout présente dans les domaines de l'éducation, de la santé et de la charité, mais surtout de la religion, comme l'on peut s'y attendre. Elle tentait par tous les moyens de se rapprocher du peuple et de faire sentir à la fois sa présence et son influence jusque dans les sphères les plus intimes de la vie de ses fidèles. Malgré le développement technologique qui incite au changement, les mœurs et



les mentalités demeuraient très conservatrices. De nouvelles tendances sont pourtant venues s'ajouter aux traditionnels modes de dévotion. Avec les «miracles» entourant l'apparition de l'Immaculée Conception à Lourdes (le 25 mars 1858), ceux qui s'apparentent au travail du frère André pour l'érection de l'Oratoire Saint-Joseph (1904), ainsi que plusieurs autres partout dans la chrétienté, les fidèles semblent vouloir participer au phénomène. La première moitié du XXe siècle était une période où les chrétiens voulaient voir se concrétiser l'objet de leur foi, et le phénomène des «miracles» remplissait très bien cette mission. Les Cantons-de-l'Est ne faisaient pas exception à la règle. Dans cette région, le catholicisme était dominant au tournant des années 1900. Malgré une forte présence protestante, l'érection de plus de deux douzaines de paroisses sous la gouverne de Mgr Antoine Racine (1874-1893) permet à l'Église catholique de bien ancrer sa position dans la région en réunissant 62% d'une population encore majoritairement campagnarde sous son aile lors du recensement de 1891<sup>1</sup>.

## **Bilan historiographique**

### ***La religion populaire***

#### **Définitions et implication**

Dans les années 1970 et 1980, une série importante de travaux ont été produits en recourant au concept de « religion populaire ». À ce sujet, les ouvrages historiques ne manquent pas, qu'ils soient produits par des chercheurs d'ici ou par ceux de l'autre côté de l'Atlantique. En effet, plusieurs auteurs se sont intéressés à la manière dont les fidèles ont développé une façon d'interpréter et de pratiquer leur religion dans le respect des enseignements fournis par les élites instruites, mais avec des moyens d'expression relevant davantage de la culture des classes modestes et moyennes. L'un des traits les plus caractéristiques de l'historiographie de ces

---

<sup>1</sup> Guy Laperrière, *Les Cantons-de-l'Est*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 68 et 85.

décennies est l'ambivalence qui règne autour de la signification qu'il faut donner au concept de «religion populaire». Plusieurs auteurs s'entendaient alors pour dire que ce champ historique demeurait nébuleux, mais que son étude s'avérait néanmoins nécessaire car révélatrice de tout un pan de la culture de masse. Mais qu'entendait-on au sujet par « religion populaire » ? Nive Voisine a soulevé ce questionnement sur le sens à accorder au phénomène : «Est-ce la religion qui est pratiquée par le plus grand nombre ? Est-ce ce qui est exclu de la religion des gens instruits, clergé ou élite ?»<sup>2</sup> Dans son texte sur les mouvements de tempérance, Voisine traite d'un sujet qui, a priori, ne semble pas se rattacher à celui de la religion populaire. Pourtant, cette dernière est si large que de nombreux thèmes peuvent y être associés sans que ce soit ceux qui sont couramment abordés. Le recueil de textes *Un patrimoine méprisé : La religion populaire des Québécois* démontre bien l'étendue des sujets que recouvre ce champ d'étude: mouvements de tempérance, pèlerinages, imagerie religieuse, ou encore, objets de piété. On s'y intéresse, on les étudie, souvent partiellement, en observant des bribes, des facettes, qui, toutes ensemble, donnent une idée générale des pratiques religieuses très variées mises en œuvre au sein de la société québécoise.

Bien que la définition de «religion populaire» n'ait pas fait l'unanimité des chercheurs qui étaient conscients de la difficulté à circonscrire cet objet d'étude, il faut savoir gré à ces auteurs des années 1970 et 1980 d'avoir mis en relief grâce à leurs travaux la dualité existante au sein de la culture populaire. L'étude de ce sujet exige, en effet, de prendre en compte une série d'oppositions qui peuvent lui être associées : rural/urbain, populaire/bourgeois, profane/savant,

---

<sup>2</sup> Nive Voisine, «Les croisades de tempérance», dans Jean Simard, Jocelyne Milot et René Bouchard, *Un patrimoine méprisé : La religion populaire des Québécois*, Québec, Éditions Hurtubise HMH, 1979, p. 129.

traditionnel/moderne<sup>3</sup>. Pierre Boglioni a d'ailleurs fait cette constatation alors qu'il évoquait la différence entre «religion populaire» et «religion institutionnelle» : «Dans l'histoire du christianisme, le populaire est le laïc par opposition au clérical et au monastique, mais souvent aussi le bas clergé par opposition au clergé instruit et universitaire.»<sup>4</sup> Pourtant, toujours selon Boglioni, ces deux composantes travaillent en symbiose pour former une religion qui soit à la fois spontanée et encadrée. Cela est d'autant plus vrai, soulignait pour sa part Guy Laperrière, dans le cas des manifestations de dévotion populaire, comme le sont les pèlerinages : «À l'origine [des pèlerinages], on trouve une personne pieuse – le plus souvent un prêtre, mais quelques fois un laïc – qui veut propager une dévotion»<sup>5</sup>, qui sera par la suite prise en charge par l'Église afin d'éviter les écarts et les débordements. Cette implication ecclésiastique est visible dans le choix des lieux de culte, dans la dévotion plus répandue de certains saints, tout comme dans l'introduction de doctrines théologiques. Cette présence cléricale ne se fait évidemment pas sentir uniquement lors des pèlerinages, mais bien dans toutes les facettes de la piété populaire<sup>6</sup>.

L'historien Guy Laperrière est encore plus catégorique à propos de l'ambiguïté du sujet étudié : la religion populaire québécoise était proposée aux fidèles selon des balises dûment érigées par les élites cléricales : «Il n'y aurait pas au Québec de religion populaire autonome, il n'y aurait qu'une religion cléricale ou, plus simplement, une religion catholique hiérarchisée, où

---

<sup>3</sup> Françoise Loux, «La religion populaire comme recours préventif et thérapeutique : Pratiques des mères à l'égard de leurs enfants en Normandie», dans Guy Duboscq, Bernard Plongeron et Daniel Robert. *La religion populaire*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1979, p. 335.

<sup>4</sup> Pierre Boglioni, «Pèlerinages et religion populaire : notes d'anthropologie et d'histoire», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les Pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 6.

<sup>5</sup> Guy Laperrière, «Pèlerinages et pèlerins au Québec : trois siècles d'histoire», dans L. Kriss-Rettenbeck und G. Moehler, *Wallfahrt kennt keine Grenzen*, München-Zürich, Schnell & Steiner, 1984, p. 464.

<sup>6</sup> Pierre Boglioni, «Pèlerinages et religion populaire : notes d'anthropologie et d'histoire», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les Pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 12-13.



le clergé propose et où les fidèles suivent (plus ou moins) docilement»<sup>7</sup>, nous apprend-il. Dans son texte portant un regard comparatif sur les religions populaires québécoise et française d'après leur historiographie respective, l'auteur trouve de nombreuses pistes de ressemblances. Par exemple, comme c'était le cas au Québec, la religion populaire française fut très en vogue au XIXe siècle grâce à l'implication (organisation et participation aux événements) à la fois du peuple et du clergé. On constate aussi dans les deux cas la multiplicité des dévotions et donc, parallèlement, des pèlerinages et des calvaires. Toutefois, ce qui nous intéresse particulièrement sont les conclusions que l'auteur tire des ouvrages québécois qu'il a consultés. Laperrière regroupe sous forme de trois ensembles les œuvres les plus importantes qui constituent le corpus historiographique pour toute personne s'intéressant à la religion populaire. Ces trois groupes, créés selon la fréquence des thèmes abordés, sont ceux qui touchent les pèlerinages, considérés comme un élément déterminant de la piété populaire, l'art religieux, couramment utilisé comme source première, et finalement l'autorité cléricale grandissante. Laperrière insiste sur le fait que, dans la plupart des cas, l'influence de l'Église se fait très présente à travers ces différentes formes de piété. Toutefois, il insiste également sur la non-généralisation de cette idée et constate que dans certains domaines l'autorité cléricale a eu peu ou pas d'influence. Il mentionne notamment à cet effet les travaux des auteurs Ronald Labelle, Paul Carpentier, Jean Du Berger et Jean-Pierre Pichette, qui se sont respectivement penchés sur l'érection d'une statue du Sacré-Cœur à Saint-Marc-des-Carières, sur les croix de chemin, sur les légendes et sur les «sacres». Nous verrons que, pour sa part, le pèlerinage de Saint-Gérard ne fait pas partie de ces exceptions puisqu'il fut l'initiative d'un membre du clergé, dûment appuyé par l'évêque de son diocèse. Notre étude sur ce pèlerinage estrien viendra donc appuyer les observations de Laperrière et de

---

<sup>7</sup> Guy Laperrière, «Religion populaire, religion de clercs ? Du Québec à la France, 1972-1982», dans Benoît Lacroix et Jean Simard, *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1984, p. 22.

ses confrères sur l'implication du clergé dans le phénomène de dévotion populaire. Elle permettra néanmoins de souligner l'apport considérable des fidèles à l'œuvre de saint Gérard.

On l'a vu, plusieurs auteurs ont montré les limites du concept de religion populaire, très en vogue dans les années 1970 et 1980 mais pratiquement tombé en désuétude depuis. Prenant acte de ces critiques, notre étude ne s'appuiera pas sur ce concept ; nous aurons plutôt recours à la notion plus large de dévotion populaire afin de rendre compte d'un phénomène initié par le clergé, certes, mais soutenu avec vigueur par un nombre important de paroissiens. En somme, si cette vague de recherches autour de la religion dite « populaire » n'a pas réussi à convaincre de la solidité du concept, elle a néanmoins eu le grand mérite d'attirer l'intérêt des chercheurs sur des phénomènes très riches de notre histoire collective : les pèlerinages, l'imagerie pieuse ainsi que les manifestations religieuses de masse.

### Les sources

L'un des auteurs s'étant le plus démarqué dans l'étude du vécu religieux est évidemment le prolifique Benoît Lacroix, véritable pionnier de ce mouvement historiographique au Québec. La lecture de ses œuvres permet de constater les différentes approches méthodologiques qu'il est possible de privilégier lorsqu'on fait une recherche dans ce domaine. Dans un texte datant de 1977, Lacroix présente les différentes sources consultables pour étudier la religion unique, catholique, populaire et traditionnelle qui fut celle des Franco-canadiens, soit les sources visuelles, orales et écrites<sup>8</sup>. Tout d'abord, les sources visuelles sont caractéristiques du catholicisme, explique-t-il, qui est une religion de représentations, particulièrement au Québec.

---

<sup>8</sup> Benoît Lacroix, «Au Canada français : Typologie des sources», dans Guy Duboscq, Bernard Plongeron et Daniel Robert, *La religion populaire*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1979, p. 315 à 323.

Tous ces vases, crucifix, images, statues, tableaux, bénitiers et médailles font référence à la culture canadienne-française, «autant dans ses thèmes que dans ses fonctions de représentations»<sup>9</sup>, de souligner Lacroix. Ces sources visuelles sont facilement repérables dans les différents lieux de culte ou établissements qui leur sont associés, les musées, et surtout dans les demeures familiales.

Le deuxième type de source généralement utilisé dans les études sur la religion populaire des Canadiens français, selon Benoît Lacroix, est d'ordre oral. Puisque la population d'autrefois a longtemps été peu instruite, la parole était un moyen de transmission qui n'avait pas son égal à l'époque. Chansons, contes, légendes, récits, jurons et proverbes : ce ne sont là que quelques exemples des différentes façons d'assurer la transmission d'informations, de souvenirs ou simplement d'histoires de toutes sortes. L'auteur ne fait pas référence ici aux enquêtes orales ; il évoque davantage les formes d'expression qui étaient alors en vogue, que l'on peut d'ailleurs appeler de la littérature orale.

Finalement, Lacroix identifie le document manuscrit comme troisième source principale pour l'étude de la piété populaire. Étant donné l'arrivée tardive d'une imprimerie efficace et le peu d'instruction de la plupart des habitants, les sources écrites sont davantage des traces de la religiosité au quotidien. Ce sont par exemple des aide-mémoire pour les curés et des outils de perfectionnement moral et spirituel pour les catholiques en général. Manuscrits de prône et sermons familiers, annonces faites à l'église, cahiers et texte de catéchisme, correspondances, journaux personnels, prières personnelles, livres, pour ne nommer que ces exemples, sont toutes

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 316-317.



des sources fort utiles à l'historien désireux de connaître les fondements de la religion populaire canadienne-française.

Toutefois, comme toute science qui se respecte, l'histoire évolue dans ses façons d'aborder ses objets d'étude. En cours de carrière, Benoît Lacroix s'est intéressé à la question sous un angle différent. Si les sources identifiées plus haut ont servi aux chercheurs à faire avancer les connaissances sur la piété du peuple particulièrement au courant des années 1970 et 1980, Lacroix a innové en 1986 avec la sortie de son livre *La religion de mon père*, puis en 1999 avec *La foi de ma mère*. Ces derniers permettent d'explorer les différents aspects de la quotidienneté de cette classe dite «populaire». Lacroix pense d'ailleurs que la religion telle que vécue par le peuple est un aspect fondamental de la culture québécoise<sup>10</sup>. Dans ces deux ouvrages, l'historien va aux sources en s'inspirant de l'expérience de ses parents, qui font ici figure de fiers représentants du peuple canadien-français rural de la fin du XIXe siècle et de la première moitié du XXe. Sans qu'il s'agisse d'un nouveau courant d'étude, ce type d'ouvrage basé sur une seule mémoire d'homme permet toutefois d'ouvrir la porte à une approche basée sur le vécu qui n'était jusqu'ici pas très répandue pour aborder le sujet.

### ***Les pèlerinages***

#### Les trois grands sanctuaires

Lorsqu'on parcourt les différents ouvrages qui composent son historiographie, on peut constater que l'histoire des pèlerinages au Québec semble principalement tourner autour des trois grands lieux de pèlerinages québécois, soit les sanctuaires de Sainte-Anne-de-Beaupré, de Notre-Dame-du-Cap et de l'Oratoire Saint-Joseph. Presque la totalité des ouvrages consultés faisaient

---

<sup>10</sup> Benoît Lacroix, *La religion de mon père*, Montréal, Bellarmin, 1986, p. 243.

mention à un moment ou un autre de ces trois lieux de culte tellement leur importance est grande. Inspirant pour les autres pèlerinages à travers la province, le succès qu'ils ont tous trois connus a eu une répercussion sur le nombre de sanctuaires érigés. S'intéresser à ceux qui sont de moyenne importance comme nous le faisons a pourtant également sa raison d'être puisque cela permet de poser un regard nouveau sur un lieu parfois ignoré, souvent méconnu, mais répondant aux besoins des gens au même titre que les grands sanctuaires. Un nouveau chapitre dans une historiographie surtout axée vers l'étude des grands centres.

Claire Dolan, dans un texte produit en 1981 et intitulé « Jalons pour une historiographie des pèlerinages au Québec », n'aborde en fait que les publications portant sur les trois grands centres pèlerins identifiés plus haut, alors que le titre de son travail suggérait un regard sur l'ensemble de l'histoire des pèlerinages<sup>11</sup>. L'auteure explique que les œuvres les concernant peuvent être regroupées en trois grandes catégories qui toutefois ne relèvent pas nécessairement de l'expertise d'historiens. Il est difficile de dater ces trois courants étant donné que l'ordre peut changer dépendamment du lieu étudié, que ces trois sanctuaires n'ont pas suscité l'intérêt des écrivains et des foules au même moment, et que l'auteure ne donne elle-même pas beaucoup d'indices chronologiques. Le premier des trois courants se concentre sur la reconnaissance du saint vénéré et sur la dévotion qui lui est attribuée, tout en insistant sur le caractère miraculeux relatif à cette dévotion. Brochures et « guides du pèlerin » sont alors abondamment édités. Ensuite, la production s'oriente vers le lieu de culte comme tel, et les écrits abordent davantage la description des lieux. Enfin, vers les années 1960, l'historiographie peut finalement compter sur des travaux d'ordre plus scientifique grâce à l'origine de leurs sources et les façons de les

---

<sup>11</sup> Claire Dolan, « Jalons pour une historiographie des pèlerinages au Québec », dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 65 à 95.



aborder. C'est ce que l'auteure appelle le début des vraies monographies historiques et, au cours de la décennie suivante, de la sociologie religieuse. Dès lors, les ouvrages sont plus objectifs et nuancés. Pourtant, la production demeure centrée autour des trois grands sanctuaires que certains appellent «les très grands pèlerinages»<sup>12</sup>. Il faut dire que Sainte-Anne-de-Beaupré, Notre-Dame-du-Cap et l'Oratoire Saint-Joseph jouissent d'une grande visibilité et que leur popularité croît exponentiellement lors des moments de célébration ou de remémoration. Prenons l'exemple de l'Oratoire Saint-Joseph qui a vu depuis une dizaine d'années la collection de livres qui lui sont destinés augmenter, probablement en raison des cent ans de son érection, ou de l'enthousiasme entourant la canonisation du Frère André.

### Les intentions

Plus les historiens s'intéressent au phénomène des pèlerinages, plus leurs conclusions convergent vers une évidence : le peuple a un désir de voir sa foi se concrétiser par la réalisation de «miracles», de guérisons ou de faveurs. La dévotion à un saint de son choix permet au fidèle de se sentir plus près de lui, non seulement parce qu'il peut lui adresser des demandes «directes» grâce aux pèlerinages, mais également parce qu'il apprécie d'avoir le choix. Comme le souligne Benoît Lacroix, «[...] ce que [le peuple] aime avant tout dans ses dévotions publiques ou privées, c'est de dire et de manifester ouvertement sa «dévotion» envers un thaumaturge, un «saint» de son choix»<sup>13</sup>, et ce à plus forte raison lors d'un rassemblement organisé à cette fin. Cette réflexion sur le lien privilégié entre le fidèle et son saint de prédilection nous intéressera particulièrement dans le cadre de notre étude. Lorsque le croyant s'adresse à un saint, c'est généralement en ayant en tête que celui-ci est un intermédiaire entre lui et Dieu, ce dernier étant

---

<sup>12</sup> Guy Laperrière, «Les lieux de pèlerinage au Québec, Une vue d'ensemble», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les Pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 34-35.

<sup>13</sup> Benoît Lacroix, *La religion de mon père*, Montréal, Bellarmin, 1986, p. 266.

la raison d'être de la chrétienté mais également un Seigneur invisible. Grâce à la reconnaissance ecclésiastique, à l'édification d'un sanctuaire, à la présence de reliques, et à la réalisation de «miracles», le fidèle a toutes les raisons de vouloir à son tour participer au culte. Benoît Lacroix parle d'un besoin de «sentir, de voir, de toucher, d'expérimenter, de moraliser, [d'un] besoin d'être encadré par des rites et de se manifester dans la fête»<sup>14</sup>. De son côté, Alphonse Dupront avance que les gens participent au pèlerinage «pour obtenir la guérison ou une vie meilleure, avec ce sentiment complexe essentiel que la volonté de l'entreprendre et le fait de l'accomplir, souvent dans des conditions pénibles, créent des droits sur la puissance sacrale invoquée»<sup>15</sup>.

Alors que les ouvrages d'avant les années soixante-dix s'intéressaient aux lieux de pèlerinage comme tels et aux «miracles» qui s'y produisaient, les historiens découvrent ensuite les intentions des pèlerins dans leur participation à de tels rassemblements. L'idée de proximité est omniprésente et elle caractérise assez bien l'ensemble de la production historique sur les pèlerinages du dernier quart du XXe siècle.

Notre travail s'inspirera de cette dimension humaine qu'on attribue aux pèlerinages et à la croyance aux saints, mais d'un point de vue bien différent. Nous espérons, par le biais de notre mémoire, réussir à combler une lacune évidente sur la question des pèlerinages québécois en nous intéressant davantage aux pèlerins qu'aux pèlerinages. En procédant ainsi, nous nous lançons dans une branche du sujet qui a été peu ou pas abordée. Elle n'occupe généralement que quelques lignes dans un texte ou un ouvrage sans que les auteurs ne s'y consacrent totalement.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Alphonse Dupront, cité dans Guy Laperrière, «Les lieux de pèlerinage au Québec, Une vue d'ensemble», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les Pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 51.

Cela est d'autant plus vrai dans le cas de Saint-Gérard de Wolfe sur lequel personne ne s'est encore penché réellement. Toutefois, la vue d'ensemble que nous propose l'exploration de l'histoire des pèlerinages est essentielle.

### **Problématique et hypothèses**

Le mémoire sera centré autour de la question suivante : quel était le sens accordé par ses différents participants (paroissiens, pèlerins, clergé local et diocésain) à cette manifestation de piété et comment ce sens a-t-il évolué au cours des années 1908, date de sa fondation, à 1969, année de parution du dernier numéro disponible des *Annales de Saint-Gérard*, notre source principale ? En réponse à cette question, nous avançons comme première hypothèse que le pèlerinage de Saint-Gérard semble avoir été, pour les gens du peuple (paroissiens, croyants et pèlerins venus de l'extérieur), un moyen d'obtenir exaucement de leurs prières et supplications. Pour sa part, le clergé y a probablement vu une façon d'augmenter la foi des pèlerins et d'offrir une visibilité accrue pour l'Église. Grâce à l'exaucement de leurs vœux, la foi des fidèles grandit et le phénomène prend de l'expansion au fur et mesure que les gens en parlent. Nous croyons également que le pèlerinage à Saint-Gérard et la dévotion qui l'accompagnent ont présenté une dimension genrée puisque les femmes donnent l'impression d'avoir été plus réceptives que leurs homologues masculins à l'appel du saint homme. Au départ, saint Gérard Majella semblait être destiné à prendre soin des familles, alors qu'au fil des ans on lui attribue davantage le titre de saint protecteur des mères et des enfants. À l'aide du riche corpus de sources disponible pour un tel sujet, nous croyons être en mesure de tester ces hypothèses.



## Cadre théorique

Afin de mener à bien notre analyse, il importe d'abord de définir les principaux termes qui seront employés dans notre l'analyse. Le concept qui semble être le plus important de clarifier est celui de pèlerinage. Il s'agit d'un déplacement qu'effectuent des fidèles, seuls ou en groupes, dans le but de se rendre en un lieu saint pour des motifs religieux et dans un esprit de dévotion. Le terme n'est pas controversé en soi, bien qu'une intéressante information ait été recueillie après la consultation des archives dépouillées. En effet, une lettre du curé C.-J. Roy, gardien du sanctuaire de Saint-Gérard et instigateur du pèlerinage, adressée à Mgr La Rocque en date du 17 avril 1908 nous apprend que, pour porter le nom de pèlerinage, un déplacement de fidèles doit être d'envergure et doit recevoir l'appui de hauts dignitaires ecclésiastiques<sup>16</sup>. La raison pour laquelle nous avançons cela est que, dans sa lettre, Roy demande à son supérieur l'autorisation d'organiser ce qu'il appelle «des petits pèlerinages (non associés)» à Saint-Gérard, et ajoute qu'au moment où «la chose pourra se faire avec décence», ce parcours puisse désormais porter le nom de pèlerinage à titre officiel. Toutefois, pour les besoins du mémoire, nous ne ferons pas de distinction entre ces deux types de pèlerinage. Le mouvement de piété populaire se déroulant à Saint-Gérard de Wolfe dans le but d'honorer la mémoire de Saint Gérard Majella sera appelé pèlerinage, qu'importe son ampleur.

En second lieu, la notion de dévotion populaire vaut la peine d'être définie selon l'utilisation que nous en ferons dans la présente recherche. Celle que nous proposons nous est inspirée par l'ensemble des ouvrages qui furent consultés dans le cadre de ce mémoire. Très près de celui de «religion populaire», cette notion plus large se traduit par différentes manifestations

---

<sup>16</sup> Service d'archives de l'archidiocèse de Sherbrooke, Fonds Archevêché de Sherbrooke, série sanctuaires, sous-série Sanctuaire Saint-Gérard, Fonds A11,SE2d. Correspondance entre le chanoine Charles-Joseph Roy et Mgr Paul La Rocque, 17 avril 1908.

issues du désir des croyants de démontrer leur attachement à leur religion. Elle est généralement pratiquée par le plus grand nombre dans le respect des enseignements «normaux» de l'Église catholique qui s'adapte aux différentes formes que ce type de dévotion peut revêtir. Elle implique donc une prise en charge des autorités cléricales et un comportement dévotionnel centré autour des figures emblématiques de la catholicité, mais également des saints reconnus par l'Église. Finalement, la dévotion, telle que nous l'entendons, s'exprime par un désir de proximité qui donne lieu à un univers de représentations et à des manifestations dévotionnelles où la population est conviée.

### **Corpus de sources et limites temporelles**

Lorsque nous avons commencé à nous intéresser au pèlerinage de Saint-Gérard de Wolfe, notre intérêt résidait principalement dans l'analyse de la revue éditée par les responsables du sanctuaire eux-mêmes. Cette revue, nommée *Les Annales de Saint-Gérard*, a donc été évidemment la source principale pour l'ensemble du mémoire et les informations qui y ont été recueillies ont été le fil conducteur du mémoire auquel nous en avons juxtaposé d'autres fort intéressantes sur le pèlerinage annuel à saint Gérard. Véritable outil de diffusion d'une dévotion et moyen d'édification des catholiques, les *Annales* sont disponibles à la bibliothèque des sciences humaines de l'Université de Sherbrooke, et ce presque intégralement, ainsi qu'au Service des Archives de l'Archidiocèse de Sherbrooke. Cette revue été fondée en 1926 par le chanoine Charles-Joseph Roy, qui a également été son directeur durant de nombreuses années. Après son départ en 1939, ce sont généralement les prêtres œuvrant dans la paroisse qui ont pris le relais. Pendant une vingtaine d'années, les *Annales* étaient publiées de manière mensuelle, sauf à quelques occasions où deux numéros étaient regroupés, souvent durant la période estivale.

Toutefois, à partir de septembre-octobre 1947, la revue devient bimestrielle, et parfois, toujours durant l'été, trois mois, occasionnellement quatre, sont fusionnés en un seul numéro.

Le contenu de la revue est très conservateur et les sujets ne sont pas très variés. En fait, chaque numéro ressemble au précédent, et la mise en page subit quelques retouches au fil de ans, mais, encore là, rien de majeur. On retrouve dans chaque parution environ trois textes religieux, dont l'un porte généralement sur la vie de saint Gérard Majella, que ce soit pour raconter des bribes de sa courte et pieuse vie ou pour relater des «miracles» qu'il a réalisés au fil des ans. Les autres textes religieux abordent des sujets aussi divers que l'actualité cléricale mondiale ou l'histoire religieuse. On y retrouve parfois des emprunts d'articles provenant d'autres périodiques.

Il faut pourtant d'autres contenus pour meubler la revue. On peut donc trouver dans la plupart des numéros du contenu religieux plus courts et plus léger comme de courtes anecdotes fictives à caractère tout simplement humoristique, des feuilletons, l'annonce des bouquets d'*Actions de grâces*, les *Intentions recommandées*, les défunts abonnés et la liste de prix des articles pour la dévotion envers saint Gérard, pour ne nommer que quelques exemples. Les numéros d'octobre font généralement la promotion des festivités entourant la fête de saint Gérard qui a lieu le 16 octobre et qui est précédée d'une neuvaine débutant le 8 octobre. Les parutions de novembre ou de décembre font ensuite un retour sur le grand succès que fut cette importante fête tout en donnant l'horaire des activités qui ont eu lieu et des membres du clergé qui y ont participé.



Le Service des Archives de l'Archidiocèse de Sherbrooke permet également la découverte de quelques intéressants documents pouvant nous renseigner sur la paroisse de Saint-Gérard. On y retrouve surtout de la correspondance, en grande partie celle entre le chanoine Charles-Joseph Roy, gardien du sanctuaire, et l'évêque de Sherbrooke Mgr Paul La Rocque. Ces documents permettent de voir où en était la paroisse entre 1908 et 1940, mais aussi de constater la ferveur du chanoine Roy dans sa mission de diffusion, ainsi que le développement du projet mis de l'avant pour étendre le zèle envers saint Gérard. Cette correspondance nous est particulièrement précieuse puisque, les *Annales* débutant en 1926, les années antérieures peuvent être explorées grâce au fonds disponible aux archives de l'archidiocèse. Le fonds en question est le A11,SE2d, et il inclut tous les documents relatifs au sanctuaire de Saint-Gérard<sup>17</sup>.

Le cadre temporel a été défini en fonction de raisons fort simples. D'abord, l'année 1908 a été retenue puisque, selon une correspondance entre le gardien du sanctuaire de Saint-Gérard, le chanoine Charles-Joseph Roy, et l'évêque de Sherbrooke, Mgr La Rocque, le premier mouvement s'apparentant à un pèlerinage serait survenu précisément cette année-là<sup>18</sup>. On ne pouvait pas encore parler d'un pèlerinage digne de ce nom, mais tout semble avoir débuté à ce moment. Pour sa part, 1969 est la dernière année où paraissent *Les Annales de Saint-Gérard*, le périodique publié par le clergé du sanctuaire de Saint-Gérard. D'un point de vue géographique, nous nous concentrerons évidemment sur le village de Saint-Gérard de Wolfe, puisqu'il s'agit du centre d'intérêt du pèlerinage. Lorsque nous débordons de ses frontières, ce sera principalement pour faire part de l'étendue de la dévotion à saint Gérard dans le diocèse de

---

<sup>17</sup> Le journal *Le Messager de Saint-Michel*, donc les parutions de 1917 à 1969 sont disponible à la Société d'histoire de Sherbrooke, aurait également pu servir de complément d'information dans le cadre de cette étude, mais fut laissé de côté étant donné la quantité d'informations déjà recueillies.

<sup>18</sup> Service d'archives de l'archidiocèse de Sherbrooke, Fonds Archevêché de Sherbrooke, série sanctuaires, sous-série Sanctuaire Saint-Gérard, Fonds A11,SE2d. Correspondance entre le chanoine Charles-Joseph Roy et Mgr Paul La Rocque, 17 avril 1908.

Sherbrooke et même au-delà, car nous savons que des fidèles de partout au Québec et même de la Nouvelle-Angleterre ont fréquenté le pèlerinage

## **Méthodologie**

Dépouiller les *Annales de Saint-Gérard* s'est avéré une expérience aussi enrichissante que nous l'espérions initialement. Les pages de cette revue débordent d'informations qui sont tout à fait pertinentes pour répondre à nos questionnements. En fait, les renseignements que nous souhaitions recueillir au fil des numéros pour mener une analyse digne de ce nom et répondre à notre problématique s'orientaient selon trois champs principaux : Qui est saint Gérard ? Qui sont les fidèles de ce dernier ? Dans quelle mesure sollicite-t-on son saint patronage à l'égard des mères et des enfants ? Il est possible de répondre à ces questions en observant près de quarante ans de parution du périodique.

Avec la question «Qui est saint Gérard ?», nous nous intéressons à son histoire, ainsi qu'à sa postérité. Un nombre impressionnant d'articles publiés dans les *Annales* nous permettent de découvrir qui fut l'homme et dans quelles circonstances son invocation est suggérée. Non seulement ces articles abordent sa jeune et pieuse vie sous un angle biographique, mais on y parle également de ses actions miraculeuses et de son héritage. Bien que certains aspects demeurent flous (comme les raisons à l'origine de son titre de gardien des mères et des enfants), les différents articles nous permettent de dresser un portrait qui, selon nos lectures complémentaires, semble assez fidèle à l'historiographie sur le sujet.



Plusieurs rubriques nous permettent de découvrir qui sont les gens fidèles à saint Gérard. D'emblée, nous pouvons affirmer que les femmes sont davantage ciblées et plus réceptives que les hommes. Cela est observable grâce à tout ce qui serait susceptible d'être appelé «courrier du lecteur» car il offre d'importantes données sur le sexe des lecteurs. En observant de plus près les remerciements adressés à saint Gérard pour faveurs obtenues et les demandes de suppliques, il est facile de constater que la grande majorité des lettres proviennent de femmes. Donc, en observant attentivement *Les Annales de Saint-Gérard*, nous avons pu faire des statistiques et des tableaux qui font état de la proportion de la gent féminine versus la gent masculine fidèle à saint Gérard. Nous pouvons par le fait même observer le nombre et la provenance des fidèles, en plus de connaître la portée de son culte et comment ce dernier a évolué. Cette réceptivité des femmes permet du même coup de comprendre le patronage qui est associé à saint Gérard puisqu'il touche directement les mères de famille. Grâce aux *Annales*, nous avons pu découvrir à partir de quel moment le titre est évoqué et à quel point il prend de l'importance dans le culte en question.

On ne peut évidemment pas penser aux *Annales de Saint-Gérard* sans faire le lien avec le pèlerinage qui anime la paroisse. Mais comment cette revue permet-elle de nous éclairer sur cet évènement ? Généralement, seulement deux numéros par année parlent des festivités, soit celui d'octobre (mois durant lequel a lieu la fête de saint Gérard) et ceux de novembre ou de décembre, où l'on fait un retour sur le pèlerinage. Les articles publiés en octobre ne nous apprennent pas grand-chose, si ce n'est le début de la neuvaine et les activités prévues lors de la fête. Toutefois, le retour sur les festivités nous renseigne davantage. En observant la liste des membres du clergé présents, on peut définir le rayonnement et le succès de la fête de saint Gérard. Nous pouvons également y découvrir le nombre de fidèles qui se sont rendus sur les lieux, ainsi que, d'une manière très générale, la provenance de certains d'entre eux. Il s'agit là

d'une autre façon de déterminer le succès de l'entreprise et son rayonnement à travers la province, et même au-delà de ses frontières.

## **CHAPITRE PREMIER**

### **L'engouement autour de la religion populaire entre 1850 et 1960**

Pour comprendre un phénomène local, il est primordial de s'en détacher légèrement le temps d'explorer la présence ou l'absence de manifestations semblables ailleurs dans le temps et l'espace. Dans ce premier chapitre, nous souhaitons donc examiner la place qu'occupent les pèlerinages dans l'expression de la foi des Québécois en identifiant ce qui s'est d'abord fait en fait de religion populaire en Occident, puis en sol québécois entre 1850 environ et 1960. Une fois cette mise en perspective effectuée, il faut remonter à la source du phénomène étudié, dans notre cas le pèlerinage à Saint-Gérard de Wolfe, pour en saisir les origines.

#### **1.1. LA RELIGION POPULAIRE DANS LA CATHOLICITÉ DE LA FIN DU XIX<sup>e</sup> AU DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**

La religion populaire est un phénomène en expansion depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et qui s'affirme surtout au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. On constate à cette époque un intérêt grandissant pour l'art religieux et la dévotion à différents saints, le tout souvent subtilement suggéré par les autorités cléricales, mais toujours entretenu par une masse de fidèles. Le pèlerinage étant une expression de la religion populaire, on ne peut faire abstraction du fait que cette pratique est déjà bien implantée un peu partout à travers l'Europe, et qu'elle prend de plus en plus d'ampleur à l'intérieur même des frontières du Québec. Il suffit de penser à l'existence de pèlerinages comme ceux de Sainte-Anne-de-Beaupré (depuis les années 1660), de Notre-Dame-du-Cap (depuis 1882) ou de l'Oratoire Saint-Joseph (depuis 1904) pour constater qu'il existe un réel engouement pour cette pratique visant à honorer un défunt sanctifié. Se référer aux

auteurs qui se sont penchés avant nous sur le sujet permettra de comprendre l'intérêt des fidèles pour la religion populaire, non seulement au Québec, mais également ailleurs en Occident.

#### 1.1.1. La religion populaire en Europe

L'Europe, étant le berceau de la chrétienté, ne peut être ignorée lorsqu'il est question de religion. En sa qualité de terre d'accueil des plus hautes instances du catholicisme, en l'occurrence la papauté, on ne peut dénier le caractère central du continent européen en matière de diffusion des idées, des tendances et des mouvements. C'est pourtant une Europe profondément bouleversée qui entame le XIXe siècle. La Réforme protestante a, depuis bon nombre d'années déjà, changé le visage de la Grande-Bretagne et de quelques autres États, faisant du même coup reculer la position des catholiques. Pour sa part, la Révolution française vient totalement chambouler les coutumes politiques, sociales et religieuses de la France. À l'instar de l'Allemagne et même de l'Italie, la plupart des autres pays européens sont divisés entre un héritage catholique et des idées novatrices suggérées par les différents courants protestants<sup>1</sup>. Bien qu'elle puisse sembler lointaine, aussi bien dans le temps que dans l'espace, l'évolution religieuse européenne, et particulièrement celle de la France étant donné l'étroite relation que le Québec entretient avec elle, doit être prise en considération pour bien comprendre le phénomène de religion populaire qui nous intéresse ici. C'est pourquoi le cadre temporel établi en début de chapitre (1850-1960) sera parfois transgressé, le temps de remonter à certains épisodes qui auront eu un impact sur le développement de la dévotion populaire.

---

<sup>1</sup> Pour un examen plus approfondi de la situation des différents États au début du XIXe siècle, voir Jacques-Olivier Boudon, Jean-Claude Caron et Jean-Claude Yon. *Religion et culture en Europe au 19<sup>e</sup> siècle*. Paris, Armand Colin, 2001, 287 p.



Alors que les catholiques sont sollicités de part et d'autre par des doctrines religieuses prônant, chacune à leur façon l'application de la foi, l'une d'elles se distingue particulièrement au courant du XIXe siècle et devient même un véritable mouvement auquel se rallieront autant les intellectuels que le peuple. L'ultramontanisme prend de plus en plus d'ampleur et donne un souffle nouveau au catholicisme. Basé sur l'autorité du pape et l'obéissance à Rome, l'ultramontanisme consolide la place du clergé, particulièrement celle du pape, dans la pratique de la foi catholique<sup>2</sup>. Le pape, autorité suprême du catholicisme, est alors reconnu comme interprète des volontés divines, non seulement aux yeux des membres du clergé, mais également à ceux du peuple. Les croyants accourent à Rome en pèlerinage pour glorifier le Saint Père ; la ville inspire les artistes, les écrivains et les architectes. Bref, l'ultramontanisme attire les foules, si bien que le mouvement se teinte d'un caractère populaire, puisque l'Europe catholique répond en grand nombre à ce nouvel élan religieux. Dans *Religion et Société en Europe*, René Rémond écrit : «L'ultramontanisme, s'il a compté dans ses rangs des penseurs et trouvé des justifications raisonnées et argumentées, a aussi touché les foules et comporté une dimension populaire. [...] Tout un peuple est atteint par une presse à grand tirage, prend part aux pèlerinages et va prier aux grands sanctuaires»<sup>3</sup>. Les effets de cet engouement auprès de la population européenne ne tardent pas à se faire sentir. En France, le XIXe siècle voit se multiplier les congrégations religieuses masculines, mais à plus forte raison féminines, à tel point que celles-ci comptent quelque 130 000 femmes dans leurs rangs en 1880<sup>4</sup>. Le peuple est réceptif à un renouveau religieux, et il le démontrera en y prenant une part active et en l'adaptant à ses besoins.

---

<sup>2</sup> René Rémond, *Religion et Société en Europe : La sécularisation aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, 1780-2000*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 123.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>4</sup> Marie-Paule Caire-Jabinet, *Histoire des religions en France (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 99-100.

Les pèlerinages, souvent considérés comme manifestation suprême de la religion populaire, sont chose courante en Europe depuis le Moyen Âge. De l'Ouest français à l'Est polonais, les signes de ce type de manifestation religieuse sont indéniables<sup>5</sup>. Avec le développement de l'intérêt de la population européenne pour tout ce qui touche à la religion populaire, le XIXe siècle sera le théâtre d'un véritable regain pour les pèlerinages. À celles qui sont depuis longtemps instaurées viendront s'ajouter de nouvelles dévotions. Ainsi, l'Europe assiste à la naissance de pèlerinages de très grande envergure comme à celle d'évènements à plus petite échelle. Le plus connu d'entre tous est sans aucun doute celui de Lourdes, en France, qui tire son origine des présumées apparitions répétées de la Vierge à la jeune Bernadette durant l'année 1858. Cette année marque non seulement le début du pèlerinage de Lourdes, mais est également le point de départ d'une nouvelle ère pour la religion populaire, dont le pèlerinage de Lourdes bénéficiera. Les évènements destinés à diffuser les bienfaits des apparitions de la Vierge et à accueillir ceux qui souhaiteraient en tirer profit trouvent écho : en 1908, un million de fidèles viennent célébrer le cinquantenaire des apparitions après qu'on y eut érigé une basilique néogothique en 1876 et la chapelle du Rosaire en 1901<sup>6</sup>. Un monumental chemin de croix sera de plus mis en place en 1912. Le phénomène de Lourdes et la plupart des autres pèlerinages et manifestations religieuses spontanées sont habituellement développés en marge des enseignements de l'Église. Ses représentants doivent alors se positionner soit en faveur ou en défaveur de la manifestation en cours. Souvent réfractaires au départ, les autorités religieuses finissent la plupart du temps par simplement encadrer ces manifestations, qui répondent

---

<sup>5</sup> *La religion populaire. Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique* (Paris, 17-19 octobre 1977), Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1979, p. 13 à 137.

<sup>6</sup> Marie-Paule Caire-Jabinet, *Histoire des religions en France (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 102.

généralement à un besoin spirituel que le croyant cherche à combler avec la foi <sup>7</sup>. Dans ces conditions, le clergé ne saurait s'y opposer, du moment que le tout ne prenne pas une orientation superstitieuse, d'où l'importance d'encadrer ces manifestations.

Alors que la population française semble trouver refuge dans la religion pour pallier les maux qui l'astreignent, les élites politiques adoptent une vision différente de la situation. Parallèlement à l'avancée de l'ultramontanisme et aux pèlerinages massifs, la Troisième République française se détache peu à peu de son lien avec l'Église. Marie-Paule Caire-Jabinet affirme que «l'anticléricalisme républicain est né au XIXe siècle des tensions politiques résultant des choix de rapprochement de la hiérarchie ecclésiastique et du pouvoir, il s'est nourri des progrès de la pensée scientifique et du positivisme et il est porté par deux milieux essentiels : les francs-maçons et les radicaux qui retrouvent sur ce terrain les protestants porteurs d'un anticléricalisme religieux.<sup>8</sup>» Ces changements auront évidemment un impact sur le peuple qui verra se laïciser la plupart de ses institutions. Cela ne signifie pas pour autant l'anéantissement de la religion en France, mais davantage un recul des habitudes religieuses locales, et ce, particulièrement durant le XXe siècle.

#### 1.1.2. La religion populaire au Québec

Plus près de nous, la croissance de la religion populaire au Québec est remarquable dans la seconde moitié du XIXe siècle. Le catholicisme y est plus fort que jamais. L'Église consolide ses assises en s'impliquant dans la presque totalité des sphères de la quotidienneté des citoyens. Les efforts des hauts dignitaires ecclésiastiques ne sont pas étrangers à ce succès et leurs

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>8</sup> Marie-Paule Caire-Jabinet, *Histoire des religions en France (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 109.



tentatives de consolidation du pouvoir trouvent écho au sein d'une population fidèle qui prend appui sur l'autorité du Saint-Siège pour affirmer et protéger sa différence face aux influences nord-américaines<sup>9</sup>. L'ultramontanisme est alors très fort dans la province. Il permet aux curés de justifier la pertinence de leurs postes et, par le fait même, l'importante influence qu'ils exercent afin de garder les brebis dans le troupeau.

Les élans spontanés du peuple québécois en matière de religion sont présents depuis les débuts de la colonie. Non seulement l'instauration relativement rapide d'une forme d'encadrement religieux a favorisé l'enracinement et la propagation du catholicisme en Nouvelle-France, mais le désir de la population elle-même d'entretenir un culte est assez fort pour que celle-ci conserve, propage et adapte sa foi à son mode de vie. Pierre Hurtubise parle d'ailleurs de manifestations de ce qui serait aujourd'hui possible d'appeler religion populaire avant même le tournant du XVIIIe siècle :

Les chemins de croix, par exemple, dont le nombre et la popularité ont surpris Pehr Kalm lors de son passage en Nouvelle-France au XVIIIe siècle. Ou encore les dévotions et pratiques promues par un nombre imposant de confréries introduites dans la colonie [...], les pèlerinages [...], le culte des reliques [...], les bénédictions auxquelles pouvait recourir (et recourait de fait) le clergé de Nouvelle-France pour répondre aux nombreux besoins de ses fidèles [...]. Ajoutons à cela tout un assortiment de chapelets, de médailles, d'anneaux, de cordons, d'images pieuses répandus dans la colonie soit par les confréries, soit par certains ordres, soit par les évêques eux-mêmes.<sup>10</sup>

L'enthousiasme de la population pour la religion populaire est tel que les autorités cléricales y voient un élément de diffusion qu'il suffit d'encadrer pour propager la religion au sein de la masse.

---

<sup>9</sup> Jean Hamelin et Nicole Gagnon, «Le XXe siècle». Tome 1, 1898-1940 de Nive Voisine, dir. *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 42.

<sup>10</sup> Pierre Hurtubise, «La religion populaire en Nouvelle-France», dans Benoît Lacroix et Jean Simard, dir., *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 58-59.



Le cas de Sainte-Anne de Beaupré en est un de premier choix lorsqu'il est question de religion populaire au Québec. Le phénomène de dévotion entourant la mère de la sainte Vierge constitue un bon exemple des origines de la religion populaire en Nouvelle-France et de sa diffusion dans les époques ultérieures, d'où l'importance de s'y attarder un peu. Cette dévotion s'est répandue aux alentours de 1629, soit en même temps que l'arrivée des Jésuites du Nord-Ouest de la France, région où la dévotion à sainte Anne connaissait un franc succès<sup>11</sup>. La terre sur laquelle fut édifée la première construction de la désormais célèbre basilique de Sainte-Anne de Beaupré était un don d'un laïc, Étienne de Lessard, qui souhaitait en échange qu'une église y soit bâtie, ce qui fut fait avec l'appui du clergé et du gouverneur général intérimaire<sup>12</sup>. Les raisons qui les ont poussés à dédier cette église à sainte Anne sont nébuleuses, mais la légende dit que des marins affirmèrent avoir été sauvés des eaux après avoir prié sainte Anne, et cela aurait trouvé écho au sein de la population<sup>13</sup>. On parle dès lors de manifestations divines procurant secours et réconfort aux nécessiteux. Donc, bien qu'elle fut importée de France, la propagation de la dévotion à la mère de la Sainte Vierge se diffuse grâce à des actions pieuses et spontanées de gens du peuple ayant la foi, mais toujours encadrées par les élites politiques et cléricales locales. L'église de Sainte-Anne du Petit Cap, appellation de l'époque, était d'ailleurs l'endroit où la population pouvait prendre refuge en cas de sinistre ou d'attaques amérindiennes, et ce, malgré le fait qu'un manoir seigneurial fut érigé dans la région en 1667<sup>14</sup>. Cela permit à la petite église de jouir d'une grande visibilité et, fort probablement, d'une confiance croissante de la population à l'égard de sainte Anne, nouvellement sainte patronne des lieux, qui leur offrait gîte et réconfort en des temps difficiles. C'est en 1662 qu'on installe dans l'église une statue, dite

---

<sup>11</sup> Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, *Sainte-Anne de Beaupré : Trois cents ans de pèlerinage*, Sainte-Anne de Beaupré, Charrier & Dugal, 1967, p. 5.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 6-7.

<sup>13</sup> Anne Doran-Jacques, *Le pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré : L'actuel 1958-1973*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, juin 1979, p. 130.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 133.

«image miraculeuse», la représentant. Alors débutèrent les guérisons miraculeuses, et, conséquemment, la dévotion à sainte Anne à l'échelle nationale.

Il faudra pourtant attendre les années 1850 avant de pouvoir véritablement parler d'un essor de la religion populaire, et ce bien que le culte à sainte Anne attirait des milliers de fidèles chaque année. C'est lorsque la communauté des Rédemptoristes prit en charge en 1878 la basilique de Sainte-Anne de Beaupré et tout ce qu'elle impliquait en matière de foi, de dévotion et de manifestations divines que la voie est véritablement ouverte pour un essor fulgurant de la religion populaire à travers l'ensemble de la province<sup>15</sup>. Les efforts fournis par les Pères Rédemptoristes, appuyés des plus hautes instances ecclésiastiques québécoises, permirent d'augmenter substantiellement le nombre annuel de pèlerins, ce qui accrût la piété de la population à l'endroit de sainte Anne.

La présence de nombreux éléments qui sont généralement associés à ce type de manifestation religieuse est indéniable : origines faisant référence à une légende du folklore canadien-français, dévotion à un saint, pèlerinages spontanés puis organisés, vénération d'images/statues à caractère religieux, émission de suppliques de la part des fidèles, guérisons miraculeuses, et, enfin, présence d'ex-votos, de reliques et d'un chemin de croix. La popularité du pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré trouva écho à travers le Québec alors que l'on vit apparaître à travers l'ensemble du territoire des sanctuaires et divers pèlerinages. Ces derniers sont indéniablement l'une des manifestations les plus souvent associées au mouvement de dévotion populaire, non seulement parce qu'ils jouissent d'une visibilité plus ou moins grande

---

<sup>15</sup> Lucien Gagné et Jean-Pierre Asselin, *Sainte-Anne de Beaupré : Trois cents ans de pèlerinage*, Sainte-Anne de Beaupré, Charrier & Dugal, 1967, p. 22.

dépendamment du lieu, mais surtout parce qu'ils doivent leur survie à la population elle-même sans qui cette manifestation de piété n'aurait aucun sens.

L'historien Guy Laperrière a d'ailleurs repéré le plus grand nombre possible de pèlerinages au Québec pour ensuite les répertorier selon leur importance<sup>16</sup>. Au Québec du milieu du XXe siècle, on pouvait compter au total de 82 lieux de pèlerinage que l'historien a divisés en six catégories basées selon le rayonnement de chacun d'eux : les très grands pèlerinages, les centres de pèlerinage moyens, les chapelles et sanctuaires urbains, les petits pèlerinages diocésains ou régionaux, les petits pèlerinages paroissiaux et les sanctuaires de « béatification ». Dans son étude, Laperrière donne également la date de création de ces pèlerinages, ce qui offre une bonne idée de l'âge d'or de ce type de mouvement au Québec.

**Tableau 1. Pèlerinages créés au Québec selon leur année d'origine<sup>17</sup>**

	Avant 1850	De 1850 à 1875	De 1876 à 1900	De 1901 à 1925	De 1926 à 1950	Après 1950	Origine inconnue
Nouveaux pèlerinages	8	8	10	13	20	5	18
Total	8	16	26	39	59	64	82

Source : Guy Laperrière. «Les lieux de pèlerinages au Québec : Une vue d'ensemble», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, dir., *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 29 à 64.

<sup>16</sup> Guy Laperrière, «Les lieux de pèlerinages au Québec : Une vue d'ensemble», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, dir., *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 29 à 64.

<sup>17</sup> Selon les données recueillies par Guy Laperrière dans son étude sur les pèlerinages publiée en 1981. M. Laperrière insiste sur le fait que les dates d'origine des pèlerinages sont offertes sous toutes réserves, l'auteur n'ayant pu vérifier chacune d'elles. Pour plus d'informations, voir Guy Laperrière, «Les lieux de pèlerinages au Québec : Une vue d'ensemble», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, dir., *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 29 à 64.



Selon ces données, le nombre de centres de pèlerinage aurait doublé en l'espace de vingt-cinq ans, il aurait plus que triplé en cinquante ans et il aurait presque quintuplé en soixante-quinze ans (en ne tenant pas compte des sanctuaires dont la date d'origine est inconnue). Il faut pourtant être vigilant en les observant puisqu'il ne faut pas penser qu'en 1950 une soixantaine de pèlerinages étaient toujours en activité. Certains d'entre eux avaient alors déjà cessé d'exister. Ce qui nous intéresse dans ces chiffres n'est pas le nombre total de pèlerinages mais plutôt la croissance du phénomène et la possibilité de retracer le moment où l'éclosion de pèlerinages a été à son pinacle. Tous les pèlerinages n'ont pas le même succès, mais le seul fait de voir se multiplier le nombre d'événements directement reliés à la mise en pratique de la religion populaire est révélateur en soi.

On peut toutefois penser que le succès de certaines entreprises comme celles de Sainte-Anne de Beaupré (1629), de Notre-Dame du Cap (1883) et de l'Oratoire Saint-Joseph (1904) a favorisé la diffusion de la religion populaire grâce à leur rayonnement, leur visibilité et leur «efficacité» à accorder des grâces. Car il faut être réaliste : ce sont les «miracles» et la guérison que les gens recherchent principalement lorsqu'ils vénèrent des saints<sup>18</sup>. De leur côté, les autorités cléricales québécoises font en sorte que les fidèles aient à leur disposition tout ce dont ils ont besoin pour alimenter leur culte. Pour cela, de nombreux objets et événements sont mis de l'avant pour encourager les croyants à persévérer dans la pratique de leur foi. Quelques-uns de ces objets furent énumérés plus tôt lorsqu'il fut question de la dévotion à sainte Anne, mais les observer plus attentivement permettra de bien comprendre leur implication lorsqu'il est question de religion populaire.

---

<sup>18</sup> Henri Bernard, *Le pèlerinage : Une réponse à l'aliénation des malades et des infirmes*, Montréal, Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, 1975, p. 113.

Parmi ceux-ci on retrouve tout ce qui entoure l'imagerie religieuse, qui comprend principalement des images mobiles, des médailles et des statuettes. Ces objets peuvent servir de support aux oraisons, puisque, par exemple, les images conservées par la population étaient souvent accompagnées d'une prière au verso. Selon les études de Pierre Lessard, il existe pour ce type d'image cinq genres de prières : les courtes prières et les invocations, les prières de circonstance, les prières préparées pour des circonstances particulières, les prières pour toutes les heures de la journée (horloges de prière), et les prières de demandes particulières pour lesquelles on s'adressait à certains saints<sup>19</sup>. Le chercheur affirme par ailleurs que ces images accompagnées de textes constituaient une sorte de catéchisme populaire. Cette iconographie a une influence certaine sur le succès d'une entreprise religieuse. Il suffit de penser à l'importance accordée à la statue de sainte Anne à Sainte-Anne de Beaupré, ou à celle de saint Joseph à l'Oratoire Saint-Joseph pour constater qu'elles favorisent grandement le culte des saints.

La vénération des reliques fait également partie intégrante de la culture religieuse populaire des Québécois. Si l'image ou la statue donne au croyant l'impression d'être plus près de l'objet de ses prières, la relique lui offre un contact quasi direct avec le défunt sanctifié. La seconde moitié du XIXe siècle voit d'ailleurs se multiplier les pratiques favorisant l'intervention de saints : «L'importation massive de reliques par M<sup>gr</sup> Bourget lui-même, par l'abbé Calixte Marquis et quelques autres [...] [encouragea] cette recherche d'interventions miraculeuses, recherche qui [...] paraît encore plus fréquente et insistante à la fin du siècle»<sup>20</sup>. Les reliques sont

---

<sup>19</sup> Pierre Lessard, «L'imagerie religieuse», dans Jean Simard, dir., *Un patrimoine méprisé : La religion populaire des Québécois*, Québec, 1979, p. 175-193.

<sup>20</sup> René Hardy, «Regards sur la construction de la culture catholique québécoise», *The Canadian Historical Review*, Vol. 88, No 1 (mars 2007), p. 18-19.

un tel attrait pour les fidèles que leur présence en un lieu de culte est source de fierté et de renommée. Comme le mentionne Jean Roy dans son article sur La Tour des Martyrs de Saint-Célestin, l'ultramontanisme a pavé la voie à «[...] cette religion iconique [dans laquelle] le corps, la relique et l'image sont autant de signes dont on recherche la présence tangible<sup>21</sup>». Dans ce même article, l'auteur nous apprend comment la présence de reliques peut influencer sur le succès ou l'insuccès d'un pèlerinage. D'après ses recherches, le pèlerinage à Saint-Célestin, connu sous le nom de Tour des Martyrs, serait une invention de la part du clergé local qui aurait créé un écran de fumée grâce à l'obtention d'un nombre considérable de reliques, soit 6 200, dont l'authenticité était discutable. Ce pèlerinage connut pourtant un certain succès, les pèlerins étant réceptifs à la présence des reliques qui constituaient en fin du compte le seul attrait de ce sanctuaire puisqu'aucun saint particulier n'y était vénéré.

Comme nous venons de le voir, l'art religieux et les reliques sont deux éléments importants de la religion populaire. Bien que leur présence ne soit pas propre au culte catholique du Québec, il ne fait aucun doute que les Québécois ont su reconnaître et apprécier leur valeur. Toutefois, un déclin de l'ardeur des croyants est observable pendant les années soixante. Ceux-ci désertent graduellement les lieux de pèlerinages locaux pour se diriger vers les centres à grande échelle, qui enregistrent eux aussi cependant une baisse de leur affluence. La religion populaire au Québec a donc connu son âge d'or entre 1850 et 1960, sans toutefois tomber totalement dans l'oubli après cette période. La preuve a été faite de sa présence toujours vivante avec la toute récente canonisation du frère André en octobre 2010.

---

<sup>21</sup> Jean Roy, «L'invention du pèlerinage de la Tour des Martyrs de Saint-Célestin (1898-1930)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 43, No 4 (1990), p. 487-488.



## 1.2. LA NAISSANCE DU PÈLERINAGE DE SAINT-GÉRARD DE WOLFE

En 1908 se tient le premier pèlerinage à Saint-Gérard de Wolfe, un village des Cantons-de-l'Est, tout près de Weedon. S'inscrivant directement dans la lignée des phénomènes de plus en plus fréquents de dévotion populaire, le pèlerinage de la petite paroisse de Saint-Gérard est l'initiative du chanoine Charles-Joseph Roy, qui occupe alors la fonction de curé local. Mais avant d'observer les débuts du pèlerinage à Saint-Gérard, il convient d'explorer qui était le frère rédemptoriste italien saint Gérard Majella (1726-1755) et dans quelles circonstances il fut canonisé. Pour ce faire, nous effectuerons des recherches dans les ouvrages des auteurs qui nous ont précédés. En ce qui concerne le pèlerinage estrien, comme la revue qui nous sert de source pour l'étudier (*Les Annales de Saint-Gérard*) n'est pas publiée avant 1926, c'est grâce à de la correspondance entre le chanoine Roy et l'évêque de Sherbrooke d'alors, monseigneur Paul La Rocque, que nous découvrirons la naissance même de l'évènement, ainsi que son développement au cours de ses deux premières décennies.

### 1.2.1. Gérard Majella : une vie consacrée à prier et à aider

Il nous sera d'abord permis de présenter la vie et l'œuvre de celui qui est à l'origine non seulement de ce mémoire, mais également de tout un mouvement de dévotion, saint Gérard Majella. Il est assez ardu de trouver des ouvrages objectifs sur ce dernier puisque la plupart sont rédigés par des membres de la communauté religieuse rédemptoriste, communauté à laquelle appartenait justement saint Gérard. Comme elles sont abondamment parsemées de récits miraculeux, les biographies de saint Gérard peuvent être observées avec un regard critique, mentionne le Père rédemptoriste Gérard Tremblay, l'un des biographes de saint Gérard issu de la

communauté religieuse dont nous venons de parler<sup>22</sup>. Nous ne pouvons toutefois nous permettre de négliger des éléments que l'on connaît comme étant ceux de la vie de saint Gérard et autour desquels se fondent sa croyance.

Gérard Majella naquit en 1726 dans la ville italienne de Muro, dans la région de la Basilicate. Selon ses biographes, Gérard aurait depuis toujours fait preuve d'une grande piété et souhaite plus que tout pouvoir manifester son intérêt pour la prière, l'eucharistie, ou tout autre rituel religieux susceptible de démontrer sa ferveur religieuse. Alors qu'il est âgé de cinq ans, il se serait rendu seul à l'église de Capantignano, non loin de son village natal, afin de prier. Toujours tel que raconté par ses biographes, au moment où il se serait affairé devant une statue de la Vierge tenant contre elle l'Enfant-Jésus, ce dernier se serait animé et serait descendu des bras de sa mère afin de jouer avec le jeune Gérard<sup>23</sup>. De telles rencontres se seraient produites à plusieurs occasions à la fin desquelles l'Enfant-Jésus remettait toujours un petit pain à son jeune ami.

La foi de l'enfant aurait continué de grandir en même temps que lui. Alors qu'il n'avait que huit ans, un autre événement serait venu donner un sens à sa quête religieuse. Lors d'une messe à laquelle il assistait, Gérard se serait approché du prêtre au moment de l'eucharistie, mais ce dernier la lui aurait refusée, prétextant son jeune âge. Le bambin, déçu à tel point qu'il fondit

---

<sup>22</sup> Gérard Tremblay, *Gérard Majella : un saint toujours populaire auprès des mères et des petites gens*, Sainte-Anne-de-Beaupré, Éditions Revue Sainte-Anne, 1995, p. 8.

<sup>23</sup> Guy Giroux, ptre., *Neuvaine : Saint Gérard Majella*, Livret de prières pour la neuvaine à saint Gérard, 2005, p. 6.

en larmes, aurait reçu en rêve la visite de l'Archange saint Michel qui lui aurait donné lui-même la Sainte Communion<sup>24</sup>.

Ces deux apparitions changeront à jamais la vie de Gérard Majella. Plus mature et plus déterminé que jamais à consacrer sa vie à Dieu, il choisira de le faire au sein d'une communauté religieuse. Après que les portes de plusieurs d'entre-elles se furent refermées devant lui, il trouvera finalement sa place chez les frères Rédemptoristes, communauté fondée par Alphonse de Liguori en 1732 ayant pour mandat de propager le mystère de la rédemption du Christ et d'aider les plus démunis<sup>25</sup>. Tout au long de son existence, Gérard Majella donnera de l'espoir à ceux qui le côtoyèrent et multipliera les guérisons «miraculeuses». Celles-ci continuèrent même après sa mort précoce en 1755. Il fut déclaré « Vénérable » en 1847, puis béatifié en 1893 et, enfin, canonisé en 1904<sup>26</sup>.

Les petits pains ont une symbolique particulière dans le culte à saint Gérard. Non seulement représentent-ils le cadeau offert par Jésus au jeune Gérard, mais ils sont également à l'origine d'une histoire qui fait la renommée du saint dont il est question. En effet, alors que le frère boulanger s'affairait à préparer des petits pains pour ses confrères, Gérard serait allé les prendre tous afin de les offrir aux moins bien nantis. Outré, le boulanger serait allé quérir son supérieur afin de dénoncer l'action de son confrère qui s'approvisionnait à même les réserves de

---

<sup>24</sup> Philippe Desranleau, Mgr Évêque de Sherbrooke, *Saint Gérard Majella*, Litho Canada, 1946, p. 1 (Livret) et Samuel Baillargeon, *Saint Gérard Majella (1728-1755)*, Saint-Anne-de-Beaupré, Revue Sainte-Anne-de-Beaupré, 2004, p. 5.

<sup>25</sup> Les Rédemptoristes. *Les Rédemptoristes : des semeurs d'espérance* [en ligne], [s.d.], <http://www.redemptoristes.ca/>, consulté le 20 octobre 2010.

<sup>26</sup> Philippe Desranleau, Mgr Évêque de Sherbrooke, *Saint Gérard Majella*, Litho Canada, 1946, p. 1 (Livret).



la communauté. À leur arrivée aux cuisines, les paniers, vides lors du départ du boulanger, auraient été remplis de pains chauds et frais<sup>27</sup>.

Ce qui fait croire à certains que saint Gérard Majella un aussi grand saint est que sa piété lui aurait permis d'accomplir, aux dires de ses hagiographes, de nombreuses guérisons, autant de son vivant que depuis son trépas. Sa ferveur religieuse lui a également valu d'être reconnu parmi ses pairs, et c'est grâce à ces deux caractéristiques peu communes chez la plupart des fidèles qu'encore aujourd'hui sa mémoire est honorée et ses grâces sont implorées. Sa vie et ses actions lui ont permis d'être nommé saint protecteur des mères et des enfants, titre sur lequel nous reviendrons.

### 1.2.2. Des airs de pèlerinage

La paroisse de Saint-Gérard de Wolfe doit son origine à Monseigneur Paul La Rocque, deuxième évêque de Sherbrooke de 1893 à sa mort en 1925. L'Église catholique traverse alors une période marquée par le développement intensif de son culte dans les Cantons-de-l'Est, ce dont témoignent parfaitement les initiatives de Mgr La Rocque tout au long de son mandat. Les données parlent d'elles-mêmes ; « les rapports décennaux que Mgr La Rocque envoie à Rome font état de l'augmentation, de 1896 à 1924, de 60 000 à 105 000 catholiques (les non-catholiques passant de 43 000 à 32 000) et de 90 à 177 prêtres séculiers, tandis que 37 nouvelles paroisses sont érigées, portant leur total à 91 en 1924 »<sup>28</sup>. Consacrée en 1905, l'église de Saint-Gérard de Wolfe est donc bâtie dans l'une de ces nouvelles paroisses. Le territoire qui lui est

---

<sup>27</sup> Tel que raconté par l'abbé Guy Giroux lors de la célébration du dimanche 17 octobre 2010 à l'occasion du pèlerinage annuel à Saint-Gérard de Wolfe.

<sup>28</sup> Guy Laperrière, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne], Toronto, University of Toronto/Université Laval, 2000, <http://www.biographi.ca/index-f.html>, consulté le 9 novembre 2010.

octroyé est formé de parties des cantons de Garthby, de Weedon et de Stratford. Mgr La Rocque définit la nouvelle paroisse comme suit :

Tous les lots depuis le lot numéro vingt-et-un jusqu'au lot numéro vingt-huit, inclusivement, des rangs I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI du canton de Weedon ; les lots depuis le lot numéro un jusqu'au lot vingt, tous deux inclusivement, dans le rang C, du canton de Garthby ; les lots depuis le lot numéro vingt-deux jusqu'au lot numéro onze, inclusivement, dans les rangs IV et V, et depuis le lot numéro vingt-deux jusqu'au lot numéro quatorze inclusivement dans les rangs VII et VIII du canton de Stratford.<sup>29</sup>

Cette nouvelle paroisse, ainsi que l'église qui y fut érigée, ne manquaient d'ailleurs pas d'enthousiasmer l'évêque en place. Elles revêtaient pour lui un caractère particulier puisqu'elles étaient les premières qu'il dut ériger canoniquement depuis son retour de Rome, où il était resté près d'un an entre novembre 1904 et octobre 1905<sup>30</sup>. Au Vatican, Mgr La Rocque avait pu assister à la canonisation de Gérard Majella (11 décembre 1904), et même prendre part au procès qui précède ce type d'évènement<sup>31</sup>. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui motiva l'évêque de Sherbrooke à mettre la nouvelle église sous la protection de saint Gérard Majella, l'autre étant que l'évêque avait une grande confiance en ce saint et qu'il souhaitait en propager la dévotion<sup>32</sup>.

Ce souhait sera non seulement entendu, mais également réalisé grâce aux efforts du curé local, Charles-Joseph Roy<sup>33</sup>. Ce dernier était en fait le deuxième gestionnaire ecclésiastique de la

---

<sup>29</sup> «31<sup>ième</sup> pèlerinage à Saint-Gérard, dimanche», *La Tribune*, Sherbrooke, mercredi 12 octobre 1938, p. 7.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Lettre de Mgr Paul La Rocque au curé Roy publiée dans *Les Annales de Saint-Gérard*, «Origine du Sanctuaire de Saint-Gérard», mai-juin-juillet 1958, No 3, p. 2.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> Selon l'*Obituaire du clergé*, Charles-Joseph Roy (1869-1941) a été ordonné par Mgr La Rocque en 1896 avant d'être vicaire à la cathédrale de Sherbrooke (1896-1903), curé de Saint-Étienne-de-Bolton (1903-1907) et curé de Saint-Gérard de Wolfe (1907-1939). Il fut également Commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulcre (1928), puis Grand Chevalier de ce même Ordre, fondateur des *Annales de Saint-Gérard* et, finalement, chanoine titulaire à partir de 1934. Il était le frère de Joseph-Edmond Roy qui fut entre autre, selon le *Dictionnaire biographique du Canada* (en ligne), rédacteur en chef du journal *Le Quotidien*, notaire, homme politique, historien, docteur en lettres et membre de la *Société Royale du Canada*, et de Pierre-Georges Roy qui fut pour sa part, selon le site de la Ville de Lévis (<http://bibliotheques.ville.levis.qc.ca/Bibliotheques/Bibliotheques/Pierre-Georges-Roy.aspx>, consulté le 23 novembre 2011), fondateur du bureau des Archives du Québec en 1920 et du *Bulletin de recherches historiques*.



paroisse de Saint-Gérard, le premier ayant été Joseph-Alfred Parent, en poste de 1905 à 1907<sup>34</sup>. Après avoir été vicaire à la cathédrale de Sherbrooke et curé de Saint-Étienne-de-Bolton, Charles-Joseph Roy devint curé de Saint-Gérard en 1907, et il demeura à ce poste jusqu'en 1939<sup>35</sup>. Tout au long de son mandat, il se fit un devoir de diffuser le zèle entourant saint Gérard. Dans la correspondance qu'il entretient avec son supérieur, Mgr La Rocque, il est facile de constater l'ardeur que met le curé pour assurer le rayonnement du culte de son saint de prédilection, mais également de celui de sa petite église, l'un étant étroitement lié à l'autre. Roy adressa à son évêque plusieurs demandes destinées à accroître tant la dévotion en saint Gérard que la vitalité de la paroisse nouvellement érigée. Le curé ne perdit pas de temps car, à peine entré en fonction, il envoie le 17 avril 1908 une missive à son évêque, dans laquelle «l'humble sous-soussigné prie votre grandeur d'accorder les faveurs suivantes afin de répandre de plus en plus la confiance et la vénération pour saint Gérard Majella»<sup>36</sup>. Les demandes sont diversifiées, mais toutes en lien avec la dévotion au saint récemment canonisé.

Brièvement présentée au cours de l'introduction, la première des faveurs quémandées, et la plus importante dans le cas présent, est la suivante : «La permission d'organiser de petits pèlerinages (non associés) à l'église de Saint-Gérard Majella de Lac WeeDon». Cette demande aura une incidence sur la visibilité de la paroisse, dont le rayonnement sera d'une plus grande ampleur que l'est généralement celui d'une humble paroisse comme celle-ci. Le curé demande par ailleurs la permission «de donner le nom de pèlerinage à ces concours quand la chose pourra

---

Venant d'une famille de lettres, on peut mieux comprendre le penchant de Charles-Joseph Roy pour l'écriture et son intérêt pour l'instauration d'un périodique dans sa paroisse.

<sup>34</sup> Archidiocèse de Sherbrooke, *Supplément à l'annuaire* [en ligne], Sherbrooke, 2009-2010,

<http://www.diosher.org/chancellerie/annuaire-diocesain/supplement-a-lannuaire>, consulté le 9 novembre 2010.

<sup>35</sup> Georges Cloutier, *Obituaire du clergé 1874-1993 : Archidiocèse de Sherbrooke*, Sherbrooke, 1993, p. 68.

<sup>36</sup> Service d'archives de l'archidiocèse de Sherbrooke, Fonds Archevêché de Sherbrooke, série sanctuaires, sous-série Sanctuaire Saint-Gérard, Fonds A11,SE2d. Correspondance entre le chanoine Charles-Joseph Roy et Mgr Paul La Rocque, 17 avril 1908.



se faire avec décence». Quand la chose se fera-t-elle avec assez de décence pour porter le nom de pèlerinage? Nous l'ignorons, mais une telle insertion nous apprend qu'une manifestation pieuse doit avoir une certaine envergure pour pouvoir porter le titre de pèlerinage<sup>37</sup>. En adressant de telles requêtes à son évêque, le chanoine Roy ne voit certainement pas là un moyen de tirer un profit personnel, mais davantage une façon de faire connaître saint Gérard et les bienfaits qui lui sont attribués. Le curé se fait d'ailleurs rassurant à cet égard en écrivant dans sa lettre que ses «intentions sont pures» et que la seule raison de faire de telles requêtes est de «glorifier Dieu dans son Saint». Peut-être est-il courant que des membres du clergé cherchent l'enrichissement ou la glorification personnelle ? Dans le cas qui nous intéresse, les efforts déployés par le chanoine dans les années qui suivront nous donnent des raisons de croire que ses intentions sont effectivement pieuses, et la rigueur qu'il met dans la tenue de ses comptes laisse croire que l'argent n'est pas pour lui un attrait. Toujours selon les écrits de Charles-Joseph Roy, l'idée en elle-même d'organiser des pèlerinages à Saint-Gérard tire ses origines d'un texte pieux. Le chanoine aurait été inspiré par le dernier alinéa de la dernière page d'un livre du Père St-Omer sur saint Gérard, qu'il cite intégralement dans sa missive à l'évêque de Sherbrooke:

Vous l'aurez compris, cher lecteur, la vie de notre grand thaumaturge est des plus salutaires en ces temps malheureux que nous traversons. Lisez-la donc souvent et avec la plus grande attention vous y trouverez force et consolation! Répandez-la autour de vous; les âmes apprendront qu'il faut fouler aux pieds ce maudit égoïsme qui de nos jours règne universellement, qu'il faut imiter, selon ses faibles moyens et sous l'impulsion de la grâce divine, la vie si sainte de Gérard. Si vous le faites, croyez-le bien, vous ferez œuvre de vrai zèle; vous contribuerez, dans votre sphère respective, à faire reflourir la pureté des mœurs, à renouer les liens de la vraie fraternité, à faire cesser la guerre des classes, en un mot vous travaillerez selon la devise de notre glorieux et aimé Pape Pie X à la restauration du règne de Jésus-Christ sur la terre [...].<sup>38</sup>

---

<sup>37</sup> On ne fait malheureusement jamais mention de ce procédé dans les ouvrages consultés.

<sup>38</sup> Service d'archives de l'archidiocèse de Sherbrooke, Fonds Archevêché de Sherbrooke, série sanctuaires, sous-série Sanctuaire Saint-Gérard, Fonds A11, SE2d. Correspondance entre le chanoine Charles-Joseph Roy et Mgr Paul La Rocque, 17 avril 1908.

On peut comprendre qu'un homme déjà sensible au culte de saint Gérard ait été interpellé par un texte aussi enflammé. C'était ainsi une bonne stratégie de la part du chanoine Roy de l'avoir transcrit dans sa lettre à Mgr La Rocque. Ce dernier, fort de son attachement à saint Gérard pour les raisons mentionnées plus haut, ne pouvait que donner suite aux demandes de son curé, particulièrement dans les conditions proposées par celui-ci. Car il faut préciser que jamais le chanoine Roy n'aurait mis de l'avant ses projets de pèlerinages sans l'accord de son évêque. Il le spécifie d'ailleurs clairement en toute fin de missive, ajoutant qu'une entreprise de la sorte ne pourrait connaître de succès sans ce précieux appui.

Une autre des demandes du curé vise justement à obtenir de son supérieur «une lettre d'approbation en faveur de cette œuvre pie, laquelle pourrait être publiée au revers d'une image du Saint». La hiérarchie ecclésiastique est donc importante et reconnue lors de la mise en place de tel projet. Il semble assez rare qu'un curé aille à l'encontre des recommandations de son évêque, le curé de Saint-Gérard étant un bon exemple de cette «soumission» à son supérieur. Nous n'avons toutefois pu repérer la réponse de l'évêque dans les archives, mais il apparaît évident qu'il consentit à l'organisation de ce que le chanoine Roy appelle «des petits pèlerinages (non associés)» puisque selon un article de *La Presse*, le premier pèlerinage de Saint-Gérard aurait eu lieu le 3 août 1908<sup>39</sup>.

Le pèlerinage de Saint-Gérard tire donc ses origines de l'initiative du curé qui, appuyé de son évêque, amorce ce projet auquel les fidèles répondent par leur présence et leur soutien. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la naissance d'un pèlerinage suite aux initiatives d'un membre du clergé est une façon de faire assez fréquente, du moins en ce qui concerne les

---

<sup>39</sup> «Au Lac Weedon», *La Presse*, Sherbrooke, 6 août 1908.



pèlerinages québécois. Il suffit de penser au pèlerinage à l'Oratoire Saint-Joseph dont le frère André, membre de la Congrégation de Sainte-Croix, est l'instigateur, au pèlerinage de la Tour des Martyrs à Saint-Célestin, œuvre du curé Calixte Marquis, et à celui de Notre-Dame-du-Cap, résultat des efforts du curé Luc Désilet, aidé de l'abbé Louis-Eugène Duguay et du père Frédéric Jansoone<sup>40</sup>, pour se rendre compte que, sans être généralisée, cette pratique est somme toute assez courante. Nous ne souhaitons pas ici minimiser l'implication de la population dans l'instauration dans ces sanctuaires puisqu'elle a été non négligeable pour le développement des projets; nous soutenons simplement que le coup d'envoi a été donné par des membres du clergé. Dans ces cas, le pèlerinage est un phénomène populaire grâce à sa signification et à la réceptivité et l'implication de la population dans la continuité de cette manifestation religieuse, au lieu de tirer ses origines d'un mouvement populaire spontané. Dans les deux cas, les gens se tournent d'eux-mêmes vers le sacré pour obtenir guérisons et exaucement de leurs souhaits, basant leurs espérances sur des récits de grâces accordées par le saint invoqué, rapportées de bouche à oreille, ou, dans ce cas-ci, délibérément diffusées par le clergé. Henri Bernard propose aussi l'idée que certains malades auraient recours à ce type de pratique reconnue par l'Église en remplacement de la pratique habituelle du culte dont les dispense leur état de santé, par exemple l'assistance à la messe sur une base hebdomadaire<sup>41</sup>. Nous croyons que cette hypothèse peut également s'appliquer à l'ensemble des gens qui ne peuvent se rendre régulièrement à l'église pour une raison autre qu'est celle de leur santé précaire, quelle que soit cette raison. Mais en fin de compte, que l'appel provienne d'un membre du clergé ou d'une action spontanée de la

---

<sup>40</sup> Voir à ces sujets Denise Robillard, *Les merveilles de l'Oratoire : L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, 1904-2004*, Montréal, Éditions Fides, 2005, 484 p., Jean Roy, «L'invention du pèlerinage de la Tours des Martyrs de Saint-Célestin (1898-1930)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 43, No 4 (1990). p. 487 à 507., et Nive Voisine, «Luc Désilets et la fondation du centre de pèlerinage de Notre-Dame-du-Cap», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, dir., *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 111 à 122.

<sup>41</sup> Henri Bernard, *Le pèlerinage : Une réponse à l'aliénation des malades et des infirmes*, Montréal, Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, 1975, p. 111.



communauté, l'important dans un phénomène comme un pèlerinage est la réceptivité de ceux à qui l'appel est destiné, en l'occurrence, la population. La religion populaire a alors sa raison d'être et porte bien son nom.

### 1.2.3. Un appel entendu

Les demandes du chanoine Charles-Joseph Roy, gardien du sanctuaire de Saint-Gérard, semblent avoir eu écho non seulement auprès de son supérieur, mais également auprès de la population. En effet, au cours des premières années d'existence du pèlerinage, les gens se déplacent non pas en grand nombre, ce serait exagéré de l'affirmer, mais tout de même en quantité intéressante. L'article de *La Presse* mentionné plus haut nous apprend que pour le premier pèlerinage à Saint-Gérard de 1908, plus d'une centaine de croyants étaient arrivés par train via le *Québec Central*, alors qu'une quarantaine de voitures avaient permis à d'autres de se rendre au sanctuaire<sup>42</sup>. Nous ignorons toutefois comment les gens ont eu vent de la tenue de l'évènement. Il est difficile de chiffrer avec exactitude le nombre de pèlerins présents à cette première édition de l'évènement puisque nous ne connaissons pas le nombre de passagers de chaque voiture. Néanmoins, il ne serait sûrement pas disproportionné de dire qu'au moins deux cents personnes y ont assisté, en considérant que chaque voiture contenait un minimum de deux passagers, et peut-être même trois ou quatre. Évidemment, une telle affluence ne peut être comparée à celle de pèlerinages à grand déploiement qui se déroulaient à la même époque. Rappelons que Saint-Gérard de Wolfe est un village assez reculé, et que le pèlerinage n'est pas né d'un déplacement spontané de fidèles qui serait devenu au fil du temps un pèlerinage encadré et supervisé par l'Église, comme ce fut par exemple le cas pour Sainte-Anne de Beaupré. Le pèlerinage est né des efforts du curé local qui a lancé un appel aux fidèles. Il ne faut donc pas

---

<sup>42</sup> «Au Lac Weedon», *La Presse*, Sherbrooke, 6 août 1908.

s'étonner que l'entreprise pieuse prenne quelques années à «démarrer». La suite des événements donnera pourtant raison au chanoine Roy d'avoir persévéré.

Nous n'avons malheureusement aucune information sur la période s'étendant de 1909 à 1924. Aucune correspondance de cette époque n'a pu être dépouillée et les *Annales de Saint-Gérard* ne commencent à être publiées qu'en 1926. Toutefois, en mars 1925, Charles-Joseph Roy écrit à celui qui est toujours évêque de Sherbrooke, Mgr La Rocque, pour lui offrir ses vœux de prompt rétablissement et, du même coup, lui faire quelques suggestions. Il ajoute, et c'est là l'objet de notre intérêt, que l'administration du culte à saint Gérard occupe beaucoup de son temps puisqu'il s'agit d'un saint grandement demandé. La dévotion à saint Gérard a fait un tel chemin, précise-t-il, qu'en l'espace d'à peine deux mois et demi, soit de janvier à la mi-mars 1925, le gardien du sanctuaire a reçu 512 lettres de fidèles, majoritairement des gens souhaitant recouvrer rapidement la santé en ces temps hivernaux difficiles. Le chanoine Roy se fait d'ailleurs un devoir de répondre lui-même, faute de ressources supplémentaires, à chacune de ces lettres pour encourager les gens qui les ont écrites à continuer d'exhorter saint Gérard<sup>43</sup>.

Il faut dire que le succès du pèlerinage de Saint-Gérard peut être dû au fait qu'il est venu combler un vide. En effet, d'après la liste de lieux de pèlerinage au Québec dressée par Guy Laperrière, le sanctuaire de Saint-Gérard serait le premier de la sorte dans les Cantons-de-l'Est. À une époque où la religion populaire est en pleine effervescence, on peut s'attendre à ce que l'implantation d'un nouveau pèlerinage suscite l'intérêt de la population. Bien que premier, le pèlerinage à Saint-Gérard ne fut toutefois pas le seul. En 1915, un pèlerinage encore fort

---

<sup>43</sup>Service d'archives de l'archidiocèse de Sherbrooke, Fonds Archevêché de Sherbrooke, série sanctuaires, sous-série Sanctuaire Saint-Gérard, Fonds A11,SE2d. Correspondance entre le chanoine Charles-Joseph Roy et Mgr Paul La Rocque, 12 mars 1925.

populaire aujourd'hui voit le jour à Sherbrooke, celui du sanctuaire de Beauvoir. Loin de faire ombrage à celui de Saint-Gérard, la croissance d'événements religieux à caractère populaire attise l'engouement des croyants, comme nous pourrions le voir plus loin.

\* \* \*

La religion populaire est donc non seulement bien établie au Québec au tournant du XXe siècle, mais elle est également en pleine expansion. Cela est perceptible grâce à toutes les manifestations pieuses auxquelles s'adonnent les catholiques québécois, qu'il s'agisse d'imagerie religieuse, d'invocation de «miracles» ou de pèlerinages. Ces derniers sont d'ailleurs souvent reconnus comme la manifestation ultime de la religion populaire puisqu'ils marient un grand nombre de rituels religieux populaires en un seul lieu/événement. Le pèlerinage de Saint-Gérard de Wolfe en est un bon exemple, lui qui a reçu à la fois l'appui des autorités cléricales et de la population en général. Cet événement connaît somme toute une croissance assez rapide pour une paroisse aussi humble et éloignée des grands centres urbains, comme en fait foi la correspondance entre l'instigateur du pèlerinage, le chanoine Charles-Joseph Roy, et son supérieur, Mgr Paul La Rocque. Mais la croissance de la popularité de saint Gérard Majella est telle qu'une revue fera son apparition en 1926 pour que les fidèles puissent, plus d'une fois par année, démontrer leur intérêt à servir leur saint de prédilection.



## CHAPITRE DEUXIÈME

### L'évolution de la croyance en saint Gérard

La diffusion du zèle entourant saint Gérard-Majella prend de l'ampleur au cours des années. Les marques de cet engouement sont diverses : présence d'une statue et d'un tableau à l'effigie de saint Gérard déjà en place lors du premier pèlerinage en 1908, appui des hauts dignitaires ecclésiastiques à la manifestation annuelle, grâces vraisemblablement accordées par l'intermédiaire du saint, pèlerinage en son honneur et création d'une revue en 1926 visant à propager son œuvre et sa mémoire. De telles mesures permettent évidemment de rejoindre un plus grand nombre de personnes en couvrant un plus vaste territoire. Ce qui était au début du siècle une dévotion peu répandue et un pèlerinage surtout local prend rapidement de l'expansion et devient même, dans une certaine mesure, une véritable entreprise commerciale grâce aux différents services et artefacts payants offerts aux fidèles de saint Gérard. En examinant qui sont ses fidèles et combien ils sont, nous croyons être en mesure d'évaluer l'évolution qu'a connue le culte en saint Gérard au cours des années. Grâce à l'analyse des articles et des rubriques des *Annales de Saint-Gérard*, nous serons capables d'identifier l'âge d'or du pèlerinage.

#### 2.1. PORTRAIT DES DÉVOTS À SAINT GÉRARD

Afin de connaître le sens accordé par les différents participants au mouvement de piété formé en l'honneur de saint Gérard, il est primordial de cibler d'abord qui sont ces derniers. Pour ce faire, nous observerons les *Bouquets d'actions de grâces* (aussi appelées *Remerciements*) ainsi que les *Intentions recommandées* (aussi appelées *Gerbe de demandes* ou *Suppliques*) publiés dans les *Annales de Saint-Gérard*. Dans la très vaste majorité des cas, les gens envoyant ce type de courrier à la revue signent de leurs initiales en prenant soin d'ajouter leur statut civil, c'est-à-

dire monsieur, madame ou mademoiselle, et d'indiquer leur lieu de résidence. À partir de ces informations, nous pourrions retracer l'étendue géographique du culte, mais également en faire l'analyse dans une perspective de genre. Ce dernier point sera davantage élaboré dans le troisième chapitre puisque le sens de la dévotion accordé par les femmes à saint Gérard semble avoir été différent de celui des hommes. De plus, les retours sur les festivités du pèlerinage publiés dans les *Annales* nous apprennent combien de gens furent présents, et parfois d'où ils provenaient.

#### 2.1.1. Qui et combien sont-ils ?

L'année 1926 marque un tournant dans l'étude de la dévotion en saint Gérard puisqu'elle est celle qui a vu naître la revue *Les Annales de Saint Gérard*, un périodique traitant d'éléments de la vie religieuse en général, mais surtout de la vie et des bienfaits de saint Gérard. Sauf exception, une portion appréciable de chaque numéro est par ailleurs réservée à ce que l'on pourrait aujourd'hui couramment appeler *courrier du lecteur* puisqu'on y publie de courts témoignages de gens ayant bénéficié de la grâce de saint Gérard, mais également des demandes de croyants qui souhaitent y avoir recours. Ces renseignements nous permettent de découvrir quel type de personne est le plus réceptif à la croyance en saint Gérard.

La première portion de courrier étudiée s'intitule *Intentions recommandées* (ou *Gerbe de demandes*) et elle représente habituellement la plus grande proportion du courrier publié par les *Annales*. C'est à supposer qu'il y a plus de gens qui désirent recevoir des grâces que ceux qui en ont reçues, ce qui a du sens quand on y pense bien ! Cette rubrique est construite sous la forme de courtes phrases qui expriment généralement uniquement la demande, en prenant soin d'indiquer la ville d'origine du destinataire et ses initiales. On dénombre donc une multitude de

demandes, toutes rédigées à peu près selon la forme suivante: «**La Tuque** : Trois grandes faveurs désirées. La guérison de mes yeux, la guérison de mon mari, recouvrement d'argent. Mme E. St-C». <sup>1</sup> Parfois, les croyants écrivent qu'ils ajoutent à leur missive un montant d'argent afin qu'on allume des lampions pour eux ou qu'une messe soit dite en leur honneur. Ces courtes demandes sont toutes présentées sous la forme d'un texte continu, sauf entre le vol. XX, N° 5 (1945) et mars-avril 1956 (la façon de présenter les numéros change au fil du temps) où l'on débute une nouvelle ligne pour chaque ville de résidence du destinataire, et où les demandes sont justement présentées par ordre alphabétique de ces mêmes villes. Par exemple, dans le premier numéro présenté sous cette forme, on retrouve sur la première ligne la ou les demandes des gens provenant d'Amqui, sur la deuxième ligne celles de gens d'Ancienne Lorette, sur la troisième celles des gens d'Angers, et ainsi de suite jusqu'à Saint-Romuald. Nous pouvons supposer qu'il s'agit là d'une manière de mettre en évidence l'étendue géographique du culte à saint Gérard, source de fierté pour les responsables du sanctuaire. Mis à part le nom de la rubrique qui évolue au fil du temps, la forme des *Intentions recommandées* ne connaît pas d'autres changements.

La seconde chronique qui nous intéresse pour l'instant est celle du *Bouquet d'actions de grâces*. La forme comme telle est pareille à celle des *Intentions recommandées*. C'est donc dire qu'elle subit les mêmes changements que nous avons décrits plus haut, et ce au même moment. Ce qui distingue les deux rubriques est évidemment le contenu. Le *Bouquet d'actions de grâces* se concentre sur les remerciements envoyés à saint Gérard par des fidèles ayant reçu une ou des faveurs de sa part. Bien que ce ne soit pas toujours le cas, certaines personnes envoient en même temps que leurs remerciements un gage de leur gratitude. Généralement, ces dernières font parvenir une offrande au sanctuaire ou prennent un abonnement à la revue pour «guérison

---

<sup>1</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, Vol. XV, N° 11, p. 286.



obtenue», «faveur accordée» ou une «heureuse maternité», pour ne nommer que ces exemples. L'ordre de présentation de cette rubrique et de celle des *Intentions recommandées* varie selon les mois, ce qui n'a pas un grand impact sur l'étude en cours. Notons toutefois que pendant plusieurs années, soit entre octobre 1929 et le vol. XV, n° 9 de 1940, les deux chroniques sont regroupées en une seule appelée *Bouquet d'actions de grâces et de demandes*, dans laquelle on retrouve à la fois les demandes et les remerciements. Heureusement pour nous, il est toujours possible d'y connaître le sexe de la personne qui envoie son courrier aux *Annales*.

Grâce à ce type d'identification, nous avons pu comparer le nombre de femmes et le nombre d'hommes qui écrivent (et non qui sont abonnés) à la revue et dont la missive est publiée, et donc, du même coup, relever lequel des deux sexes est le plus réceptif à la dévotion à saint Gérard. Pour ce faire, chaque *Intentions recommandées*, *Bouquet d'actions de grâces* et *Bouquet d'action de grâces et de demandes* a été attentivement observé afin de repérer la signature de chaque personne qui a envoyé une missive. À partir de ces données, quatre catégories furent érigées :

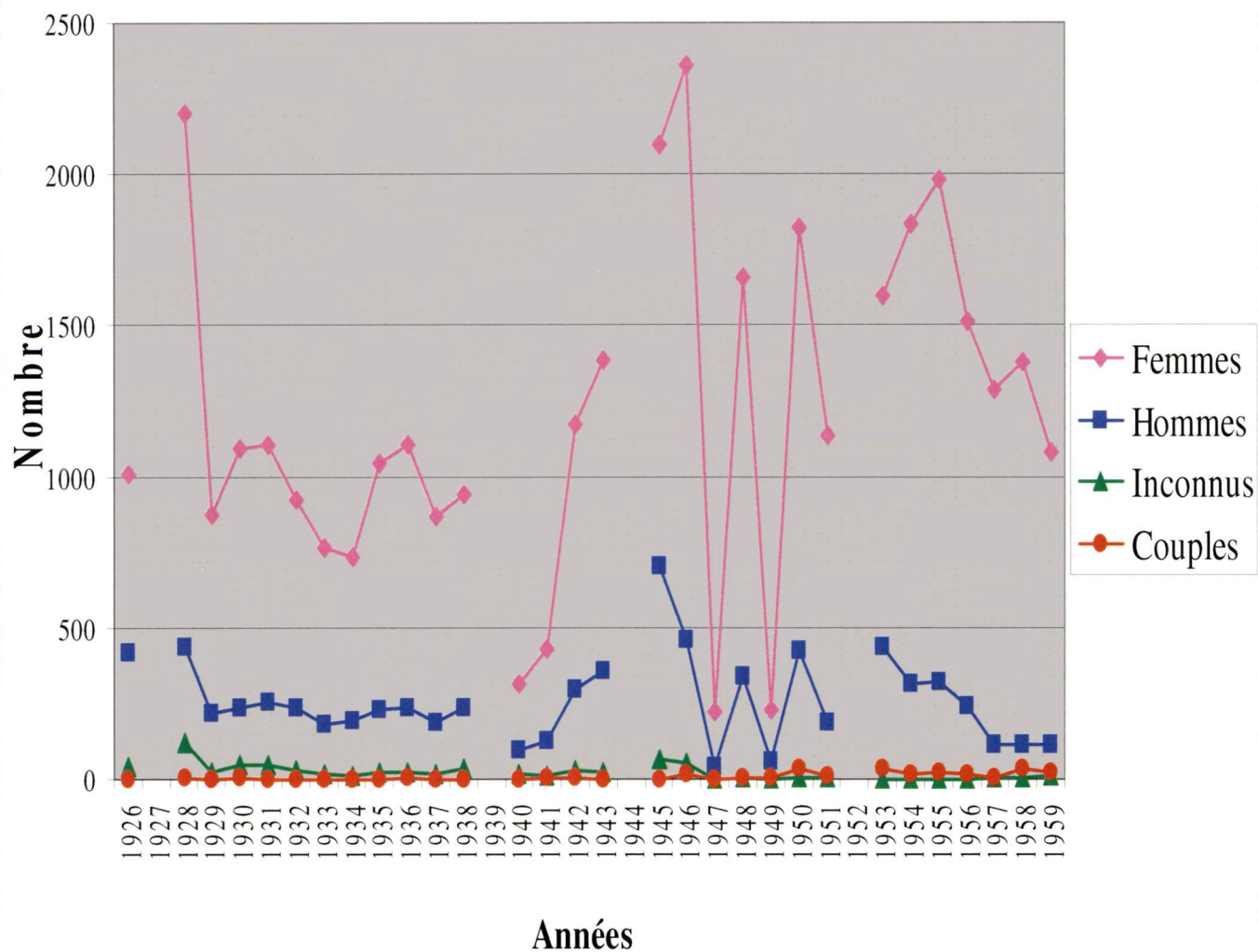
- Celles dont l'identification était précédée d'une mention «Mme», d'un «Mlle» ou «sœur», et celles qui utilisaient un nom d'emprunt faisant référence au féminin, comme «une abonnée» ou encore «une mère éplorée», furent classées dans le groupe *Femmes*.
- Ceux dont l'identification était précédée d'un «M.», d'un «l'abbé», d'un «Mgr», et ceux qui utilisaient un nom d'emprunt faisant référence au masculin, comme «un abonné» ou encore «un homme guéri», furent classés dans le groupe des *Hommes*. Aussi, ceux dont la signature ne comportait que des initiales, sans indice de statut social (A. D., par exemple), le furent également puisque, vu le grand nombre d'identifications faisant référence au féminin, nous avons conclu qu'il était alors coutume pour les femmes de

signer avec un indicateur matrimonial. Par élimination, ceux qui n'en portaient pas avaient de fortes chances d'être des hommes.

- Ceux dont un, deux ou trois «X» faisaient office de signature, ou dont on inscrivait tout simplement «Anonyme» comme destinataire furent classés dans le groupe des *Inconnus*.
- Enfin, ceux dont la signature comportait les deux diminutifs relatifs à un couple marié (par exemple M. et Mme G. F.) furent classés dans le groupe des *Couples*. Nous avons décidé de les mettre dans une catégorie à part au lieu de simplement ajouter un homme et une femme aux données chaque fois que nous rencontrions un couple puisque nous soupçonnons fortement que les femmes étaient celles qui envoyaient des missives en leur nom et en celui de leur mari.

Un point sur lequel il nous faut émettre des réserves est la fiabilité des données recueillies. Bien que les responsables de la revue semblent avoir fait preuve d'une grande rigueur, quelques erreurs se sont glissées ici et là. Par exemple, certaines demandes/remerciements n'étaient pas identifiées, ou leur identification laissait des doutes sur le sexe de leur auteur. Mais ces erreurs sont minimales et ne fausseront que très légèrement l'exactitude de nos résultats. À ce propos, nous avons choisi de présenter nos résultats par année pour en faciliter l'exploitation puisqu'il arrivait que deux, trois, ou même parfois quatre numéros étaient compilés en un seul alors que d'autres années proposaient le nombre régulier de publications.

**Graphique 1. Nombre de lecteurs qui ont écrit aux Annales de Saint-Gérard selon leur sexe et l'année de parution**



Source : Tableau 2.



**Tableau 2. Nombre de lecteurs qui ont écrit aux *Annales de Saint-Gérard* selon leur sexe et l'année de parution**

Années	Nombre de numéros parus cette année	Femmes	Hommes	Inconnus	Couples	Total
1926	10	1 012 (68%)	417 (28%)	43 (3%)	1 (0,06%)	<b>1 473</b>
1927	<b>Aucun numéro en 1927</b>					
1928	9	2 200 (79%)	440 (16%)	120 (4%)	7 (0,25%)	<b>2 767</b>
1929	9	878 (78%)	216 (19%)	25 (2%)	3 (0,27%)	<b>1 122</b>
1930	11	1 092 (78%)	235 (17%)	50 (4%)	9 (0,65%)	<b>1 386</b>
1931	12	1 107 (78%)	254 (18%)	49 (3%)	2 (0,14%)	<b>1 412</b>
1932	11	923 (77%)	238 (20%)	31 (3%)	-	<b>1 192</b>
1933	10	764 (79%)	184 (19%)	16 (2%)	2 (0,20%)	<b>966</b>
1934	11	739 (78%)	197 (21%)	12 (1%)	-	<b>948</b>
1935	12	1 048 (80%)	230 (18%)	27 (2%)	2 (0,2%)	<b>1 307</b>
1936	10	1 105 (80%)	236 (17%)	24 (2%)	4 (0,3%)	<b>1 369</b>
1937	10	870 (80%)	189 (17%)	19 (2%)	2 (0,18%)	<b>1 080</b>
1938	10	942 (77%)	240 (19%)	37 (3%)	-	<b>1 216</b>
1939	<b>Deux numéros en 1939, aucune <i>Actions de grâces</i> ou <i>Demandes</i></b>					
1940	6	319 (74%)	96 (22%)	16 (4%)	-	<b>431</b>
1941	6	431 (75%)	126 (22%)	11 (2%)	5 (0,9%)	<b>573</b>
1942	6	1 172 (78%)	296 (20%)	28 (2%)	5 (0,33%)	<b>1 501</b>
1943	6	1 388 (78%)	361 (20%)	24 (1%)	-	<b>1 773</b>
1944	<b>Aucun numéro en 1944</b>					
1945	6	2097 (73%)	704 (24%)	68 (2%)	-	<b>2869</b>
1946	6	2362 (81%)	461 (16%)	53 (2%)	20 (0,69%)	<b>2896</b>
1947	1	228 (84%)	42 (15%)	2 (0,73%)	-	<b>272</b>
1948	5	1 658 (82%)	339 (17%)	7 (0,34%)	5 (0,25%)	<b>2 009</b>
1949	1	233 (78%)	59 (20%)	1 (0,34%)	4 (1%)	<b>297</b>

1950	6	1 827 (79%)	428 (19%)	4 (0,17%)	38 (1%)	<b>2 297</b>
1951	5	1 135 (85%)	186 (14%)	5 (0,37%)	12 (0,89%)	<b>1 338</b>
1952	<b>Aucun numéro en 1952</b>					
1953	4	1 601 (77%)	440 (21%)	-	35 (2%)	<b>2 076</b>
1954	2	1 840 (84%)	315 (14%)	1 (0,04%)	17 (0,78%)	<b>2 173</b>
1955	5	1 982 (85%)	321 (14%)	-	22 (1%)	<b>2 325</b>
1956	6	1 516 (85%)	243 (13%)	1 (0,05%)	18 (1%)	<b>1 778</b>
1957	5	1 292 (90%)	115 (8%)	7 (0,49%)	9 (0,63%)	<b>1 423</b>
1958	5	1 378 (89%)	118 (7%)	9 (0,58%)	36 (2%)	<b>1 541</b>
1959	5	1 082 (87%)	116 (9%)	14 (1%)	22 (2%)	<b>1 234</b>
<b>Total :</b>	-	<b>36 221 (80%)</b>	<b>7 842 (17%)</b>	<b>701 (1%)</b>	<b>280 (0,62%)</b>	<b>45 044</b>

Source : *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, 1926 à 1959.

Avant de procéder à l'analyse des données recueillies, il importe de souligner les quelques particularités de celles-ci. D'abord, comme nous pouvons le voir dans le tableau ci-dessus, trois années manquantes ne nous ont fourni aucune information. D'autre part, il semble y avoir eu de la confusion dans l'édition des numéros présentés entre 1940 et 1949. Un seul numéro est publié en 1947 et 1949 et plusieurs années sont tout simplement absentes. Nous avons donc interprété les données comme nous croyions qu'elles devaient l'être, sans toutefois avoir la certitude que leur traitement est ce qu'il devrait être puisque de nombreuses années et plusieurs volume ou numéros étaient, comme l'avons dit, très confus.

Une autre particularité de nos données est que nous avons volontairement laissé de côté lors de notre compilation les statistiques recueillies entre 1960 et 1969, dernière année de parution des *Annales de Saint-Gérard*. À partir de ce moment, les données sont déjà compilées et regroupées par «thèmes». On ne peut donc vérifier ni le sexe des lecteurs, ni la véracité des

chiffres présentés. À cet égard, nous mettons en doute la justesse des données compilées par l'équipe des *Annales* puisqu'elles nous semblent largement exagérées pour une revue qui est en voie de s'éteindre. Pour les années antérieures, il nous a évidemment fallu se fier à l'honnêteté des administrateurs de la revue quant à l'authenticité des témoignages et de leurs nombres. Il est également important d'ajouter qu'à partir de 1960, la publication d'*Intentions* et d'*Actions de grâces* devient payante, ce qui peut expliquer pourquoi on en retrouve presque plus dans la revue.

**Tableau 3. Statistiques offertes par les *Annales de Saint-Gérard* sur le nombre d'*Intentions recommandées* et d'*Actions de grâce* reçues entre 1960 et 1969**

Années	Total
1960	3 369
1961	4 598
1962	3 801
1963	3 302
1964	2 144
1965	2 520
1966	2 368
1967	3 572
1968	500
1969	Rien dans les numéros de 1969

Source : *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, 1960 à 1969.

Ces données semblent complètement irréalistes comparées à celles que nous avons recueillies pour les décennies précédentes, d'autant plus qu'elles devraient être décroissantes puisque dans le dernier numéro des *Annales*, le directeur annonçait que le nombre déclinant d'abonnements avait eu raison de la revue<sup>2</sup>.

À la question *Qui sont les croyants en saint Gérard ?*, nous pouvons d'ores et déjà affirmer qu'une grande proportion de ceux-ci sont des femmes. Il est indéniable, en effet, que les femmes sont plus réceptives que leurs homologues masculins à l'appel du saint qui nous

<sup>2</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, juillet-août-septembre 1969, p. 2.



intéresse, ou du moins elles sont plus démonstratives à l'intérieur des *Annales de Saint-Gérard*. Elles sont par ailleurs fortement majoritaires avec une proportion de 80,77% du cumulatif des *Intentions recommandées* et des *Actions de grâces*, contre 17,04% d'hommes, 1,57% d'anonymes et 0,62% de couples.

Ce qui est malheureusement impossible de voir sur le graphique et qui retient notre attention est que durant les premiers mois de publication de la revue, tout laissait croire que les hommes allaient être ceux qui seraient les plus actifs dans le culte à saint Gérard. Au cours des trois premiers mois, en effet, soit de janvier à mars 1926, les hommes représentaient 65% de ceux qui écrivaient aux *Annales*. Puis, après six mois, leur proportion est descendue à 45%, et au sommaire de fin d'année, elle était de seulement 29%. Il s'agit somme toute d'un véritable renversement sans explication apparente, puisque ce qui s'annonçait comme une revue à lectorat majoritairement masculin a finalement connu un changement de cap en rejoignant davantage les femmes. Cette situation a duré plus de quarante ans, car il faut dire que dès le moment où elles ont été majoritaires, les femmes ont été les plus grandes lectrices de la revue de façon constante. En mars 1947, le directeur des *Annales* adresse d'ailleurs ses remerciements «aux dames et aux demoiselles qui ont répondu à [leur] appel pour la campagne d'abonnements»<sup>3</sup>, comme quoi la clientèle de la revue était surtout composée de gens de sexe féminin, sujet sur lequel nous reviendrons plus en profondeur dans le troisième chapitre.

Il est difficile de définir de quels milieux provenaient les lecteurs des *Annales de Saint-Gérard* puisqu'aucun marqueur indiquant leur statut social n'est ajouté aux initiales. Les seules personnes sur lesquelles nous avons pu tirer des informations sont celles qui étaient membres du

---

<sup>3</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, Vol. XX, N° 3 (mars 1967), p. 66.

clergé ou d'une communauté religieuse. Ainsi, nous avons répertorié seize prêtres, un révérend père, deux frères, trois religieuses (deux qui ont signé «une religieuse» et une qui a signé «Sœur Cécile») et même deux monseigneurs, Mgr P.D. et Mgr J.-E. F, ce dernier ayant d'ailleurs écrit deux fois. Au total, vingt-cinq communications provenaient du personnel de l'Église, dont huit ont été rédigées durant la seule année 1936. Ces informations nous permettent de constater que certains clercs réagissaient favorablement aux initiatives du sanctuaire de Saint-Gérard, et reconnaissaient Gérard Majella un saint vers qui il valait la peine de se tourner pour obtenir satisfaction de ses demandes. En permettant au chanoine Roy de promouvoir de plusieurs façons le culte à saint Gérard, Mgr La Rocque n'était donc pas le seul ecclésiastique à croire aux vertus du saint en question et à reconnaître les efforts fournis par la communauté des fidèles de Saint-Gérard de Wolfe. Au fil du temps, saint Gérard semble s'être taillé une place enviable dans le cœur des membres du clergé et des communautés religieuses qui imploraient son aide et affichaient leur confiance. Ces communautés religieuses n'ont malheureusement pu être identifiées puisqu'aucun indice à l'intérieur des *Annales* ne nous a permis de les retracer.

#### 2.1.2. Où vivent-ils ?

L'un des éléments particuliers qui ressort lorsqu'on observe le *courrier des lecteurs* et les commentaires des directeurs des *Annales* à la suite des célébrations annuelles du pèlerinage est que l'étendue géographique de la provenance des missives augmente au fur et à mesure que les années défilent. Avec un évènement tel qu'un pèlerinage, on peut s'attendre à voir arriver des gens de régions différentes de celle qui fait office d'hôte, mais la croyance en saint Gérard évolue à tel point qu'elle franchit la frontière canado-américaine et fait des adeptes chez nos voisins du sud. Il est coutume pour les différents directeurs des *Annales* qui se succèdent au fil des années de faire un retour sur les festivités entourant la fête de saint Gérard qui se déroule

habituellement le 16 octobre de chaque année. Ce compte rendu fait état de l'horaire des messes, des personnalités ecclésiastiques présentes, mais aussi du nombre de pèlerins à s'être déplacés et de la provenance de ceux-ci. Comme prennent bien soin de l'indiquer les directeurs dans presque la totalité de leurs rapports, nombreux étaient les «pèlerins de la Province et même des États-Unis», sans toutefois être plus précis. Le numéro de novembre 1930 est le seul qui offre une liste des villes/paroisses dont des habitants ont participé au pèlerinage, et comme il est possible de le constater, la plupart des villes présentées avaient comme point commun d'être situées à proximité de Saint-Gérard de Wolfe<sup>4</sup>. S'agissait-il donc d'un phénomène diocésain ? Nous croyons qu'en grande partie c'en était un, mais avec tout de même une réceptivité de la part d'autres régions du Québec. En général, il s'agit somme toute de distances qui peuvent aisément se faire en voiture, pour ceux qui avaient la chance d'en posséder une. Dans leurs comptes rendus, les directeurs affirment d'ailleurs que «la masse des pèlerins sont venus en automobile».

La raison pour laquelle il est nécessaire de préciser que l'automobile était principalement utilisée pour les déplacements relatifs au pèlerinage est que le train était à l'époque fort populaire pour ce genre d'évènement. Toutes les publications annuelles où il est possible de lire le résumé des festivités offrent également la chance de découvrir combien de pèlerins ont emprunté les rails pour se rendre à Saint-Gérard. Le tableau qui suit fait état des chiffres publiés dans les

---

<sup>4</sup>La liste présentée dans le numéro dans *Annales de Saint-Gérard* de novembre 1930 va comme suit : Sherbrooke, Québec, Lévis, Sainte-Marie de Beauce, Montréal, Ascot, East Angus, Bishop's Crossing, Marbleton, Weedon, Garthby, Disraeli, Coleraine, Black Lake, Thetford Mines, Sainte-Catherine de Hatley, Magog, Compton, Saint-Georges de Windsor, Fontainebleau, Ham-Nord, Ham-Sud, Winslow, Saint-Jacques le Majeur, Saint-Julien de Wolfstown, Saint-Malo d'Auckland, Tingwick, Stratford, Wotton, Sainte-Marguerite de Lingwick, Mégantic, Sainte-Cécile, Springhill, Piopolis, Rock Forest, Lennoxville, Stoke Centre, Saint-Elie d'Orford, Saint-Paul Chester, Notre-Dame de Lourdes, Arthabaska, Victoriaville, Saint-Norbert, East Broughton, Saint-Samuel de Beauce, Bury, Cookshire, Coaticook, Bromptonville, Saint-Claude, Saint-Sylvestre de Lotbinière, Stanstead, Lime Ridge, Asbestos, Danville, Saint-Fortunat de Wolfe, Vimy Ridge, Saint-Adolphe de Dudswell, Saint-Camille de Wolfe, Stanhope, Laconia, N.H., Lewiston, Me.



*Annales* concernant le nombre de voyageurs ayant utilisé le train comme moyen de locomotion ainsi que de leur point de départ.

**Tableau 4. Nombre de fidèles ayant pris le train pour se rendre au pèlerinage de Saint-Gérard de Wolfe selon les années et leur provenance**

Années	Nombre de pèlerins	Provenance du convoi
1930	351	Sherbrooke
1931	205	Sherbrooke
1932	Plusieurs centaines	Québec
1934	363	Sherbrooke
1936	444	Sherbrooke
1938	725	Québec
1940	500	Provenance ignorée
1948	400	Provenance ignorée

Source : *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, 1926 à 1959.

Les résumés des festivités font état d'un seul convoi par an, mais cela ne veut pas dire que parce qu'un train en provenance de Québec a voyagé des pèlerins et que le directeur en a fait mention qu'un autre ne l'a pas fait à partir de Sherbrooke. De plus, les années manquantes dans le Tableau 2 ne signifient pas pour autant qu'aucun train n'a transporté de passagers en direction de Saint-Gérard, mais simplement que le directeur de la revue n'a pas relevé cette information dans son récit du pèlerinage, ou alors qu'il n'y a tout simplement pas eu de résumé publié ces années-là. Pourtant, le seul fait de souligner de façon aussi précise le nombre de voyageurs qui ont fait le trajet en train démontre bien combien significatif est l'apport d'un tel moyen de transport pour un pèlerinage à petite échelle comme celui de Saint-Gérard. Ce dernier a probablement dû bénéficier du fait que la municipalité voisine, Lake Weedon, était sur la ligne du *Québec Central*, importante ligne ferroviaire, tout comme Sherbrooke, située non loin de Saint-Gérard<sup>5</sup>. Le train comporte en fait plusieurs aspects positifs pour les voyageurs. Comme l'indique

<sup>5</sup> Derek Booth, *Railways of southern Quebec*, Toronto, Railfare Enterprises, 1982, p. 90.

Christine Hudon dans son article «La sociabilité religieuse à l'ère du vapeur et du rail»<sup>6</sup>, il permet de déplacer d'importants groupes de pèlerins dans un délai assez court pour que les pèlerinages soient dorénavant des activités pieuses s'étendant sur une journée ou deux seulement, en plus d'offrir un périple confortable aux usagers qui entament bien souvent les festivités à l'intérieur même des wagons. Il faut aussi souligner que le tout était suffisamment abordable pour que des fidèles issus de toutes les classes puissent en bénéficier<sup>7</sup>. Notons que le clergé semble appuyer, et même encourager, ce type de transport puisqu'à un certain moment, les horaires de trains sont présentés à même les *Annales*. L'institution ecclésiale s'accoutume donc des technologies, et sait les utiliser à son avantage lorsque cela lui permet de tirer son épingle du jeu. Ces technologies font évoluer le rapport des gens avec leur environnement, et cela s'applique aussi à la religion qui modifie son approche pour s'adapter aux nouvelles réalités.

Un autre moyen de connaître l'origine des fidèles de saint Gérard est d'observer de nouveau les *Intentions recommandées* et les *Actions de grâce*, mais cette fois-ci dans le but de cibler la provenance des gens qui envoyaient des demandes et des remerciements à saint Gérard. Au regard des données recueillies, on comprend qu'en 1926, la dévotion à saint Gérard était déjà établie depuis un moment, même si les *Annales de Saint-Gérard* en étaient à leurs débuts. Les lettres arrivaient d'un peu partout au Québec, à plus forte raison dans les municipalités situées à proximité de Saint-Gérard de Wolfe. Toutefois, durant la première année de parution de la revue, une bonne quantité de courrier provenait déjà d'États américains comme le New Hampshire, le Maine, le Massachusetts, le Michigan, le Vermont, le Rhode Island, le Connecticut et le Minnesota où se trouvaient plusieurs franco-catholiques. Des gens provenant d'autres provinces

---

<sup>6</sup> Christine Hudon, «La sociabilité religieuse à l'ère du vapeur et du rail», *Revue de la Société historique du Canada*, Vol. 10, No 1 (1999), p. 129 à 147.

<sup>7</sup> *Ibid.*

canadiennes étaient aussi à l'époque des adeptes de saint Gérard, en particulier des résidents de l'Île-du-Prince-Édouard, de l'Ontario, du Nouveau-Brunswick, de la Saskatchewan et de la Nouvelle-Écosse. On pourrait s'attendre à ce que l'étendue géographique de la croyance en saint Gérard croisse avec l'arrivée des *Annales*, puisqu'elles permettent une diffusion plus grande qu'auparavant. De plus, les bateaux à vapeur et les trains, déjà en service depuis quelques décennies, avaient cet avantage d'assurer un service postal plus dense, ce qui, dans le cas qui nous intéresse, permettait non seulement de distribuer le périodique sur une plus grande distance, et ce, dans des délais raisonnables, mais aussi de recevoir le courrier destiné au sanctuaire dans des conditions similaires<sup>8</sup>. En 1936, soit dix ans après la première parution des *Annales*, les lecteurs provenaient sensiblement des mêmes régions précédemment nommées, auxquelles s'ajoutaient les États de New York et de l'Illinois, ainsi que la province canadienne du Manitoba. En 1946, c'est la Californie, le New Jersey, Washington, la Colombie-Britannique et l'Alberta qui voyaient certains de leurs habitants envoyer du courrier au sanctuaire de Saint-Gérard, sans oublier les nouvelles régions québécoises qui adhéraient au mouvement de dévotion en saint Gérard. En observant les données recueillies dans les numéros de deux années représentatives des *Annales* choisies au hasard, soit 1936 et 1956, nous estimons à 80% le nombre de missives provenant du Québec contre 20% venant des États-Unis ou du reste du Canada. On peut affirmer sans avoir peur de se tromper que les communautés rédemptoristes éparpillées un peu partout sur le continent nord-américain ont certainement favorisé la diffusion du culte à saint Gérard. En fait, saint Gérard était connu aux États-Unis avant de l'être de notre côté de la frontière. Sa dévotion serait arrivée chez nous l'année où les Rédemptoristes ont pris en charge la paroisse de

---

<sup>8</sup> *Ibid.*



Saint-Patrick de Québec, en 1847<sup>9</sup>. La demande du côté anglophone était par ailleurs si forte qu'en mars 1947, le directeur de la revue annonçait qu'à partir du prochain numéro, un texte, probablement celui portant sur la vie de saint Gérard, serait traduit en anglais. Au fil des ans, l'équipe des *Annales* adaptait donc son contenu afin de répondre aux attentes de son lectorat et de maximiser l'impact que la revue pouvait avoir sur la croyance au saint vénéré.

Nous ne pouvons ignorer que le clergé du sanctuaire de Saint-Gérard n'était pas le seul à faire la promotion de son saint de prédilection. En 1936, à Toronto, un homme du nom de Daniel Ehman, un père rédemptoriste, lance «La Ligue de saint Gérard», dont le but est de «sauvegarder l'honneur du mariage chrétien, les droits de la conscience, et par surcroît, donner des enfants à la patrie»<sup>10</sup>. Bien que le directeur des *Annales* approuve et vante les mérites de cette ligue, son impact est négligeable pour le travail actuel puisqu'elle ne semble avoir aucune influence sur le pèlerinage estrien ou sur la revue auxquels nous nous intéressons. Il apparaît toutefois logique d'en mentionner l'existence, simplement pour comprendre que le phénomène de dévotion qui entoure saint Gérard en est un bien implanté, et ce, même en dehors des activités et initiatives mises en place par le modeste sanctuaire des Cantons-de-l'Est.

### 2.1.3. Pourquoi prient-ils saint Gérard ?

Comme nous l'avons vu, les dévôts en saint Gérard sont relativement nombreux et ils proviennent surtout des Cantons-de-l'Est, mais aussi d'autres régions du Québec, du reste du Canada, et même des États-Unis. Mais une question demeure : pourquoi saint Gérard est-il autant invoqué ? Rappelons que la croyance en ce saint n'est pas de nature spontanée au Québec.

---

<sup>9</sup> Gérard Tremblay, *Gérard Majella : un saint toujours populaire auprès des mères et des petites gens*, Sainte-Anne-de-Beaupré, Éditions Revue Saint Anne, 1995, p. 148.

<sup>10</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Sait-Gérard de Wolfe, Vol. XV, N° 11 (novembre 1940), p. 254.

Le sanctuaire dont il est ici question a été confié aux bons soins de saint Gérard grâce à la confiance que Mgr La Rocque exprimait à son égard. Puis, le chanoine Roy a pris les choses en main et en a fait une véritable entreprise, avec pèlerinage et revue, le tout dans une optique des plus pieuses. Bien qu'il soit d'abord d'ordre religieux, le pèlerinage semble tout de même avoir une forte dimension individualiste. Les croyants qui se rendent en des lieux de pèlerinage ou qui implorent des saints choisissent délibérément cette voie d'intercession au lieu de s'adresser directement et uniquement aux figures fondamentales de l'Église catholique, soit Dieu le Père, ou le Christ, son Fils. La prière, comme simple expression de la foi, pouvait être adressée à leur endroit, mais les fidèles préfèrent souvent se tourner vers des intermédiaires, car, comme on l'explique dans *Histoire du catholicisme québécois*, «le saint invoqué est perçu comme un palier intermédiaire entre l'humain et le divin, le ciel et la terre. "C'est un intercesseur [...]" (Benoît Lacroix)»<sup>11</sup>. Un intercesseur pour quoi ? Pour la réalisation de requêtes qui nécessitent une intervention divine, du moins selon les croyances des fidèles.

Cette théorie concorde parfaitement avec les *Intentions recommandées* découvertes à l'intérieur des pages des *Annales*. À leur lecture, on comprend bien à quel point saint Gérard est sollicité, et comme les *Bouquets d'Actions de grâces* sont des remerciements pour services rendus, cela rend doublement crédible l'idée selon laquelle la réalisation de suppliques occupe une grande place dans la dévotion à saint Gérard. Cette recherche d'une forme de satisfaction personnelle donne aux pèlerinages et à l'invocation des saints une dimension particulièrement individualiste que l'on ne retrouve pas dans d'autres sphères de la religion catholique qui insiste

---

<sup>11</sup> Jean Hamelin et Nicole Gagnon, «Le XXe siècle», Tome 1, 1898-1940 de Nive Voisine, dir., *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 353.

généralement sur le don de soi. En souhaitant recevoir les grâces divines, communément appelées faveurs, les gens cherchent à tirer profit de leur foi, pour une raison ou pour une autre.

D'après une enquête qui fut faite à l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal, la majorité des demandes laissées par le biais de feuillets manuscrits par les visiteurs étaient d'ordre matériel, qu'il s'agisse d'un emploi, d'obtenir plus d'argent ou de santé<sup>12</sup>. À Saint-Gérard, les demandes publiées dans les *Annales* abordent sensiblement les mêmes thèmes, avec quelques différences étant donné le caractère spécifique accordé à chaque saint dépendamment de son «champ d'expertise» attribué. On dit de saint Gérard qu'il est le saint protecteur des mères et des enfants, et il est d'ailleurs fort sollicité à cet égard. Beaucoup de femmes écrivent à saint Gérard afin de connaître une heureuse maternité, et de nombreux parents l'invoquent afin d'obtenir la guérison de leur(s) enfant(s). Par ailleurs, on retrouve de nombreuses demandes qui pourraient être classées comme suit : protection, emploi/position, vocation, transaction, succès scolaire/d'une entreprise et paix au foyer (tensions, et parfois un mari porté sur la boisson). Les demandes n'évoluent pas particulièrement au fil des années. Après tout, une guérison, un emploi souhaité ou une heureuse maternité sont des demandes intemporelles qui s'appliquent à toutes les époques et à toutes les cultures. La seule particularité qu'il serait justifié d'évoquer au niveau de l'évolution des demandes est la suivante : durant les années de la Seconde Guerre mondiale, il est possible d'observer que plusieurs fidèles jugent bon d'invoquer saint Gérard afin qu'il protège un homme parti au front. Il nous est aussi arrivé de croiser des demandes ou des

---

<sup>12</sup> Jean-Charles Falardeau, «Religion populaire et classes sociales», dans Benoît Lacroix et Jean Simard, dir., *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 290.



remerciements pour être ou avoir été épargné du service militaire, que ce soit pour soi-même ou pour quelqu'un de proche<sup>13</sup>.

La croyance en saint Gérard comporte donc ses particularités quant au profil des fidèles de ce saint protecteur des mères et des enfants. Si l'œuvre qui entoure son zèle s'inscrit dans la continuité des autres manifestations de dévotion populaire qui l'ont précédée, son développement et son succès sont attribuables aux efforts fournis par une équipe dévouée et pieuse, mais surtout désireuse de faire de la croyance en saint Gérard une dévotion à grand déploiement, et ce par tous les moyens mis à leur disposition.

## **2.2. STRATÉGIES ADOPTÉES PAR LE CLERGÉ AFIN D'ACCROÎTRE LE NOMBRE DE FIDÈLES**

Au fil des différents numéros des *Annales*, il est possible de constater que de nombreuses stratégies ont été mises en place afin d'inciter les lecteurs à demeurer fidèles à ce saint rédemptoriste. On y fait participer d'importantes personnalités du clergé provincial, on reproduit des articles d'éminences religieuses internationales, on y prétend que saint Gérard est plus collaboratif envers ceux qui diffusent son zèle et on y vend des articles censés accroître l'efficacité des prières. Comme on l'a évoqué, une grande place est également accordée aux témoignages de gens ayant bénéficié des grâces accordées par le saint. Les témoignages de «services rendus» qui sont publiés dans chaque numéro de la revue donnent aux lecteurs l'impression d'être entendus. Tous ces efforts de mise en valeur ancrent dans le cœur et l'esprit de ceux qui ont déjà la foi la certitude que le culte à saint Gérard est bénéfique et, on peut le présumer, convaincre même un certain nombre de sceptiques. Observer les stratégies mises en

---

<sup>13</sup> Pour exemples, voir notamment Vol. XVII, N° 1, p. 35, Vol. XVIII, N° 1, p. 37 et 18<sup>e</sup> année, Vol. XVIII, N° 6 p. 237.

place par le clergé équivalait à observer ce que les gens recherchent puisqu'on cible leurs besoins afin de mieux les convaincre de la nécessité d'intégrer la religion dans leur vie.

### 2.2.1. L'importance des clercs et religieux

Plus les années avancent, plus le zèle entourant saint Gérard se distancie de ce qu'il était au départ dans le petit village reculé des Cantons-de-l'Est. L'idée originale de deux hommes d'Église, Mgr La Rocque et le chanoine Roy, désireux de diffuser une dévotion en un saint ayant récemment obtenu leur confiance en organisant ce qu'ils appelaient à l'époque des «petits pèlerinages (non associés)» a fait bien du chemin depuis 1908. D'entreprise modeste dans un sanctuaire qui l'était tout autant, le pèlerinage et la croyance en saint Gérard deviennent au fil des ans un évènement d'une certaine envergure. Plusieurs membres du clergé de paroisses avoisinantes participaient d'ailleurs aux événements entourant la manifestation de piété populaire qu'est le pèlerinage à Saint-Gérard. Les comptes rendus des festivités présentés par le directeur des *Annales* à l'intérieur même de la revue permettent d'ailleurs de voir quels membres du clergé étaient présents. En effet, il était coutume d'y inscrire le nom des clercs participants, en indiquant le titre qu'ils portaient au sein de l'Église et l'endroit où ils exerçaient leur culte. On prenait aussi parfois la peine d'ajouter qui avait célébré quelle messe au cours de la fête de saint Gérard. Évidemment, bon nombre de curés étaient nommés dans cette rubrique, mais on y retrouvait également des vicaires, des membres de communautés religieuses, des chanoines, et même, à plusieurs occasions, des hommes portant le titre de Monseigneur. Cet étalage de la présence de dignitaires du monde clérical des Cantons-de-l'Est, car c'est de cette région que la plupart provenaient tout comme les pèlerins d'ailleurs, donnait au pèlerinage un aspect plus crédible et une impression d'un évènement à plus grand déploiement. Le respect et l'admiration

que pouvaient aussi susciter les membres du clergé auprès de la population devaient certainement être bénéfiques pour la convaincre du sérieux de la dévotion<sup>14</sup>.

La présence de ce type d'invités donnait également une visibilité accrue à la dévotion à saint Gérard. On peut imaginer que les curés qui se déplaçaient pour assister aux célébrations entourant le pèlerinage invitaient leurs paroissiens à faire de même dans une optique à la fois pieuse et de soutien à une entreprise religieuse régionale, autre raison qui expliquerait la forte présence de pèlerins et d'abonnés habitant des municipalités avoisinant celle de Saint-Gérard aux *Annales*. Il faut dire que les clercs de l'époque étaient considérés comme des figures d'autorité, et ce, jusqu'à la veille de la Révolution tranquille. Depuis la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'environ 1960, on le sait, l'Église catholique était très présente dans les domaines de l'éducation, de l'assistance sociale et de la santé, en plus de ses fonctions initiales de guide spirituel<sup>15</sup>. L'Église de la seconde moitié du XIXe siècle était partout et s'assurait de la plus grande proximité possible avec les catholiques. L'importance de la paroisse durant ces années prend tout son sens quand on comprend à quel point les enjeux étaient grands. L'Église devait conserver la place prééminente qu'elle occupait au risque de la perdre au profit de nouvelles valeurs qui émergent tout au long de ce siècle en constante évolution. «L'Église doit être repérable dans les différents espaces humains [et] elle doit vivre auprès des personnes, être visible dans les différents groupes», de dire Gilles Routhier au sujet de la paroisse dans son texte «La paroisse : Ses figures, ses modèles et ses représentations»<sup>16</sup>. Cette proximité conférait aux clercs une position de premier ordre quand il était question d'idées et de conduite à adopter.

---

<sup>14</sup> Paul-André Turcotte, *Intransigeance ou compromis : Sociologie et histoire du catholicisme actuel*, Québec, Éditions Fides, 1994, p. 27.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>16</sup> Gilles Routhier, «La paroisse : ses figures, ses modèles et ses représentations», dans Gilles Routhier et Alphonse Borras, dir., *Paroisses et ministère : Métamorphose du paysage paroissial et avenir de la mission*, Montréal, Médiaspaul, 2001, p. 209.



L'adhésion de plusieurs prêtres à la pratique de dévotion qu'est le pèlerinage est de nature à en accroître le rayonnement et à convaincre les catholiques de prier le saint et de faire le pèlerinage annuel. Ne nous étonnons donc pas que leur présence soit mise en évidence lors du compte rendu des festivités publié dans les *Annales*.

Un autre élément qui a influencé la popularité du culte à saint Gérard est évidemment la revue elle-même. *Les Annales de Saint-Gérard* ont permis la diffusion de la dévotion en des endroits qui n'y auraient probablement jamais eu accès, du moins pas de façon minimalement encadrée, étant donnée la distance qui les séparait du sanctuaire. La revue offre à ses lecteurs non seulement des informations sur saint Gérard lui-même, mais également sur la façon d'être un bon fidèle à saint Gérard, et du même coup un bon chrétien. Elle permet de s'adresser directement aux fidèles, autant pour leur dicter la bonne conduite à adopter en certaines occasions que pour demander leur participation ou leur générosité dans les activités qui touchent au sanctuaire. La revue a cet avantage de s'immiscer dans les maisons des gens, au cœur même de leur quotidienneté. Dans les foyers, les gens ont déjà une panoplie d'objets servant à cultiver leur foi : crucifix, chapelets, images, médailles, statuettes et scapulaires sont tous des rappels de l'église et de la piété à la maison, «cette maison si sacrée [qu'on voit] à ce que tout ce qu'elle renferme soit pratiquement un jour ou l'autre béni, et ainsi consacré», comme se plaît à raconter l'historien Benoît Lacroix à propos de celle de ses parents<sup>17</sup>. La revue était un moyen de diffuser la dévotion à saint Gérard et elle permettait de l'entretenir durant toute l'année, entre deux pèlerinages, grâce des parutions régulières auxquelles le public lecteur est convié à collaborer en soumettant ses intentions de prières, ses demandes de grâces et ses remerciements. Elle était également un intermédiaire intéressant pour les gens qui ne pouvaient se rendre à Saint-Gérard

---

<sup>17</sup> Benoît Lacroix, *La foi de ma mère*, Québec, Bellarmin, 1999, p. 236.

pour une raison ou pour une autre. Il est d'ailleurs fréquent de voir dans les *Actions de grâces* des gens qui s'abonnaient à la revue en remerciement de services rendus par saint Gérard. Cela devait être une manière de louer le saint en question sans avoir à se déplacer jusqu'à son sanctuaire. En ce sens, la revue apporte également une aide financière à l'église de Saint-Gérard grâce aux abonnements des fidèles. Cela ne semble toutefois pas être une grande source de revenus puisqu'à partir de 1960, le directeur se voit dans l'obligation de ne publier dans les *Annales* que les demandes et les remerciements qui seront accompagnés d'une offrande pour couvrir les frais d'impression<sup>18</sup>.

Les différents directeurs des *Annales* ont également d'autres stratégies pour tenter de convertir les gens à saint Gérard. En effet, en plus des bénéfices exposés ci-haut, la revue avait la chance de collaborer avec d'éminentes personnalités du domaine religieux québécois. Les lecteurs pouvaient donc avoir une vision différente de saint Gérard que celle proposée par les responsables de son culte. Plusieurs prêtres, parfois locaux, parfois issus d'autres régions du Québec, signent des articles, probablement à l'invitation du comité de rédaction de la revue. Parmi ceux-ci, on ne peut passer sous silence la participation des personnalités de renom tels que l'abbé Élie-Joseph Auclair, docteur en théologie et en droit canonique, membre de la Société Royale du Canada et de la Société Historique de Montréal et auteur d'œuvres importantes tel que *Figures canadiennes* et *Prêtres et religieux du Canada*<sup>19</sup>, qui participa à la revue durant plus de quinze ans. Il faut aussi mentionner la collaboration de Mgr Maurice O'Bready, prêtre et historien originaire de Wotton, et l'un des fondateurs de l'Université de Sherbrooke. Faire appel

---

<sup>18</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, janvier-février 1960, p. 29.

<sup>19</sup> BAnQ, *Figures canadiennes, Première série* [en ligne], collection numérisée de la Bibliothèque et des Archives nationales du Québec, [s.d.], <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/numtexte/192700-1.pdf>, consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2009, et BAnQ, *Auclair, Élie-J. (Élie-Joseph), 1866-1946* [en ligne], collection numérisée de la Bibliothèque et des Archives nationales du Québec, [s.d.], <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/numtextes/aa30.htm>, consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2009.

à ce type de collaborateur ne pouvait qu'accroître la crédibilité et la notoriété des *Annales de Saint-Gérard*.

### 2.2.2. Pour manifester sa foi

La foi des fidèles envers saint Gérard peut également être attisée grâce à la présence de reliques au sanctuaire qui lui est dédié. Peu de renseignements ont été dénichés sur l'histoire de ces reliques, mais un article de *La Tribune* daté du 12 octobre 1938 donne quelques pistes. À ce moment-là, selon l'article, le sanctuaire était en possession de trois reliques : l'une était un don de Mgr La Rocque, la seconde était également un don, mais cette fois-ci de la part de l'ancien provincial des Rédemptoristes, le T.R. Père Lemieux, et la troisième était un don du chanoine Roy qui l'avait acquise lors de son voyage à Rome en 1914<sup>20</sup>. Tout semble indiquer que dès 1914, le sanctuaire de Saint-Gérard possédait au minimum trois reliques. Il est étrange de constater que les *Annales* ne font pas grand étalage de la présence de ces reliques. Il s'agit pourtant d'un élément important de la dévotion à saint Gérard puisque les reliques donnent incontestablement une ampleur et une crédibilité à un pèlerinage. Elles sont d'ailleurs autant vénérées par les fidèles que par le clergé lui-même. Dans son article mentionné au premier chapitre sur la *Tour des Martyrs*, Jean Roy affirme que «si l'élite cléricale donne le ton, de son côté le clergé paroissial cherche à se procurer des reliques afin de pourvoir les nouvelles paroisses et les lieux sacrés qu'il fonde»<sup>21</sup>. Les reliques permettent aux gens une proximité physique qu'il leur serait autrement impossible d'atteindre dans une religion où la foi en des gens décédés ou en des actions passées fondent l'une des bases de la croyance.

---

<sup>20</sup> « 31<sup>ième</sup> pèlerinage à Saint-Gérard, dimanche », *La Tribune*, Sherbrooke, mercredi 12 octobre 1938, p. 7.

<sup>21</sup> Jean Roy, «L'invention du pèlerinage de la Tour des Martyrs de Saint-Célestin (1898-1930)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 43, N° 4 (1990), p. 494.



Un autre moyen de manifester sa foi en saint Gérard était de se procurer des objets de piété à son effigie. Comme nous l'avons vu plus haut, ces objets étaient des éléments caractéristiques de la religion populaire lorsque celle-ci était en vogue avant la Révolution tranquille. Les gens pouvaient ainsi avoir constamment avec eux quelque chose qui les reliait à leur saint de prédilection. *Les Annales de Saint-Gérard* font d'ailleurs beaucoup de publicité pour ces instruments de dévotion. Dans chaque numéro, on retrouve une page complète faisant état de la collection complète des objets qu'il était possible de se procurer ainsi que du coût de chacun de ces objets. Via le magasin du sanctuaire et moyennant un investissement allant d'un à cinquante sous, il était possible d'obtenir une image de saint Gérard ; entre un sou et deux dollars cinquante, une médaille ; entre dix et quarante sous, une statuette ; et entre vingt-cinq sous et trois dollars, une statue. Il était également possible de se procurer des chapelets, des livres sur la vie de saint Gérard (en français ou en anglais), des petits pains dits de saint Gérard, de l'huile également dite de saint Gérard, et une bague. Fait intéressant, dans le numéro de mai-juin 1951, il est dit que chaque image vendue a touché aux reliques de «ce grand serviteur de Dieu» que possède le sanctuaire. Que ce soit vrai ou non, le fait de le mentionner a probablement pour but de donner plus de crédibilité à la marchandise vendue, et, de ce fait, encourager les gens à s'en procurer.

Plus les années passent, plus la collection se diversifie. Dans le numéro inaugural de la 29<sup>e</sup> année, soit celui de janvier-février 1954, on retrouve des objets plus diversifiés les uns que les autres favorisant la dévotion à saint Gérard. Les publicités de ceux-ci sont insérées directement à la fin de certains textes ou rubriques, et sont donc beaucoup plus visibles avec leurs dimensions atteignant parfois la demi-page et leurs représentations de l'objet en question. On peut dès lors se procurer une «capsule nickelée contenant une statuette de saint Gérard», un

«étui en plastique contenant un chapelet», une «croix-médaille en aluminium pour suspendre au-dessus des berceaux», une «grosse médaille en aluminium pour accrocher dans l'automobile», et même un «étui porte-bonheur contenant deux statuettes» sur lequel est inscrit «Je suis catholique. En cas de maladie ou d'accident grave, veuillez prévenir un prêtre». Ces objets font tous office d'accompagnateurs dans la foi des gens qui se les procurent, car ils leur rappellent constamment la dévotion qu'ils portent à saint Gérard. Selon Benoît Lacroix, ces objets de piété font partie intégrante de l'aspect dévotionnel, au même titre que les habitudes religieuses, les lieux, les personnes et les actes de dévotion<sup>22</sup>. La revue les *Annales* permet donc une visibilité plus grande à ces instruments de piété qui suivent les gens jusque dans leur foyer.

---

<sup>22</sup> Benoît Lacroix, *La religion de mon père*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1986, p. 262.

## DEVOTION ENVERS SAINT GERARD

### LISTE DES PRIX DE QUELQUES ARTICLES

Saint Gérard, un puissant protecteur dans les maladies

#### IMAGES DE SAINT GERARD MAJELLA

- 1.—Belle image, couleur, imitation de peinture, 15½ x 20½ pouces, \$0.50
2. Belle image, couleur, imitation de peinture, 13 x 17 pouces \$0.35
- 3.—Belle image, noire sur carton, 9 x 11 pouces \$0.35
- 4.—Belle image, noire sur papier très mince, 9 x 11 pouces \$0.10

#### MEDAILLE DE SAINT GERARD

- 1.—Médailles, aluminium, rondes, 2 médailles pour 5 sous; la douzaine 30 sous; la grosse, \$2.50
- 2.—Médailles, vrai nickel patiné, rondes, (grandeur d'un 5 sous), l'unité, 15 sous
- 3.—Médailles, argent patiné, rondes, petites, l'unité, 25 sous
- 4.—Médailles, or, double titre, rondes, petites, l'unité, 50 sous
- 5.—Médailles, or, double titre, rondes, petites, l'unité, \$1.00
- 6.—Médailles, or, double titre, rondes (grandeur d'un 5 sous), l'unité, 75 sous
- 7.—Médailles, or, double titre, rondes, (grandeur d'un 10 sous), l'unité, \$1.00

#### STATUETTES DE SAINT-GERARD MAJELLA

- No. 1—Aluminium, avec étui nickelé, vissé, 15 sous
- No. 2—Métal doré, hauteur 2½ pouces, l'unité, 15 sous
- Petits cadres de saint gérard, 15 sous
- Plaquettes ovales de S. Gérard avec l'inscription: "Souvenir de mon pèlerinage à Saint-Gérard de Wolfe, P. Q." l'unité, 25 sous
- Bouton de Saint-Gérard, 10 sous
- Presse-papier en verre avec l'image de Saint-Gérard, 40 sous

#### Statues de Saint Gérard

- Statues en plastique ivoire, 8 pouces \$1.00  
Statues en plastique ivoire, 22 pouces, \$3.00  
Statues décorées, 8 pouces, \$1.00  
Statues décorées, 12 pouces, \$1.50  
Statues décorées, 22 pouces, \$3.00  
Chapelets noirs à 10 sous, 15 sous et 25 sous  
Chapelets en couleurs à 10 sous, 15 sous, 25 sous, 50 sous et \$1.00.  
Huile de S. Gérard — 30 sous pour les frais.  
Pain de S. Gérard — 15 sous pour les frais.

Adresse: MAGASIN D'OBJETS DE PIÉTÉ DU SANCTUAIRE,

Saint-Gérard de Wolfe, P. Q. Canada.

## Objets de Piété en Vente au Magasin du Sanctuaire

#### Huile de saint Gérard Huile d'olive

- ½ once d'huile .10  
1 once d'huile .20  
2 onces d'huile .35

#### Pains de saint Gérard

- Deux dans une boîte .10

#### Vies de Saint Gérard

- St-Omer C. SS. C., 186 p. .50  
"Mon Petit Ami S. Gérard", illustré .50

- Vie de la Ste. Vierge, pour enfants, illustrée .50

- Neuvaine Efficace, 64 pages, nouvelle édition .10

- Les prières de la neuvaine 4 pages .02

- "Le Saint Protecteur des Mères", R. P. Bouchard, organe de la Ligue de S. Gérard, 32 pages .10

#### En Anglais

- A Saint Of Our Times, novena and prayers, 64 p. .15

- Novena by a Redemptorist Father, 64 p. .10

- Prayers for Novena, 4 p. .02

#### Statues

- Bronze 6½ pcs. 1.50

- Bronze, 4½ pcs. 1.00

- Plastique-ivoire, 8½ pcs. .75

- Plastique-ivoire, 7½ pcs. .50

- Plastique-ivoire, 4½ pcs. .25

- Plâtre, décorées, 12 pcs. 2.50

- Plâtre, décorées, 8 pcs. 1.25

- Plâtre, noires, 12 pcs. 1.00

- Plâtre, noires, 8 pcs. .60

#### Statuettes

- Avec étui nickelé, vissé. .15

#### Médailles de saint Gérard

- Aluminium, rondes. .01

- la douz. .10

- Oxydées, ½ pc. .05

- Oxydées, 5 lignes. .10

- Oxydées, 6 lignes. .15

- Dorées .05

- Sur épingles, pour veston, très jolies .15

#### Images de Saint Gérard

- Cadres cuvette, couleur, 8x10 .35

- Cadre bois, dorée, image en couleurs, 5½x7½ .50

- Pour encadrer, grandeur carte postale, 3 couleurs; brun, sépia, bleu. .05

- Chromo-lithographie 7x10. .10

- Imitation de peinture, 13x17. .35

- Images-médallions-gommées, pour mettre sur les plaies, 2 pour. .05

- Couleur paille, image brune avec prières au dos, pour les mères .01

- Contre les forces destructrices de la vie. .01

#### Chapelets

- Vingt variétés, tous les prix.

#### Bagues de Saint Gérard

- En doublé-or. .50, .75, 1.00

- N.B.—Ajouter 15% jamais moins que 5 sous, pour port, emballage, taxe provinciale.

Adressez vos commandes à:

MONSIEUR LE GARDIEN DU SANCTUAIRE.

Saint-Gérard-de-Wolfe, P. Q. Canada.



Un autre plan mis en place par les responsables de la diffusion du zèle à saint Gérard est de laisser croire que ce dernier est plus collaboratif envers ceux qui favorisent son culte. À l'intérieur des *Annales*, de nombreuses promesses sont faites afin d'encourager les gens à participer activement à toutes les entreprises mises en œuvre pour faire connaître le saint. Au cours des années, on encourage les croyants à s'abonner aux *Annales* et à faire la neuvaine préparatoire à la fête de saint Gérard «pour attirer la protection de ce saint religieux sur les abonnés à ses *Annales* ; pour attirer une particulière bénédiction en faveur de notre chère revue [...] [car] innombrables [sont] les faveurs obtenues par l'intercession de saint Gérard depuis que les *Annales* se sont faites propagatrices de son culte [...]». On y dit aussi qu'une neuvaine est «un des moyens efficaces pour obtenir des grâces de choix», que le livret vendu pour cette occasion est «très efficace» et qu'une offrande assure une participation «plus spéciale aux fruits de la messe quotidienne». On promet même aide et secours à tous ceux qui le prieront avec humilité !<sup>23</sup> On encourage également les gens à faire connaître saint Gérard et à faire de leur entourage des adeptes de ce saint. Le fait de présenter les *Actions de grâces* dans la revue peut aussi être considéré comme une autre tactique destinée à convaincre le plus de gens possible de croire en saint Gérard. En effet, la publication de services rendus vient appuyer l'idée voulant que saint Gérard accomplisse des «miracles» puisque des gens témoignent d'avoir eux-mêmes bénéficié de ses grâces. Donner de la visibilité à ce type de témoignage assure une crédibilité supplémentaire et convainc probablement certains sceptiques. On peut toutefois se demander, sans pouvoir répondre à la question, si les rédacteurs de la revue n'enjolivaient pas, voire n'inventaient pas certains témoignages publiés afin d'accroître la croyance en saint Gérard.

\*\*\*

---

<sup>23</sup> *Les Annales de saint Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, Vol. IX, N° 9 (septembre 1934), p. 258.

Toutes ses stratégies auront permis à la revue de vivre pendant de nombreuses années, jusqu'à ce que le détachement des Québécois à l'égard de leur religion en ait raison. La Révolution tranquille qui balaie le Québec au cours des années 1960 coûtera sa survie aux *Annales* en 1969 et ébranlera l'Église catholique québécoise tel qu'on la connaissait jusqu'ici. Toutefois, le culte de saint Gérard, dont la paroisse estrienne tire son nom, organise encore aujourd'hui un pèlerinage annuel en son honneur, bien que l'évènement ne connaisse pas le même succès qu'autrefois. Somme toute, le sanctuaire de Saint-Gérard peut établir un bilan plus que positif de la dévotion qu'il prône en considérant son emplacement géographique et le taille de son sanctuaire. Ses responsables peuvent remercier les femmes d'avoir été si présentes et si réceptives à l'appel de saint Gérard, car sans elles, le bilan n'aurait pas été le même !

## CHAPITRE TROISIÈME

### La féminisation progressive d'un culte

En feuilletant *Les Annales de Saint-Gérard*, un élément attire indéniablement l'attention : la présence féminine. Non pas que les dirigeants de la revue fassent appel à des femmes pour signer des articles, mais davantage parce qu'on les interpelle à titre de reines du foyer et de gardiennes de la morale et de la spiritualité. Cette tendance s'installe toutefois progressivement, comme si les responsables de la revue prenaient tranquillement conscience du type de lectorat que leur périodique rejoint. Cette féminisation peut être observée à plusieurs niveaux, que ce soit dans le choix même des textes ou dans la façon de s'adresser aux lecteurs. Observer cet aspect de la dévotion à saint Gérard, c'est du même coup en apprendre sur les objectifs visés par les membres du clergé de Saint-Gérard de Wolfe.

#### 3.1. LES FEMMES QUÉBÉCOISES D'AVANT LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Comme nous l'avons vu au courant du deuxième chapitre, les femmes constituaient la grande majorité des croyants en saint Gérard. Puisque celui-ci portait le titre de «saint protecteur des mères et des enfants», il est peu surprenant que ces dernières aient été plus réceptives à son endroit que les hommes. Non seulement étaient-elles la «clientèle cible» du culte en saint Gérard, si on peut s'exprimer ainsi, mais les réalités quotidiennes des femmes d'avant 1960 contribuaient grandement à favoriser un tel rapprochement. Un regard sur la condition des femmes permet en partie de comprendre pourquoi plusieurs d'entre elles se tournaient ainsi vers la religion et, plus particulièrement, vers saint Gérard. Observer ce qu'impliquait leur rôle d'épouse, de mère et de reine du foyer permet du même coup d'observer les raisons pour



lesquelles la religion prenait autant d'importance au sein de la vie familiale. Les deux domaines qui occupaient particulièrement les femmes de l'époque concernaient tout ce qui touchait de près ou de loin à la vie domestique et à la religion, mais la place qu'elles occupaient dans la société influençait également leur mode de vie.

### 3.1.1. La condition socio-politique des femmes avant la deuxième vague du mouvement féministe

Les cinq premières décennies du XXe siècle ont été pour les femmes québécoises des années de timides avancées. Bien que leur parcours fut parsemé d'embûches, elles obtinrent tout de même quelques gains, mais rien de comparable à ceux obtenus à partir des années soixante. Outre le droit de vote au provincial et au fédéral, le marché du travail leur ouvrait progressivement ses portes (avec toutefois plusieurs réserves) et le système d'éducation leur était plus accessible. Malgré cela, les femmes restaient confinées dans leur rôle de génitrices, autant dans les mentalités que dans les faits. Andrée Lévesque décrit habilement la pensée d'antan en soulignant qu'à l'époque, «la femme [était] définie par la maternité : ses qualités essentielles en [découlaient], il serait donc contre nature qu'elle s'en [départît]»<sup>1</sup>. Tout était d'ailleurs orchestré pour qu'il en soit ainsi ; on offrait aux femmes des emplois que les hommes récupéraient à leur retour de la guerre, la scolarité qui leur était accessible distillait l'idéal de la vie domestique et clergé et élite politique s'unissaient pour prôner le maintien des femmes à la maison. Si celles-ci devaient en sortir pour vaquer à une quelconque profession, elles n'en devaient pas moins assurer le bon fonctionnement de la maisonnée et de la marmaille en premier lieu. Le collectif Clio cite à ce propos Céline Beaudet qui explique que, même après 1939, la femme sur le marché du travail devait conserver son statut de «femme ordinaire», c'est-à-dire ménagère et mère de

---

<sup>1</sup> Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1989, p. 29.

famille. «Le domaine privilégié de la femme, c'est l'amour, le mariage et la maison ; celui de l'homme, c'est le travail», écrit-elle<sup>2</sup>. Les femmes évoluaient donc dans une société fortement conservatrice, où malgré l'urbanisation croissante, les valeurs liées à celles que l'on retrouve à la vie sur une terre étaient celles sur lesquelles on s'appuyait toujours. Il faut dire que les autorités civiles et religieuses étaient un peu prises au dépourvu avec le développement des villes et qu'elles essayaient de convaincre le peuple que la vie à la campagne restait la plus valorisante, malgré le mode de vie difficile que cela impliquait tant pour les femmes que pour les hommes<sup>3</sup>.

Les attentes qui étaient entretenues envers le sexe féminin ne laissaient d'ailleurs pas beaucoup de choix. On attendait des femmes qu'elles prennent un mari ou qu'elles prennent le voile. Lorsque ni l'un ni l'autre de ces deux choix n'était envisagé par une jeune fille, elle demeurait bien souvent «vieille fille», position peu enviable, mais surtout peu valorisée<sup>4</sup>. Le mariage étant l'avenue qui était la plus souvent choisie, et la famille suivait habituellement peu de temps après, continuant d'alimenter la «normalité» de l'époque. À cet égard, les mères de famille faisaient souvent office de gardiennes de la spiritualité pour leur famille. Une famille qui allait à l'église et qui suivait les enseignements du magistère catholique en était une qui vivait selon les normes en vigueur au cours de la première moitié du XXe siècle. Lorsque l'historien Benoît Lacroix se penche sur la relation que sa mère entretenait à l'égard de la religion, il écrit : «Cette religion de ma mère est une religion de fidélité, reçue et transmise de mère en fille à la maison, puis enseignée à l'école, et toujours prêchée à l'église. [...] "C'est mon cœur [explique-t-elle,] qui me fait dire qu'il faut prier le Bon Dieu, aller à l'église, écouter Monsieur le curé et

---

<sup>2</sup> Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Éditions Le Jour, 1992, p. 265.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 321.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 259.

faire apprendre le catéchisme aux enfants"»<sup>5</sup>. La religion était bien présente dans les foyers québécois, et les mères et épouses souhaitaient qu'il en demeure ainsi.

Un aspect caractéristique de la société de la première moitié du XXe siècle est cette idée de conformisme en matière morale. De grandes lignes de conduite semblent avoir été érigées pour dicter à tous et chacun ce qu'on attend d'eux et la plupart cherchent à demeurer à l'intérieur de ces balises afin de ne pas œuvrer en marge de la société «normale». La religion en était à l'époque la base, comme l'affirment les parents de Benoît Lacroix : «Il n'est pas normal, [pensaient-ils], de vivre sans religion [...]»<sup>6</sup>, relate l'historien en ajoutant que ses parents étaient unanimes sur ce point. Et pour les Canadiens français du Québec, c'est généralement à la religion catholique qu'on se réfère lorsqu'il est question de croyances religieuses. Elle est à ce point présente qu'à la fin du XIXe siècle, la relation que les gens entretenaient avec la religion était un baromètre permettant de juger les capacités mentales ou intellectuelles d'un individu<sup>7</sup>. Le poids des normes sociales avait également une grande importance dans la vie des femmes jusqu'à leur émancipation à compter des années 1960. Dans *La norme et les déviantes*, Andrée Lévesque offre une vision fort à propos dans le contexte qui nous intéresse :

À la suite de Simone de Beauvoir, nous partirons de la prémisse qu'on ne naît pas femme, mais qu'on le devient. On le devient, c'est-à-dire qu'on acquiert tout un bagage de qualités féminines en étant formée par autrui et en se formant soi-même. Dans les deux cas, le modelage s'effectue selon des normes, normes articulées par des «définisseurs» et des exécuteurs agréés. S'élaborent des qualités qui définiront/construiront ce que la société reconnaît comme LA femme à un certain moment de l'histoire. L'être féminin étant d'abord défini par une anatomie liée à sa fonction spécifique, la reproduction, toute une construction sociale s'élaborera à partir de ce constat.<sup>8</sup>

---

<sup>5</sup> Benoît Lacroix, *La foi de ma mère*, Québec, Bellarmin, 1999, p. 19.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 18-19.

<sup>7</sup> André Cellard, «Folie, normes et rôles sexuels au Québec dans la seconde moitié du XIXe siècle : quelques observations tirées des archives de la curatelle», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vo. 47, N° 2 (1993), p. 247.

<sup>8</sup> Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes : Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1989, p. 12.



La déviance de ces normes non écrites mais adoptées par le plus grand nombre est une avenue peu empruntée et, à l'époque, peu recommandable car souvent condamnable. Le conservatisme caractéristique des années pré-Révolution tranquille imposait une façon rigide de faire les choses qui laissait peu de place aux changements.

Les mœurs confinaient le sexe féminin au rôle de mère et de ménagère, mais dans les faits, sa condition connut quelques timides avancées au niveau professionnel et éducationnel. Avec le départ des hommes à la première puis à la seconde guerre mondiale, les femmes avaient elles aussi participé à l'effort de guerre en entrant sur le marché du travail industriel pour pallier le manque de personnel dû aux conflits. Durant la Grande guerre, ce sont surtout des célibataires qui trouvent des emplois en manufactures, ce qui est considéré par le plus grand nombre comme étant raisonnable<sup>9</sup>. Durant le second conflit, les femmes sont encore plus présentes sur le marché du travail, et ce dans des secteurs plus diversifiés. Toutefois, avec le retour des hommes à la fin du conflit, les femmes reprennent, une seconde fois, leurs anciennes positions.

L'éducation des femmes est un autre domaine qui a connu quelques avancements durant la première moitié du XXe siècle. Un nombre croissant d'institutions offrant une scolarisation aux jeunes filles voyaient le jour. On y enseignait les matières de base, comme le français et les mathématiques, mais on prenait soin de ne pas faire oublier aux femmes la véritable raison de leur présence à l'école, c'est-à-dire leur apprendre la place qui leur revient dans la société. L'éducation demeurait cependant un domaine majoritairement masculin et «la croyance populaire [voulant] qu'au Québec les filles aient été plus instruites que les garçons [...] n'est pas

---

<sup>9</sup>Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Éditions Le Jour, 1992, p. 270-271.

encore démontrée»<sup>10</sup>. Les comparaisons sont par ailleurs difficiles à faire entre les deux sexes puisque les écoles ne ciblaient pas les mêmes clientèles, et, du fait même, n'offraient pas les mêmes services.

### 3.1.2. Maternité et réalités domestiques

Observer ce qui se passait dans les maisonnées québécoises entre le début du XXe siècle et les années 1960, c'est comprendre pourquoi un saint comme Gérard Majella pouvait être aussi populaire en sa qualité de protecteur des mères et des enfants. Comme nous l'avons vu, les rôles principaux des femmes durant ces années étaient d'avoir des enfants, de s'occuper d'eux et de tenir maison. Vu le nombre élevé d'enfants que les familles québécoises avaient à une certaine époque, s'occuper de la marmaille était en soi une occupation à temps plein ! En effet, le Québec d'avant les années 1960 favorisait grandement la natalité au sein des couples mariés et valorisait les familles nombreuses, une pression que s'infligeaient eux-mêmes les Québécois. En effet, il fut proposé que le peuple québécois lui-même voyait là une façon de résister à l'invasion anglophone et protestante, théorie si largement diffusée qu'un nom lui fut donnée : la revanche des berceaux. Mais la pression provenait surtout des élites politiques et religieuses. L'importance de la terre et de la descendance était un discours récurrent dont ces élites ne se lassaient point, malgré un phénomène d'urbanisation accéléré occasionné par l'industrialisation<sup>11</sup>. On parle durant ces années de familles pouvant compter fréquemment une dizaine d'enfants, quand ce n'est pas plus. Le trio de chercheurs Gauvreau, Gervais et Gossage a relevé quelques cinq mille familles qui, entre 1890 et 1905, ont bénéficié d'un octroi de terres de cent acres de la part du

---

<sup>10</sup>Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Éditions Le Jour, 1992, p. 332.

<sup>11</sup> Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter Gossage, *La fécondité des Québécoises 1870-1970 : D'une exception à l'autre*, Québec, Boréal, 2007, p. 54.

gouvernement pour avoir compté dans leur famille un minimum de douze enfants vivants<sup>12</sup>. La fécondité des Québécoises étaient alors perçue comme exceptionnelle. Basant ses résultats sur une étude du démographe Jacques Henripin, Marie Lavigne souligne pour sa part qu'en moyenne, les Québécoises nées au tournant du XXe siècle, et qui ont généralement eu leurs enfants entre 1920 et 1945, ont eu 4,5 enfants en milieu urbain et 7,6 en milieu rural<sup>13</sup>. L'urbanisation, la prolétarianisation, les dangers reliés aux accouchements, la crise économique et la montée des moyens de contraception sont autant de raisons qui ont fait décliner le nombre des naissances.

Qui dit maternité dit nécessairement accouchement et, pendant une bonne partie de l'époque étudiée dans ce mémoire, cela représentait pour les mères un grand risque qui pouvait leur coûter la vie, ou celle de leur bébé. Les finances limitées de plusieurs des familles ne permettaient pas de consulter fréquemment un médecin durant la grossesse, et si du personnel qualifié était présent lors de l'accouchement, les techniques et les connaissances médicales ne laissaient pas de grandes chances de survie aux mères qui connaissaient des complications lors de la naissance de leur progéniture. Dans un ouvrage fort intéressant sur la médicalisation de la maternité au Québec, Denyse Baillargeon indique qu'encore en 1940, 5,1 femmes sur mille décédaient à la suite de l'accouchement d'un enfant vivant, un nombre qui diminua à 0,4 au tournant des années soixante-dix<sup>14</sup>. L'historienne ajoute que de nombreuses causes pouvaient mener à de telles statistiques, notamment le mauvais état de santé général, l'épuisement dû aux lourdes et nombreuses tâches ménagères et le dénuement. D'un point de vue médical, ce sont les

---

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 50.

<sup>13</sup> Marie Lavigne, «Réflexion féministe autour de la fertilité des Québécoises», dans Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école : Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 325.

<sup>14</sup> Denyse Baillargeon, *Un Québec en mal d'enfants : La médicalisation de la maternité, 1910-1970*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 2004, p. 60.



septicémies, les hémorragies, la toxémie et les avortements spontanés ou provoqués qui sont montrés du doigt, maux dont un suivi prénatal adéquat aurait pu, dans certains cas, prévenir une fin tragique<sup>15</sup>. Les grossesses répétées accroissaient les risques puisqu'il y avait en bout de ligne plus d'accouchements, et donc, plus de chances de mourir en couches.

Or, une fois que la mère et l'enfant avaient survécu à l'épreuve de l'accouchement, la viabilité à long terme du bambin n'était pas encore assurée. Tous ont en tête la mort prématurée d'enfants ne pouvant survivre à cause des conditions insalubres dans lesquelles leurs familles vivaient, particulièrement dans les villes. Cette image est tout à fait réaliste puisque le manque d'hygiène était une cause importante du décès de nourrissons de moins d'un an, tout comme les méconnaissances médicales et l'inaccessibilité aux médecins due à la pauvreté ou à l'éloignement, pour ne nommer que ces facteurs. Le Québec faisait d'ailleurs piètre figure lorsque l'on regarde les statistiques sur la mortalité infantile. Selon les données recueillies par Denyse Baillargeon, pour mille naissances vivantes, 127,1 enfants âgés de moins d'un an meurent entre 1921 et 1925, 68,5 entre 1941 et 1945, et 23,3 entre 1966 et 1968<sup>16</sup>. Bien qu'il y ait une remarquable diminution de plus de 82% sur près de quarante-sept années, seule Terre-Neuve supplantait le Québec dans le registre des décès en bas âge.

Une autre raison qui explique un aussi haut taux de mortalité infantile, et qui nous intéresse particulièrement puisqu'elle responsabilise directement les femmes, est l'allaitement écourté des petits. À une époque où la vie reprenait rapidement son cours normal après l'arrivée d'un nouvel enfant et où la mère ne pouvait se permettre de ne pas retourner à ses occupations

---

<sup>15</sup>*Ibid*, p. 60-61.

<sup>16</sup>*Ibid.*, p. 35.

aussitôt remise de son accouchement, l'allaitement maternel était souvent arrêté relativement tôt durant la croissance de l'enfant. Principalement au cours des trois premières décennies du XXe siècle, les mères substituaient alors au lait maternel du lait non pasteurisé et non stérilisé fort néfaste pour les bébés. Entre 1895 et 1914, une immense campagne fut lancée à l'échelle de la province par le corps médical afin d'instruire les mères sur les soins adéquats à prodiguer aux poupons, dont l'allaitement était la base. Tous s'entendaient pour dire que la mortalité infantile était un véritable fléau qu'il fallait stopper au plus vite, et que la mère avait une grande part de responsabilité. Ces responsabilités la conduiront d'ailleurs à réévaluer son rapport à la maternité, et probablement à trouver support et sécurité dans la religion. C'est à ce moment qu'un saint tel que saint Gérard intervient, et on ne peut s'étonner que des mères réclament son intercession auprès de leurs enfants malades.

La contraception a progressivement fait son entrée au courant du XXe siècle. Si les percées en ce sens sont timides, c'est que tout moyen d'empêcher les naissances était (et est encore) fermement défendu par l'Église. Toutefois, une méthode permettait de seulement «régulariser» les naissances, ce qui, dans les faits, n'était pas interdit puisque cela sous-entendait que des enfants allaient éventuellement arriver. C'est ainsi que, selon Gauvreau, Gervais et Gossage, avant les années soixante et l'arrivée de la pilule contraceptive, 80% des couples catholiques canadiens français faisaient usage de la méthode d'Ogino ou de celle du calendrier dans l'intimité de leur chambre à coucher<sup>17</sup>. Ces méthodes, connues depuis le début des années 1930, étaient populaires puisqu'elles ne contrevenaient pas aux enseignements de l'Église, et donc n'étaient pas proscrites par elle. Bien des femmes craignaient probablement davantage de

---

<sup>17</sup> Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter Gossage, *La fécondité des Québécoises 1870-1970 : D'une exception à l'autre*, Québec, Boréal, 2007, p. 215 et 217.

vivre dans le péché que de vivre une autre grossesse risquée. Donc, la régulation des naissances dans le respect des directives de l'Église permettait aux femmes d'avoir l'esprit tranquille car, pour certaines, l'annonce d'une nouvelle grossesse était gage d'angoisse étant donné les difficultés relatives aux accouchements et aux «relevailles». À partir de 1955, l'association *Seréna*, en partenariat avec les membres du clergé, aidait d'ailleurs les familles à appliquer la régulation des naissances selon le procédé sympto-thermique dans les limites accordées par l'Église québécoise qui souhaitait tout de même que cette méthode demeure discrète et peu répandue. Il en fut ainsi, du moins jusqu'en 1962 où l'association *Seréna* et la méthode qu'elle enseigne se retrouva dans les médias<sup>18</sup>. Somme toute, ces méthodes de régulation des naissances donnaient un bon coup de pouce aux couples. Mieux valait, pour plusieurs, avoir moins d'enfants pour diminuer les risques liés aux grossesses. Les perspectives à cet égard changèrent grandement avec l'arrivée de la pilule contraceptive durant les années soixante. L'Église ayant à cette époque une emprise moins grande sur le peuple, on commença à contrôler les naissances de façon plus prononcée et plus constante et avec des moyens non autorisés par le Vatican : le condom, la pilule, le stérilet, le diaphragme.

Toutes ces constatations sur la vie telle que la connaissaient les femmes du début du XXe siècle jusqu'aux années soixante expliquent pour quelles raisons une figure charismatique comme saint Gérard, reconnu comme étant le saint patron des mères et des enfants, pouvait avoir autant de succès. Cherchant réconfort et sécurité auprès d'une religion contrôlant une grande

---

<sup>18</sup> Diane Gervais, «Morale catholique et détresse conjugale au Québec. La réponse du service de régulation des naissances Seréna, 1955-1970», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 55, N° 2 (2001), p. 195. Voir aussi à ce sujet le livre de Diane Gervais, *Seréna. La fécondité apprivoisée, 1955-2005*, ou son article en collaboration avec Danielle Gauvreau paru dans *The Journal of Interdisciplinary History* et intitulé «Women, Priests and Physicians : Family Limitation in Quebec, 1940-1970».



partie de leur existence et leur fertilité, les mères trouvaient en saint Gérard un allié qui pouvait, croyaient-elles, leur venir en aide dans le domaine qui définissait toute leur existence, la famille.

### 3.1.3. Les femmes et la religion : un rapport étroit

Le catholicisme est une religion dans laquelle le rapport qui est entretenu avec les femmes est assez incohérent. Les hommes y occupent tous les postes hiérarchiques et prestigieux et laissent aux femmes les miettes que peut supposer leur implication au sein de cette «organisation» très close et conservatrice. La gent masculine est, dans la catholicité, celle qui dicte et cela est à l'image, d'ailleurs, de l'ensemble de la société patriarcale dans laquelle elle s'inscrit. Mais qui sont donc ceux qui écoutent et obéissent ? Les femmes bien sûr ! Alors que leur implication est purement symbolique puisqu'elles ne peuvent prétendre à aucune promotion, la réponse des Québécoises de la période pré-Révolution tranquille est pourtant sans équivoque lorsque vint le temps de se relever les manches pour venir en aide à leur paroisse, leur diocèse, ou plus généralement à leur Église. Mais pourquoi donc les femmes étaient-elle aussi impliquées dans une religion qui, en apparence du moins, semblait être par et pour les hommes ?

Il faut dire d'entrée de jeu qu'à part ceux qui faisaient de la religion un métier ou un mode de vie, le rapport entre catholicisme et masculinité n'était pas très fluide. En effet, la religion catholique n'était pas un domaine dans lequel la virilité telle qu'on la définissait généralement dans la société laïque, était promue avec beaucoup de vigueur. Comme le soulignaient Louise Bienvenue et Christine Hudon dans un article sur la masculinité dans les collèges classique québécois, la culture populaire associait la virilité à la force physique, la

vitalité sexuelle, l'appétit de conquête et de liberté, et même à la gaillardise<sup>19</sup>. La religion offrait une vision bien différente : des hommes vêtus de robes renonçant aux plaisirs de la chair et ne s'adonnant à aucune activité jugée immorale, telle que les beuveries ou les jeux d'argent. C'est par ailleurs ce modèle qui est présenté aux jeunes hommes depuis leurs premiers contacts avec le religieux, que ce soit à l'église de leur paroisse ou dans les institutions d'enseignement pris en charge par des communautés religieuses. La religion était donc modérément attirante pour les hommes laïcs qui n'en étaient pas moins croyants et pratiquants, mais souvent moins impliqués et dévoués que leur mère, leurs sœurs ou leur épouse.

Alors que la sphère publique était clairement associée aux hommes et la sphère privée aux femmes, ces dernières trouvaient dans la religion un facteur de socialisation que ne pouvait leur offrir à l'époque leur statut de femme. L'Église leur permettait donc de sortir de la maison, que ce soit pour les cérémonies dominicales ou les regroupements dans lesquels on sollicitait leur implication. Les mouvements d'action catholique, par exemple, étaient au nombre de ces regroupements. Ils étaient d'ailleurs fort populaires auprès des jeunes femmes puisqu'ils leur permettaient d'avoir une certaine implication sociale au sein d'une organisation qui nécessitait des prises de décisions et de positions, le tout en demeurant à l'intérieur des enseignements de l'Église. Dans une organisation telle que la *Jeunesse ouvrière catholique féminine* (JOCF), étudiée par Lucie Piché dans un ouvrage sur les femmes et les changements sociaux au Québec, les femmes étaient invitées à être responsables d'un service ou d'une activité. Des groupes tels que la JOCF, ou d'autres identifiés par Anita Caron dans *Femmes et religion* comme les Dames de Sainte-Anne, les Dames adoratrices, les Zélatrices de l'apostolat de la prière, les Dames de la

---

<sup>19</sup> Louise Bienvenue et Christine Hudon, « "Pour devenir homme tu transgresseras..." : Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges québécois (1880-1939) », *The Canadian Historical Review*, Vol. 86, N° 3 (septembre 2005), p. 490-491.

charité, Les Enfants de Marie, le Rosaire perpétuel ou les Dames de la bienfaisance ont pu servir de «catalyseur et devenir [...] un lieu de sociabilité, un lieu de formation, un creuset d'où [émergent] de nouvelles pratiques sociales centrées sur l'animation dans le milieu»<sup>20</sup>. Il faut dire que la morale occupait une place importante dans la vie de la gent féminine et ces associations offraient la chance de socialiser tout en christianisant son entourage, ce qui du même coup, croyaient leurs membres, rend les foyers plus heureux car plus religieux<sup>21</sup>.

Ces femmes religieusement impliquées dans la communauté fournissent à l'Église une main-d'œuvre fiable et bon marché, puisque leur engagement est généralement bénévole. La diffusion des prémisses religieuses et des lignes de conduite privilégiées par l'Église se fait beaucoup par le biais de ces associations. Ces dernières permettent également aux membres du clergé d'avoir un œil sur leurs brebis afin d'éviter, comme l'écrit Lucie Piché, «que la modernité ne détourne la jeunesse de la foi catholique»<sup>22</sup>. Il était d'ailleurs coutume à l'époque de penser que la place des femmes était avec leur famille, et, en dehors de cela, dans l'Église. Lorsqu'elles se distanciaient de ces deux univers, les femmes se faisaient alors du tort à elles-mêmes, de même qu'à leur famille et à leur Église<sup>23</sup>. Dans un article portant sur la spiritualité des catholiques québécoises au XIXe siècle, Christine Hudon cite Marie-Louise Globensky-Lacoste, dont les journaux intimes ont servi de sources pour son étude. Cette dernière écrivait : «Dans sa

---

<sup>20</sup> Lucie Piché, *Femmes et changements social au Québec : L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, p. 1.

<sup>21</sup> Anita Caron, «Bien présentes...mais trop souvent invisibles», dans Denise Veillette, dir., *Femmes et religion*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 164.

<sup>22</sup> Lucie Piché, *Femmes et changements social au Québec : L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, p. 2.

<sup>23</sup> Nicole Laurin-Frenette et Nadia Fahmy-Eid, «Femmes et Église au Québec : éléments pour une interprétation socio-historique», dans Anita Caron, dir., *Femmes et pouvoir dans l'Église*, Montréal, VLB Éditeur, 1991, p. 56.



maison [...] qui est son temple [la vraie mère] peut faire l'œuvre du Ministre du Seigneur»<sup>24</sup>. Les femmes elles-mêmes reconnaissaient et valorisaient ce rôle que l'Église leur attribuait, même si cette dernière leur en mettait parfois beaucoup sur les épaules ! Dans ce même article, on apprend que l'instruction religieuse des enfants était l'affaire des parents, mais que la mère avait la charge de s'assurer que son mari et ses enfants soient de bons chrétiens, pouvant ainsi gagner leur salut, sans quoi elle leur ouvrirait directement les portes de l'enfer<sup>25</sup> ! Plusieurs femmes prenaient leur rôle de gardienne des valeurs religieuses très au sérieux, et elles étaient pleinement conscientes de leurs responsabilités religieuses au sein de la maison, et, par défaut, de la société.

Mais l'Église pouvait également leur apporter beaucoup. Elle organisait pour ces paroissiennes et leur famille des activités religieuses qui, en plus des célébrations paroissiales hebdomadaires, leur permettaient de sortir de la maison le temps d'une ou deux journées. Les pèlerinages, comme celui de Saint-Gérard, sont au nombre de ces activités. Non seulement offrent-ils une diversion face au quotidien routinier, mais il permet en plus de voyager, ce qui n'est pas sans offrir un attrait supplémentaire à ce type de rassemblement, comme le souligne Christine Hudon dans son article présenté plus haut<sup>26</sup>.

Toutes ces raisons font en sorte que les femmes entretiennent avec la religion un lien aussi étroit. Conservatrice et patriarcale, l'Église catholique québécoise a tout de même permis aux femmes jeunes et moins jeunes de se réaliser autrement que dans leurs rôles d'épouses, de mères, de ménagères ou de cuisinières. Bien que quasiment invisibles, les femmes jouent un rôle

---

<sup>24</sup> Christine Hudon, «Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIXe siècle», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 49, N° 2 (1995), p. 178.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>26</sup> Christine Hudon, «La sociabilité religieuse à l'ère du vapeur et du rail», *Revue de la Société historique du Canada*, Vol. 10, No 1 (1999), p. 141-142.

important dans l'Église et en tirent du même coup des avantages personnels. En plus d'être de ceux qui remplissent les églises, comme leurs homologues masculins, les femmes sont propagatrices de la moralité. Il en est ainsi jusqu'à la Révolution tranquille alors que les femmes tourneront progressivement le dos aux institutions religieuses qui ne prennent plus en considération les nouvelles réalités dans lesquelles elles évoluent.

### **3.2. L'ACCENT MIS SUR LES FEMMES DANS LES *ANNALES DE SAINT-GÉRARD***

Chaque saint semble avoir une mission bien précise. On se tourne donc vers l'un ou l'autre selon le souhait que l'on désire voir se réaliser, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. Par exemple, saint Jude est reconnu comme patron des causes désespérées, saint Antoine est invoqué pour retrouver les objets perdus ou oubliés et sainte Catherine doit être implorée par les jeunes femmes à marier. Les premières années de diffusion des *Annales* ne nous permettent pas de cataloguer saint Gérard dans un rôle précis, puisque l'on ne fait aucune mention d'un domaine pour lequel il serait particulièrement bon de l'invoquer. Toutefois, à partir de la fin des années 1930, on qualifie Gérard Majella de saint protecteur des mères et des enfants. En parcourant la revue, on ne peut d'ailleurs manquer de remarquer que ses responsables s'adressent souvent directement aux femmes. Ces dernières reçoivent régulièrement des conseils sur la bonne façon de tenir une maison, ou de se comporter en société, en regard des rôles sociaux valorisés, entre autres, par l'Église catholique.

#### **3.2.1. Le saint protecteur des mères et des enfants**

Comme nous avons pu le voir au courant du deuxième chapitre, la réceptivité des femmes à l'égard de saint Gérard est assez percutante comparée à celle des hommes. Il faut dire qu'en portant un titre comme celui de «saint protecteur des mères et des enfants», on peut s'attendre à

ce que ce soit celles et ceux qui sont concernés qui répondent en plus grand nombre. Mais comment en est-on venu à attribuer ce statut à Gérard Majella ? Il semblerait qu'il n'existe pas de façon prédéfinie de donner à un saint une «spécialisation» ou un domaine dans lequel il est préférable de l'invoquer. Pour ce qui est de saint Gérard, les *Annales* offrent une explication de leur cru sur les origines de l'appellation qu'on lui connaît. Précisons que nulle mention n'est faite de l'orientation que prendra le culte à saint Gérard avant l'édition de mai 1938, un numéro dans lequel un article intitulé «Saint Gérard, Salut des mères en danger» offre un semblant d'explication. Il y est écrit :

Est-ce peut-être parce que saint Gérard a été favorisé de relations merveilleuses avec l'Enfant-Jésus ? est-ce parce qu'il a été un enfant modèle, par sa précoce piété, par sa miraculeuse première communion privée ? est-ce parce qu'il a toujours beaucoup aimé les enfants, leur prodiguant des miracles de guérison, ses pieux cadeaux et ses enseignements catéchistiques ? est-ce parce qu'il a dû recevoir de Dieu un pouvoir spécial à l'égard des mères bien chrétiennes, lui qui fut victime des plus atroces calomnies de la part d'une mère coupable ? Toutes ces raisons, sans doute, ont fait regarder saint Gérard comme un protecteur spécial des enfants et le salut des mères en danger.<sup>27</sup>

Le Père Rédemptoriste Gérard Tremblay abonde dans le même sens en affirmant que cette appellation tire son origine d'«une tradition qui fit ses racines de son vivant. Une tradition passée à l'état de dévotion privée et populaire chez le peuple de Dieu [...]»<sup>28</sup>. Ainsi, les actions qu'il aurait commises de son vivant dicteraient l'orientation de ses «miracles» après sa mort. D'après nos recherches, ce patronage ne serait pas venu du pape lors de la canonisation de Gérard Majella. Il faut donc se tourner vers les coutumes ou les traditions pour comprendre l'origine du statut, comme l'avait fait l'auteur de l'article présenté ci-haut.

---

<sup>27</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, Vol. XIII, N° 14 (mai 1938), p. 142.

<sup>28</sup> Gérard Tremblay, *Gérard Majella : un saint toujours populaire auprès des mères et des petites gens*, Sainte-Anne-de-Beaupré, Éditions Revue Sainte-Anne, 1995, p. 150.



Comme nous venons tout juste de l'expliquer, saint Gérard est le saint patron des mères et des enfants, mais on lui accorde une vocation plus spécifique encore. En effet, il est invoqué comme protecteur des enfants à venir, mais surtout comme patron des mères sur le point d'accoucher. Il est donc compréhensible que l'on retrouve des femmes souhaitant bénéficier d'une heureuse maternité dans les *Bouquets d'Actions de grâces* diffusés dans les *Annales*. Cette vocation tirerait son origine d'un «miracle» qui fut attribué à saint Gérard alors que, de son vivant, il aurait sauvé une femme qui donnait naissance grâce à des prières faites à l'intention de celle-ci<sup>29</sup>. Il y a fort à parier que cette histoire a fait son chemin à travers les années par voie orale et qu'elle a suffisamment marqué l'imaginaire pour que, de tous les «miracles» dont on lui accorde le crédit, celui-ci qui lui ait valu d'être appelé protecteur des mères. On lui avait pourtant attribué d'autres «miracles», comme des guérisons miraculeuses, la restauration des champs dévastés par des rongeurs, ou encore le soulagement de tourments intérieurs persistants<sup>30</sup>.

Les *Annales* mentionnent que certains hôpitaux québécois priaient saint Gérard pour obtenir ses grâces pour leurs patientes. Ainsi, à l'hôpital Saint-Vincent de Paul de Sherbrooke, saint Gérard aurait été à l'époque invoqué trois fois par jour, alors qu'à Québec, les bébés naissaient devant une relique du saint qui était exposée<sup>31</sup>. Donc, à n'en pas douter, saint Gérard est clairement identifié aux naissances. Il faut dire qu'avec le taux élevé de décès reliés aux accouchements, la religion avait ce potentiel sécurisant et réconfortant pour les parturientes. En ce qui a trait à la protection des enfants, on peut facilement faire le lien avec la maternité, car

---

<sup>29</sup> Catholic online, *St. Gerard Majella* [en ligne], États-Unis, mis à jour en 2011, [http://www.catholic.org/saints/saint.php?saint\\_id=150](http://www.catholic.org/saints/saint.php?saint_id=150), consulté le 4 mai 2011.

<sup>30</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, Vol. VI, N° 9 (septembre 1931), p. 304 à 317.

<sup>31</sup> *Ibid.*, Vol. XV, N° 11 (novembre 1940), p. 255.

mère et enfant vont de pair. Le lien entre cette dernière et l'enfant est très étroit, autant au niveau spirituel qu'au niveau physique. Le fait d'être protecteur des enfants peut également venir de ce qui est connu de l'histoire de saint Gérard. Le thème de l'enfance est récurrent dans ce que l'on connaît de sa vie. Le jeune Gérard était encore un bambin lorsqu'il aurait été témoin de ses premières manifestations divines alors que, selon ses biographes, l'Enfant-Jésus serait venu jouer avec lui. Il n'avait pas encore dix ans lorsqu'il aurait rêvé qu'il recevait la communion par l'Archange saint Michel. On dit aussi de lui qu'il aurait fait preuve d'une grande compassion à l'égard des plus faibles, donc des plus petits. Tous ces événements étant concentrés sur une période d'à peine vingt-neuf ans, cela fait une bien courte vie où l'enfance, autant au niveau du vécu religieux que du penchant pour saint Gérard d'aider les plus faibles, prend une grande place. Il est tout de même paradoxal qu'un homme à la virginité exemplaire, selon le gardien du sanctuaire, soit en charge de deux des trois composantes d'une famille, la troisième étant le père, rôle qu'il ne tint jamais lui-même<sup>32</sup>. Quoiqu'il en soit, il est dit dans les *Annales* que c'est Dieu qui choisit la vocation de chacun des saints, et qu'il n'en tient qu'à nous de les invoquer selon leurs talents attitrés.

Or, au cours de nos recherches, nous avons également pu découvrir que saint Gérard n'est pas seulement le saint patron des mères et des enfants, il est également imploré pour une foule d'autres raisons beaucoup moins connues, et probablement moins officiellement reconnues. Au fil des ouvrages et des différents sites Web consultés au hasard en inscrivant «saint Gérard» dans un moteur de recherche, nous avons appris que saint Gérard, en plus d'être le protecteur de la mère et de l'enfant, est celui des impatients, des confesseurs et pénitents, des mourants, des personnes faussement accusées, des enfants qui se préparent à la communion

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, Vol. XV, N° 9 (septembre 1940), p. 219.

privée ou solennelle, des gens appelés à la vie religieuse, et des frères œuvrant déjà dans une communauté religieuse<sup>33</sup>. Cela peut expliquer pourquoi, dans le *courrier du lecteur des Annales*, on retrouvait des demandes adressées à saint Gérard sur des sujets aussi diversifiés que ceux qui furent présentés plus haut. Il est pourtant toujours introduit en premier lieu sous le patronage que nous lui connaissons, c'est-à-dire saint protecteur des mères et des enfants.

Il faut souligner, toutefois, que saint Gérard ne semble pas avoir été toujours reconnu de cette façon, du moins pas au sein des *Annales*. Si dans les débuts de la revue on parle parfois de lui en des termes flatteurs pour les services qu'il rend aux familles, ce n'est pas un aspect de son culte sur lequel l'accent est d'abord mis. Il arrive parfois de croiser un témoignage ayant pour titre «Saint Gérard, protecteur des mères en danger», ou encore «Mère et enfant en bonne santé», mais ces titres en côtoient d'autres où il est question de paix ou d'emplois. Aussi, le directeur du sanctuaire encourage les mères chrétiennes à prier saint Gérard, mais il en fait de même pour les «pauvres malades», les «parents chrétiens» et «pauvres êtres humains», ce qui est somme toute assez général comme clientèle cible. Il faudra attendre le numéro de mai 1938 avant qu'une réelle association soit faite entre saint Gérard et les mères de famille. Dans un court article, le saint est, pour la première fois, clairement associé aux mères en danger.

C'est pourtant deux années plus tard, soit en 1940, que le responsable des *Annales* d'alors, Rosaire Archambault, semble décidé à propager ce patronage. En effet, à partir de cette époque, on retrouve en grand nombre des articles portant comme titre une expression référant au fait que saint Gérard serait le saint protecteur des mères. Une publicité occupant près d'un tiers

---

<sup>33</sup> Ces patronages ont été trouvés, par exemple, sur Wikipedia, sur le site «Livres-mystiques.com» (<http://livres-mystiques.com/partieTEXTES/Majella/Majella.htm>) ou dans le livret de la neuvaine à saint Gérard de l'abbé Guy Giroux, pour ne nommer que ceux-ci.



quarts de page et faisant la promotion d'une brochure que «toutes les mères, d'aujourd'hui et de demain, devraient posséder» est alors couramment publiée. Cette annonce met en évidence un titre en gros caractères gras : «Le Saint Protecteur des Mères» et est parfois même présentée à raison de deux fois par numéro. Le patronat des enfants ne semble pas être mis de l'avant par les dirigeants des *Annales* qui ne propagent que très peu ce titre. L'accent est vraiment mis sur les mères, même s'il fallut un certain temps avant que le titre ne soit complètement endossé. Il n'est d'ailleurs jamais question d'un tel patronage dans la correspondance entre le chanoine Roy et Mgr La Rocque que nous avons dépouillée, pas plus que dans les articles de journaux où l'on fait mention du sanctuaire de Saint-Gérard. C'est donc principalement via les *Annales*, au moment où Archambault les prend en main, et par le bouche à oreille que l'on peut découvrir l'orientation principale du culte à saint Gérard.

Pourtant, comme nous l'avons déjà vu, les femmes furent fort réceptives à l'appel du saint en question, et les *Annales* ne sont pas étrangères à ce succès. Par ailleurs, celles-ci ont très bien pu être diffusées à travers le Canada et les États-Unis par le biais de la communauté des Rédemptoristes à laquelle appartenait saint Gérard du temps de son vivant. Même si nous ne pouvons prouver que ces derniers ont eu un impact réel sur la diffusion du culte à saint Gérard ou des *Annales* qui lui sont consacrées, le seul fait que la dévotion à ce saint soit propre aux Rédemptoristes permet de croire qu'ils ont eu un rôle à jouer dans l'expansion de sa croyance, d'autant plus qu'à partir du tournant du XXe siècle ils acceptent de prendre en charge des paroisses à travers le pays<sup>34</sup>.

---

<sup>34</sup> Jean-Pierre Asselin, *Les Rédemptoristes au Canada : Implantation à Sainte-Anne-de-Beaupré 1878-1911*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1981, p. 146.

### 3.2.2. Les femmes dans les *Annales*

La présence des femmes est indéniable au sein des *Annales de Saint-Gérard*. Leur quotidien difficile, que nous avons exploré en début de chapitre, et le fait que saint Gérard est le saint patron des mères et des enfants avaient certainement un lien avec la grande proportion de clientèle féminine de la revue. Il était donc probable que les responsables de celle-ci aient adapté le contenu de leur publication pour rejoindre la clientèle la plus réceptive à son appel. La plus grande part des *Annales* portait sur saint Gérard lui-même. Les récits de vie du jeune rédemptoriste n'avaient de cesse d'émerveiller ceux qui les écrivaient et les transcrivaient dans la revue. S'il fallait, en second lieu, identifier la deuxième rubrique qui faisait couler le plus d'encre, nous serions tenté de dire qu'il s'agissait des témoignages présentés via les *Actions de grâces*, les *Intentions recommandées* et les témoignages divers. Les deux premiers, nous l'avons vu, sont majoritairement une affaire de femmes, or les témoignages divers le sont tout autant. Il était fréquent de regrouper plusieurs témoignages sous une rubrique appelée «Saint Gérard Protecteur des Mères», et donc de faire honneur à l'intercession du saint auprès des femmes. On encourageait d'ailleurs souvent celles-ci à prier saint Gérard afin d'obtenir ses grâces, conseils qui étaient subtilement intégrés à même les articles. La forme impérative était alors privilégiée, donnant l'impression qu'il s'agissait d'une obligation si l'on voulait être à la fois une bonne chrétienne et une bonne mère. La publicité que nous avons relevée au paragraphe précédent était on ne peut plus claire à ce sujet : la brochure appelée «Le Saint Protecteur des Mères» en était une que «toutes les mères, d'aujourd'hui et de demain, **devraient** posséder»<sup>35</sup>. On ajoutait à cette publicité une citation de Mgr Desranleau qui allait comme suit : «Le devoir et l'honneur d'élever des enfants ont besoin de protection». On jouait donc avec la fibre sensible des mères

---

<sup>35</sup> Emphase mise sur le verbe «devoir» par nous afin de mettre l'accent sur la notion de devoir, mais non présente dans le texte original.

qui souhaitaient à la fois être à la tête d'une bonne et respectable famille, tout en suivant les enseignements de l'Église. On semblait leur dire que de prier saint Gérard était une excellente façon d'y parvenir, peut-être même la meilleure.

Les responsables des *Annales* semblaient très conscients du rôle que la mère exerçait au sein de la famille, car à aucun moment on ne s'adressait aux pères. Ils sont somme toute totalement absents de l'image et du message que l'on construisait autour de saint Gérard. Il arrivait que l'on s'adresse aux démunis, aux malades ou aux repentants, mais jamais aux hommes ou aux pères directement. Si ces derniers devaient être inclus dans le culte de saint Gérard, on parlait alors de famille. En certains lieux, il nous a été donné de croiser de courts textes au ton moralisateur sur des conduites à adopter pour vivre en dehors du péché. Certains de ces textes concernaient directement les hommes et portaient, par exemple, sur leur consommation d'alcool, mais c'est néanmoins à leur épouse que l'on s'adressait afin qu'elles gardent leur mari dans le droit chemin. Les hommes sont presque totalement absents des *Annales de Saint-Gérard*, si ce n'est d'y être impliqués à titre de responsables ou de collaborateurs.

La façon dont le gardien du sanctuaire s'adressait aux lecteurs des *Annales* est un autre bon exemple de l'interpellation des femmes dans la revue. En 1931, il encourage les gens à lui envoyer des bijoux et des pierres précieuses afin de pouvoir confectionner un calice pour le sanctuaire. À la fin du texte, il remercie à l'avance toutes les «généreuses donatrices», sans jamais faire référence à des donateurs<sup>36</sup>. Évidemment, les bijoux étaient et sont toujours davantage une affaire de femmes, mais pour ignorer complètement l'apport des hommes dans le projet, il faut être certain que l'appel sera entendu par les principales concernées. Il ne faut donc

---

<sup>36</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, Vol. VI, N° 10 (octobre 1931), p. 297.



pas s'étonner de voir une aussi grande réceptivité de la part des femmes comparée à celle des hommes. Dans une société où l'homme était constamment mis à l'avant-plan, une œuvre comme celle de saint Gérard où les femmes étaient directement interpellées leur permettait de jouir d'une place qui leur était rarement accordée.

Or, la réceptivité des femmes était elle aussi perceptible dans la revue. On les interpellait, et ces dames répondaient. Cela est notable grâce au courrier du lecteur que nous avons analysé auparavant. Étant donné son titre de saint patron des mères et des enfants, on pouvait s'attendre à ce que les mères se soient manifestées dans le culte à saint Gérard, mais il est aussi intéressant de voir que plusieurs filles ou femmes non mariées, et donc non mères de famille, y participaient également de façon active. En effet, nombreuses étaient les signatures portant le statut de «Mlle», ce qui faisait d'elles des célibataires. N'étant pas mères, rendre grâce au saint protecteur de ces dernières procédait d'un véritable choix. On peut toutefois supposer que celles d'entre elles qui étaient des jeunes filles étaient conscientes de l'avenir qui les attendait puisque les avenues n'étaient pas très nombreuses pour les femmes avant les années soixante, et même au cours des années soixante-dix. Le mariage et la maternité représentaient l'avenir de la plupart de ces jeunes femmes, et si une fois devenues épouses et mères, saint Gérard pouvait intercéder en leur faveur, aussi bien s'en faire rapidement un allié ! On peut également supposer que ces filles étaient grandement influencées dans le choix de leur dévotion par leur mère, car, comme on l'apprend dans *Histoire du catholicisme québécois*, c'est de mères en filles que se transmettaient les coutumes familiales, dont les croyances religieuses font certainement partie<sup>37</sup>. Si la mère ne

---

<sup>37</sup> Jean Hamelin et Nicole Gagnon, «Le XXe siècle», Tome 1, 1898-1940 de Nive Voisine, dir. *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 36.

jure que par saint Gérard, ses filles en feront probablement autant, ce qui peut en partie expliquer leur assiduité dans les *Annales*.

On le constate, les femmes étaient très présentes dans les *Annales*, mais surtout en leur qualité de lectrices. Il ne nous a pas été donné de croiser un texte qui fut rédigé par une main féminine, comme quoi elles étaient sollicitées à titre passif plutôt qu'actif. Quoi que, tout compte fait, elles alimentaient les pages de la revue en soumettant abondamment des témoignages et des demandes afin de bénéficier des grâces de saint Gérard. Au niveau du contenu du périodique, ce type de rubriques est non-négligeable car il remplit une bonne proportion des pages des *Annales*. Bien que leur réceptivité ait été indéniable, leur sollicitation se faisait tout de même de façon assez subtile à travers des conseils donnés ici et là, le constant rappel du patronage de saint Gérard et leur interpellation, moins prononcée que nous l'aurions cru au départ, en certaines occasions.

\*\*\*

L'histoire des femmes a été amplement étudiée par des historiens désireux de connaître leur réalité et leur évolution à travers les âges. À cet égard, plusieurs changements eurent lieu pour ces battantes de l'ombre au courant du XXe siècle, mais principalement après 1960. Celles qui sont des dévotes en saint Gérard n'ont pas un cheminement ou un destin différent de celui de leurs sœurs, réparties à travers la province, qui ont des croyances différentes. Le fait de croire en saint Gérard confère simplement une facette particulière à leur cheminement dévotionnel, cheminement appuyé par la revue *Les Annales de Saint-Gérard*. En parcourant cette revue, on constate qu'elle apporte support et réconfort aux mères soucieuses de leur avenir ou de celui de

leur famille. Cette féminisation se fait autant dans son contenu que dans sa clientèle, et le titre de saint protecteur des mères et des enfants que l'on attribue à saint Gérard n'y est certainement pas étranger.



## CONCLUSION

«Depuis près de quarante-quatre ans, soit depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1926, les Annales de St-Gérard se sont efforcées, comme le voulait leur fondateur, de vous parler de ce que vous aimez : Dieu, l'Église, la Patrie, le Foyer, les Saints, surtout de saint Gérard»<sup>1</sup>. Voilà comment Gérard Fortin, prêtre et directeur des *Annales*, amorce le texte annonçant aux abonnés que la revue cessera d'être publiée. L'émotion y est palpable et l'impression d'échec également, le directeur parle même «d'abandon de la revue», mais il fallait se rendre à l'évidence : le rapport que les Québécois avaient en 1969 avec leur Église n'était plus le même que celui qu'ils entretenaient jadis. Cela ne signifie pas pour autant la fin du pèlerinage à Saint-Gérard ou la fermeture du sanctuaire puisqu'ils sont tous deux encore en activité en 2011 ! Quarante-quatre années représentent toute de même une longévité impressionnante pour une revue tirant son intérêt d'un sanctuaire aussi humble que celui de Saint-Gérard.

Il faut dire que le culte à saint Gérard a fait du chemin au cours des années. S'il s'inscrit directement dans le phénomène d'accroissement de la religion populaire qui déferle sur le Québec du début du XXe siècle, il a peu à peu acquis une notoriété et une longévité que plusieurs autres sanctuaires désormais éteints de la province auraient pu lui envier. Le moment était propice à son développement et les efforts fournis par son instigateur ont été couronnés de succès. La correspondance qu'entretenait le chanoine Charles-Joseph Roy, second gardien du sanctuaire, avec Mgr Paul La Rocque a permis de constater la progression de l'œuvre. De petit lieu de culte reculé, le sanctuaire est passé à lieu de pèlerinage accueillant durant plusieurs années quelques milliers de visiteurs, faisant la vente de nombreux produits dérivés du culte à

---

<sup>1</sup> *Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, 44<sup>e</sup> année, N° 3 (juillet-août-septembre 1969), p. 1.

saint Gérard, produisant une revue et diffusant même le zèle au-delà des frontières canadiennes. Le tout soutenu et encouragé par le clergé local, régional et diocésain.

En 1926, les *Annales* font leur apparition, nous permettant de découvrir sur quelles bases s'appuyait le culte à saint Gérard. Outre les aspects les plus visibles de son développement, comme l'augmentation du nombre de pèlerins ou les méthodes entreprises pour diffuser le culte, la croyance qui accompagne le tout évolue elle aussi avec les années. À travers les *Annales* se dessine progressivement la figure d'un saint qui veille sur les mères et qui les protège. Cela est d'abord observable lorsque l'on s'attarde à la clientèle qui semble la plus réceptive à la croyance en saint Gérard. En regardant le courrier envoyé aux *Annales* sous forme de demandes ou de remerciements, nous avons pu constater que les femmes semblent avoir plus foi en saint Gérard que les hommes ou, du moins, qu'elles sont plus démonstratives. Ce courrier nous a également permis de découvrir la provenance des fidèles, que nous avons établi provenir principalement des localités avoisinantes Saint-Gérard, mais également d'un peu partout à travers la province, et même des États-Unis. Nous avons également pu comprendre le sens de la croyance qui animait ceux qui se rendaient au pèlerinage en l'honneur de saint Gérard ou qui étaient adeptes de son culte. Nous avons ainsi pu confirmer que le pèlerinage était principalement un moyen d'obtenir une faveur. Lorsque les espoirs terrestres sont épuisés, on demande l'intercession d'un saint afin qu'il puisse intervenir en notre faveur ou en celle d'un être cher. De plus, le choix du saint vénéré résulte d'une réflexion du fidèle qui décide lui-même à quel saint il désire se vouer, ce qui rend l'expérience personnelle et presque unique dans la catholicité.

Quant au sens accordé par les membres du clergé au pèlerinage à Saint-Gérard de Wolfe, les indices recueillis dans les *Annales* ne nous permettent pas de croire que l'on ait réellement

voulu promouvoir l'Église catholique en général. On y prônait parfois un mode de vie sain et équilibré, selon le sens accordé par l'Église, mais c'est généralement la promotion spécifique du culte à saint Gérard qu'on y retrouve. Les responsables de la revue font d'ailleurs beaucoup d'efforts pour que ce culte se fasse à grand déploiement tout en offrant aux fidèles les façons de le vivre pleinement. Toujours en lien avec le mouvement de religion populaire, les moyens utilisés par le clergé, comme la revue ou les objets de piété, permettent de rejoindre un plus grand nombre de personnes, et ce, du même coup, sur un plus grand territoire.

La féminisation du culte à saint Gérard que nous avons découverte à l'intérieur des *Annales* nous a également permis de voir que cette dévotion apportait aux femmes soutien et réconfort. À la lumière des conditions sociales et domestiques que nous avons explorées, le titre de saint protecteur des mères (surtout des femmes enceintes) et des enfants explique en grande partie cette réceptivité des femmes. Il faut dire que la proximité qu'entretiennent les femmes avec la religion y joue aussi pour beaucoup. L'Église catholique québécoise trouve en elles des alliées de premier ordre, autant à travers leur implication dans l'Église que dans l'intensité de leur foi. Elles sont très réceptives à tout ce qui touche le religieux, et le culte en saint Gérard ne fait pas exception. Que ce soit pour elles-mêmes ou pour les bambins, les mères voient en saint Gérard un aidant qui pallie les maux de leur quotidien. Au sein des *Annales*, qu'il s'agisse du contenu ou de l'interpellation, on retrouve assurément cette présence féminine, de façon moins marquée toutefois que ce que nous aurions initialement cru.

Au regard de nos conclusions, nous ne pouvons que soutenir nos hypothèses de départ. Nous avons démontré que les femmes et les supplications occupent une place dominante dans le culte à saint Gérard. La féminisation du culte se fait, comme nous le croyions, progressivement,



tout comme l'adhésion des fidèles à son patronage. Là où nous émettons quelques réserves par rapport à nos hypothèses, c'est que le clergé en lien avec le culte à saint Gérard ne semble pas se servir de ce dernier pour promouvoir l'Église, ou il le fait du moins de façon très subtil à travers des manifestations nombreuses et suivies : il s'applique surtout à promouvoir le culte à saint Gérard lui-même. Bien que celui-ci soit directement lié au catholicisme, on n'insiste pas plus qu'il ne le faut sur les autres aspects de la religion de Dieu le Père et de son fils le Christ. Pour tirer ces conclusions, l'apport des *Annales*, notre source principale, est évidemment non négligeable et leur exploration fut des plus intéressantes. Nous aurions aimé voir les retombées du pèlerinage sur la municipalité de Saint-Gérard, par exemple en frais de tourisme et d'économie, mais nous avons plutôt décidé de nous concentrer sur le sens même du culte à saint Gérard et son évolution. Il aurait aussi été intéressant d'observer le culte à l'échelle nationale pour constater si la croyance en saint Gérard a connu une certaine effervescence en dehors de la diffusion faite par les *Annales*. Cela démontre pourtant la diversité qu'un tel sujet peut engendrer, et laisse donc la porte ouverte à de plus amples analyses et observations. La religion populaire permet elle-même une foule d'analyses différentes sur des sujets plus diversifiés les uns que les autres.

Au regard du travail accompli, nous ne pouvons que soutenir l'idée que femmes et religion durant les décennies qui précèdent la Révolution tranquille vont de pair. Tirer de telles conclusions à partir de l'analyse d'un phénomène de dévotion populaire démontre toute la complexité d'un tel sujet et les différentes avenues qu'il est possible d'emprunter pour l'étudier. D'un sujet principal, le culte à saint Gérard dans les Cantons-de-l'Est, nous avons inévitablement élargi notre analyse vers une autre thématique, le lien qui unit femmes et religion, qui s'est avérée étroitement reliée avec le sujet initial. L'étude de cette seconde thématique

ouvre une fois encore la porte à de nouvelles perspectives d'étude en rapport avec la religion populaire. Les autres pèlerinages connaissent-ils une telle affluence de clientèle féminine ? Voici une piste de recherche, parmi tant d'autres, qu'une nouvelle recherche pourrait aisément explorer et venir du même coup enrichir deux courants historiographiques en constant développement.

## ANNEXE 1

### CURÉS AYANT DÉSSERVI LA PAROISSE DE SAINT-GÉRARD DE WOLFE SELON LEURS ANNÉES DE SERVICE

NOM DES CURÉS	ANNÉES DE SERVICE
Joseph-Alfred Parent	1905 à 1907
Charles-Joseph Roy	1907 à 1939
Rosaire Archambault	1939 à 1946
Anatole Bernier	1946 à 1949
Jean Cauchon	1949 à 1954
Conrad Berger	1954 à 1968
Gérard Fortin	1968 à 1972
Aimé Doyon	1972 à 1984
Thuribe Lessard	1984 à 1985
Clément Roy	1985 à 1999
Yvon Bilodeau	1999 à 2005

Source : Archidiocèse de Sherbrooke. *Supplément à l'annuaire* [en ligne]. Sherbrooke, 2009-2010.  
<http://www.diosher.org/chancellerie/annuaire-diocesain/supplement-a-lannuaire>, consulté le 10 novembre 2011.



## ANNEXE 2

### RECENSEMENT DE LA POPULATION DE SAINT-GÉRARD DE WOLFE POUR CHAQUE DÉCENNIE

ANNÉES	POPULATION
1911	607
1921	582
1931	519
1941	501
1951	602
1961	662
1971	625
1981	544
1991	532
2001	520

Source : Selon Dieter Siedschlag, *100 ans de la paroisse catholique au village de Saint-Gérard Comté Wolfe*, Saint-Gérard, 2006, p. 24-26.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### Sources

#### **Service d'archives de l'archidiocèse de Sherbrooke**

*Les Annales de Saint-Gérard*, Saint-Gérard de Wolfe, janv. 1926 à juillet-août-sept. 1969.  
Mensuel de 1926 à août 1947, bimestriel de septembre 1947 à 1969.  
Collection disponible intégralement à l'Archevêché de Sherbrooke

Fonds Archevêché de Sherbrooke, série sanctuaires, sous-série Sanctuaire Saint-Gérard, Fonds A11,SE2d.

#### **Société d'histoire de Sherbrooke**

« 31<sup>ième</sup> pèlerinage à Saint-Gérard, dimanche », *La Tribune*, Sherbrooke, mercredi 12 octobre 1938. p. 7.

« Au Lac Weedon », *La Presse*, Sherbrooke, 6 août 1908.

#### **Observations**

Participation au pèlerinage de Saint-Gérard de Wolfe le 17 octobre 2010.

#### **Livrets religieux**

BAILLARGEON, Samuel. *Saint Gérard Majella (1728-1755)*. Saint-Anne-de-Beaupré, Revue Sainte-Anne-de-Beaupré, 2004, 15 p.

DESRANLEAU, Philippe, Mgr Évêque de Sherbrooke. *Saint Gérard Majella*. Litho Canada, 1946, 4 p.

GIROUX, Guy, ptre. *Neuvaine : Saint Gérard Majella*. Livret de prières pour la neuvaine à saint Gérard. 2005, 34 p.

### Ouvrages de référence

CLOUTIER, Georges. *Obituaire du clergé 1874-1993 : Archidiocèse de Sherbrooke*, Sherbrooke, 1993, 274 p.

### Monographies et ouvrages collectifs

ASSELIN, Jean-Pierre. *Les Rédemptoristes au Canada : Implantation à Sainte-Anne-de-Beaupré 1878-1911*. Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1981, 165 p.

BAILLARGEON, Denyse. *Ménagères au temps de la crise*. Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1991, 311 p.

BAILLARGEON, Denyse. *Un Québec en mal d'enfants : La médicalisation de la maternité. 1910-1970*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 2004, 373 p.

BERNARD, Henri. *Le pèlerinage : Une réponse à l'aliénation des malades et des infirmes*. Montréal, Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, 1975, 245 p.

BOGLIONI Pierre et Benoît LACROIX. *Les Pèlerinages au Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, 160 p.

BOGLIONI, Pierre. «Pèlerinages et religion populaire : notes d'anthropologie et d'histoire». Dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 5-27.

BOOTH, Derek. *Railways of southern Quebec*. Toronto, Railfare Enterprises, 1982, 160 p.

BOUDON, Jacques-Olivier, Jean-Claude CARON et Jean-Claude YON. *Religion et culture en Europe au 19<sup>e</sup> siècle*. Paris, Armand Colin, 2001, 287 p.

CAIRE-JABINET, Marie-Paule. *Histoire des religions en France (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles)*. Paris, Armand Colin, 2000, 191 p.

CARON, Anita. «Bien présentes...mais trop souvent invisibles». Dans Denise Veillette, dir. *Femmes et religion*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 159-179.

CARON, Anita, dir. *Femmes et pouvoir dans l'Église*. Montréal, VLB Éditeur, 1991, 256 p.



CLICHE, Marie-Aimée. *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France : comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 354 p.

COLLECTIF CLIO. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Éditions Le Jour, 1992, 646 p.

DOLAN, Claire. «Jalons pour une historiographie des pèlerinages au Québec». Dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix. *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 65-96.

DUBOSCQ, Guy, Bernard PLONGERON et Daniel ROBERT. *La religion populaire*. Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1979, 449 p.

FAHMY-EID, Nadia et Micheline DUMONT. *Maîtresses de maison, maîtresses d'école : Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*. Montréal, Boréal Express, 1983, 415 p.

FAHMY-EID, Nadia et Nicole THIVIERGE. «L'éducation des filles au Québec et en France (1880-1930) : une analyse comparée». Dans Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école : Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 191-220.

FALARDEAU, Jean-Charles. «Religion populaire et classes sociales». Dans Benoît Lacroix et Jean Simard, dir., *Religion populaire, religion de clercs?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 277-297.

FERRETTI, Lucia. *Entre voisins : La société paroissiale en milieu urbain, Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*. Montréal, Boréal, 1992, 264 p.

GAGNÉ, Lucien et Jean-Pierre ASSELIN. *Sainte-Anne de Beaupré : Trois cents ans de pèlerinage*. Sainte-Anne de Beaupré, Charrier & Dugal, 1967, 88 p.

GERVAIS, Diane. *Serena. La fécondité apprivoisée 1955-2005*. Montréal, Serena Quebec, 2005, 107 p.

GAUVREAU, Danielle, Diane GERVAIS et Peter GOSSAGE. *La fécondité des Québécoises 1870-1970 : d'une exception à l'autre*. Montréal, Boréal, 2007, 346 p.

HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON. «Le XXe siècle». Tome 1, 1898-1940 de Nive Voisine, dir. *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal Express, 1984, 507 p.

HURTUBISE, Pierre. «La religion populaire en Nouvelle-France». Dans Benoît Lacroix et Jean Simard, dir. *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 53-64.

ISAMBERT, François-André. *Le sens du sacré : fête et religion populaire*. Paris, Éditions de Minuit, 1982, 314 p.

KRISS-RETTENBECK, L. und G. MOEHLER. *Wallfahrt kennt keine Grenzen*. München-Zürich, Schnell & Steiner, 1984, 591 p.

LACROIX, Benoît. «Au Canada français : Typologie des sources». Dans Guy Duboscq, Bernard Plongeron et Daniel Robert, *La religion populaire*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1979, p. 315-323.

LACROIX, Benoît. *La foi de ma mère*. Montréal, Bellarmin, 1999, 560 p.

LACROIX, Benoît. *La religion de mon père*. Montréal, Bellarmin, 1986, 306 p.

LACROIX, Benoît et Jean SIMARD, dir. *Religion populaire, religion de clercs?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 444 p.

LAPERRIÈRE, Guy. *Les Cantons-de-l'Est*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 197 p.

LAPERRIÈRE, Guy. «Les lieux de pèlerinages au Québec : Une vue d'ensemble». Dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, dir., *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 29-64.

LAPERRIÈRE, Guy. «Pèlerinages et pèlerins au Québec : trois siècles d'histoire». Dans L. Kriss-Rettenbeck und G. Moehler, *Wallfahrt kennt keine Grenzen*, München-Zürich, Schnell & Steiner, 1984, p. 459-472.

LAPERRIÈRE, Guy. «Religion populaire, religion de clercs? Du Québec à la France, 1972-1982». Dans Benoît Lacroix et Jean Simard, *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1984, p. 19-53.

*La religion populaire. Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique* (Paris, 17-19 octobre 1977). Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1979, 449 p.

LAURIN-FRENETTE, Nicole et Nadia FAHMY-EID. «Femmes et Église au Québec : éléments pour une interprétation socio-historique». Dans Anita Caron, dir., *Femmes et pouvoir dans l'Église*, Montréal, VLB Éditeur, 1991, p. 37-62.

LAVIGNE, Marie. «Réflexion féministe autour de la fertilité des Québécoises» dans Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école : Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 319-338.

LESSARD, Pierre. «L'imagerie religieuse». Dans Jean Simard, dir., *Un patrimoine méprisé : La religion populaire des Québécois*, La Salle, Éditions Hurtubise HNH, 1979, p. 175-193.

LÉVESQUE, Andrée. *La norme et les déviantes : Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*. Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1989, 232 p.

LOUX, Françoise. «La religion populaire comme recours préventif et thérapeutique : Pratiques des mères à l'égard de leurs enfants en Normandie». Dans Guy Duboscq, Bernard Plonger et Daniel Robert, *La religion populaire*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1979, p. 335-338.

PICHÉ, Lucie. *Femmes et changement social au Québec : L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 349 p.

RÉMOND, René. *Religion et Société en Europe : La sécularisation aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, 1780-2000*. Paris, Éditions du Seuil, 2001, 310 p.

ROBILLARD, Denise. *Les merveilles de l'Oratoire : L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, 1904-2004*. Montréal, Éditions Fides, 2005, 484 p.



ROUTHIER, Gilles et Alphonse BORRAS, dir. *Paroisses et ministère : Métamorphose du paysage paroissial et avenir de la mission*. Montréal, Médiaspaul, 2001, 406 p.

ROUTHIER, Gilles. «La paroisse : ses figures, ses modèles et ses représentations». Dans Gilles Routhier et Alphonse Borras, dir., *Paroisses et ministère : Métamorphose du paysage paroissial et avenir de la mission*, Montréal, Médiaspaul, 2001, p. 197-252.

ROY, Marie-Andrée. *Les ouvrières de l'Église*. Montréal, Médiaspaul, 1996, 420 p.

SAINT-PIERRE, Arthur. *L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*, Montréal, L'Oratoire Saint-Joseph, 1922, 78 p.

SIEDSCHLAG, Dieter. *100 ans de la paroisse catholique au village de Saint-Gérard Comté Wolfe*, Saint-Gérard, 2006, 36 p.

SIMARD, Jean, Jocelyne MILOT et René BOUCHARD. *Un patrimoine méprisé : La religion populaire des Québécois*. La Salle, Éditions Hurtubise HNH, 1979, 309 p.

TREMBLAY, Gérard. *Gérard Majella : un saint toujours populaire auprès des mères et des petites gens*. Sainte-Anne-de-Beaupré, Éditions Revue Saint Anne, 1995, 154 p.

TURCOTTE, Paul-André. *Intransigeance ou compromis : Sociologie et histoire du catholicisme actuel*, Montréal, Éditions Fides, 1994, 455 p.

VEILLETTE, Denise, dir. *Femmes et religion*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 466 p.

VOISINE, Nive. «Les croisades de tempérance». Dans Jean Simard, Jocelyne Milot et René Bouchard, *Un patrimoine méprisé : La religion populaire des Québécois*, Québec, Éditions Hurtubise HMH, 1979, p. 129-151.

VOISINE, Nive. «Luc Désilets et la fondation du centre de pèlerinage de Notre-Dame-du-Cap». Dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, dir., *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 111-122.

### Thèse de doctorat

DORAN-JACQUES, Anne. *Le pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré : L'actuel 1958-1973*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1979, 814 p.

### Mémoire de maîtrise

MANSEAU, Caroline. *Jeunesse, tu deviendras homme : les discours identitaires véhiculés au sein de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (1904-1931)*. Mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2006, 177 p.

### Périodiques

BIENVENUE, Louise, et Christine HUDON. «"Pour devenir homme tu transgresseras..." : Quelques enjeux de la socialisation masculine dans les collèges québécois (1880-1939)». *The Canadian Historical Review*, Vol. 86, N° 3 (septembre 2005), p. 485 à 511.

CELLARD, André. «Folie, normes et rôles sexuels au Québec dans la seconde moitié du XIXe siècle : quelques observations tirées des archives de la curatelle». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 47, N° 2 (automne 1993), p. 245 à 255.

GERVAIS, Diane. «Morale catholique et détresse conjugale au Québec. La réponse du service de régulation des naissances Seréna, 1955-1970». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 55, N° 2 (automne 2001), p. 185-215.

GERVAIS, Diane, et Danielle GAUVREAU. «Women, Priests and Physicians : Family limitation in Quebec, 1940-1970». *The Journal of Interdisciplinary History*, Vol. 34, N° 2 (automne 2003), p. 293 à 314.

HARDY, René. «Regards sur la construction de la culture catholique québécoise». *The Canadian Historical Review*, Vol. 88, N° 1 (mars 2007), p. 7 à 40.

HUDON, Christine. «Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIXe siècle». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 49, N° 2 (automne 1995), p. 169-194.

HUDON, Christine. «La sociabilité religieuse à l'ère du vapeur et du rail». *Revue de la Société historique du Canada*, Vol. 10, N° 1 (1999), p. 129 à 147.

FOURNIER, Daniel. «Pourquoi la revanche des berceaux? L'hypothèse de la sociabilité». *Recherches sociographiques*, Vol. 30, N° 2 (1989), p. 171 à 198.

ROY, Jean. «L'invention du pèlerinage de la Tour des Martyrs de Saint-Célestin (1898-1930)». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 43, N° 4 (printemps 1990), p. 487 à 507.

VERRETTE, Michel. «L'alphabétisation de la population dans la ville de Québec de 1759 à 1849». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 39, N° 1 (été 1985), p. 51 à 76.

### Médiagraphie

Archidiocèse de Sherbrooke. *Supplément à l'annuaire* [en ligne]. Sherbrooke, 2009-2010. <http://www.diosher.org/chancellerie/annuaire-diocesain/supplement-a-lannuaire>, consulté les 9 novembre 2010 et 11 novembre 2011.

BAnQ. *Figures canadiennes, Première série* [en ligne]. Collection numérisée de la Bibliothèque et des Archives nationales du Québec, [s.d.]. <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/numtexte/192700-1.pdf>, consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2009.

BAnQ. *Auclair, Élie-J. (Élie-Joseph), 1866-1946* [en ligne]. Collection numérisée de la Bibliothèque et des Archives nationales du Québec. <http://bibnum2.banq.qc.ca/bna/numtextes/aa30.htm>, consulté le 1<sup>er</sup> décembre 2009.

Catholic Online. *St. Gerard Majella* [en ligne]. États-Unis, mis à jour en 2011. [http://www.catholic.org/saints/saint.php?saint\\_id=150](http://www.catholic.org/saints/saint.php?saint_id=150), consulté le 4 mai 2011.

HÉBERT, Yves. *Roy, Joseph-Edmond* dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne]. Toronto, University of Toronto/Université Laval, 2000. <http://www.biographi.ca/index-f.html>, consulté le 23 novembre 2011.

LAPERRIÈRE, Guy. *La Rocque, Paul* dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne]. Toronto, University of Toronto/Université Laval, 2000. <http://www.biographi.ca/index-f.html>, consulté le 9 novembre 2010.

Les Rédemptoristes. *Les Rédemptoristes : des semeurs d'espérance* [en ligne]. [s.d.]. <http://www.redemptoristes.ca/>, consulté le 20 octobre 2010.



Bibliothèques Lévis. *Bibliothèque Pierre-Georges-Roy* [en ligne]. Ville de Lévis, 2007.  
<http://bibliotheques.ville.levis.qc.ca/Bibliotheques/Bibliotheques/Pierre-Georges-Roy.aspx>,  
consulté le 23 novembre 2011.